HAL
open science

Le rôle de la société civile dans le développement des quartiers de Bab el Tebbane et Jabal Mohsen (Tripoli, Nord-Liban) en proie à des affrontements inter-communautaires. Regards biaisés sur un conflit armé

Clara Fabre

To cite this version:

Clara Fabre. Le rôle de la société civile dans le développement des quartiers de Bab el Tebbane et Jabal Mohsen (Tripoli, Nord-Liban) en proie à des affrontements inter-communautaires. Regards biaisés sur un conflit armé. Géographie. 2015. dumas-01628812

HAL Id: dumas-01628812

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01628812v1

Submitted on 1 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Clara FABRE

Mémoire de Géographie, Master Culture, Politique, Patrimoine (2ème année)

Université Paris IV La Sorbonne

Le rôle de la société civile dans le développement des quartiers de Bab el Tebbane et Jabal Mohsen (Tripoli, Nord-Liban) en proie à des affrontements intercommunautaires

Regards biaisés sur un conflit armé

Dessin réalisé par des volontaires de l'ONG Utopia

Sous la direction de M. Louis DUPONT,
directeur au Laboratoire CNRS EneC, directeur du Master Culture, Politique, Patrimoine

Novembre 2015

Le rôle de la société civile dans le développement des quartiers de Bab el Tebbane et Jabal Mohsen (Tripoli, Nord-Liban) en proie à des affrontements intercommunautaires

Regards biaisés sur un conflit armé

Mots clés :

Tripoli (Nord-Liban)

Proche-Orient

Communauté / Communautarisme

Société civile

Géographie des conflits

Géographie politique

Guerre civile en Syrie

Troubles en Irlande du Nord

Développement

Pauvreté

Carte 1_ Localisation de Tripoli (Nord-Liban)

Source : « Le conflit syrien exacerbe les tensions communautaires du Liban », article publié le 21/08/2012 sur http://www.rtl.fr/actu/international/le-conflit-syrien-exacerbe-les-tensions-communautaires-au-liban-7751798109

A Magali

Le Mistral t'a emportée à seize ans,

Courte Brise que fut ta vie.

Mais venu de l'océan,

Le Sirocco t'a fait renaître,

Et promenée par les Alizés

Tu souffles sur le globe en maître.

Bien connu dans la Bad-kube

Je m'envole sur le Gilavar

Et si le Nashi m'a couverte d'un voile

Est-ce un hasard ?

Confiante, ma Bonne Etoile,

Tu t'engouffres dans mes bagages.

Mais de tous ces voyages

C'est avec le Khamsin qu'est né l'élan vital

De courir le monde sans rafales.

Je laisse à ma Rose des Vents le choix des destinations

Enfin, je t'en prie, tout sauf l'Aquilon !

Mon père l'avait acheté
Pour le prix de deux sous
L'agneau! L'agneau!

Mon père l'avait acheté
Pour le prix de deux sous

Ainsi le raconte la Haggada
Rusé, le chat se tenait aux aguets
Il se jeta sur l'agneau et le dévora
Le chien qui avait étranglé le chat
Qui avait dévoré l'agneau
Que mon père avait acheté
Pour le prix de deux sous
L'agneau ! L'agneau !

Alors le bâton s'avance
Il s'abat et corrige le chien
Qui avait mordu le chat
Qui avait dévoré l'agneau
Que mon père avait acheté
Il l'avait acheté
Pour le prix de deux sous
L'agneau ! L'agneau !

Sans hésiter, le feu consume le bâton
Qui avait corrigé le chien
Qui avait étranglé le chat
Qui avait dévoré l'agneau
Que mon père avait acheté
Pour le prix de deux sous
L'agneau ! L'agneau !

Puis l'eau vint éteindre le feu
Qui avait consumé le bâton
Qui avait corrigé le chien
Qui avait étranglé le chat
Qui avait dévoré l'agneau
Que mon père avait acheté
Pour le prix de deux sous
L'agneau ! L'agneau !

Pourquoi chantes-tu donc, l'agneau ?
Le printemps n'est pas encore là et la Pâque non plus
Est-ce que tu as changé ?
Moi, j'ai changé cette année
Et tous les soirs, comme chaque soir
Je n'ai posé que quatre questions
Mais ce soir, il me vient une autre question
Jusqu'à quand durera ce cycle infernal ?
Ce soir, il me vient une question
Jusqu'à quand durera ce cycle infernal
De l'oppresseur et de l'opprimé,
Du bourreau et de la victime
Jusqu'à quand cette folie ?

« Had Gadia », Paroles et arrangements Chava Alberstein, traduit de l'araméen et de l'hébreu

REMERCIEMENTS

Ce ne sont pas par des remerciements inscrits sur une page qu'ils ne liront probablement jamais que je tiens à adresser toute ma gratitude et ma reconnaissance à tous ceux qui ont contribué à alimenter ce travail. Nos vies se sont bien éloignées depuis le temps où je passai quatre mois au Liban et pour beaucoup nous ne nous reverrons sans doute jamais.

La meilleure façon donc de les remercier, c'est de parler d'eux, de leurs actions au quotidien, de leur vie qu'ils tentent de préserver. Je pense d'abord à Reine et Joelle, deux merveilleuses jeunes filles qui portent les valeurs de l'association Offre Joie comme une lumière qui se propage sur tous ceux qui s'en approchent. J'ai prédit qu'un jour il serait décerné le prix Nobel de la Paix à ces sœurs, j'attends posément que le monde rive ses yeux sur elles.

Fières d'être *tebbaniennes*, deux autres sœurs animent avec passion et patience les activités du centre Utopia dans le quartier sunnite. Lozan et Fatima vivent aux avant-postes les bombardements entre Bab el Tebbane et Jabal Mohsen mais elles ne perdent jamais l'espoir d'assurer à tous les enfants une scolarité digne de ce nom.

Zeina, Loujain, Hala, Assia, Jacky, Rosa ainsi que toutes les filles du foyer avec qui j'ai habité plusieurs mois ont été mes bols d'air frais lorsque nous passions les soirées ensemble à jongler entre arabe et français. Certaines sont syriennes et terminent leurs études à Tripoli en attendant que leur pays relève la tête, d'autres sont libanaises et rêvent qu'un homme vienne leur prendre la main.

Ghada, Rola, Yassar et toute leur famille m'ont été d'une aide précieuse et efficace pour répondre à mes questions, souhaits, tracas. Qu'il fait bon d'avoir des personnes sur qui compter lorsqu'on débarque dans l'inconnu !

Raphaël Lefèvre, rencontré dans la salle d'embarquement à Istanbul lors de mon retour à Tripoli. Une belle surprise que de se savoir accompagnée par un Français dans cette ville qu'il m'a été difficile de retrouver après une quinzaine de jours de rupture. Je te souhaite de soutenir ta thèse avec brio et surtout de retourner dans notre cité de cœur au plus vite !

Un hasard n'arrivant jamais seul, Jamila travaillant pour le Comité International de la Croix-Rouge est venue compléter les rangs des « franchous » à Tripoli. De quoi faire resurgir un semblant de drapeau tricolore là où ceux du Brésil et de l'Allemagne l'emportaient largement, accrochés sur les façades des immeubles, en prévision du mondial de football à venir.

Pour les accélérations à 180 sur l'autostrade en pleine nuit ; pour nos conversations qui resteront longtemps dans mon esprit et pour la soif que nous partageons de répandre l'Amour, le Respect et le Pardon d'Offre Joie, je ne saurais manquer de mentionner ton nom, Abdallah.

Zeina la *jabalienne*, perchée sur sa colline, qui m'a fait découvrir son quartier alaouite et fait part de ses peurs. Mais dont le courage l'a mené jusqu'en Master de Psychologie où elle compare « les pensées irrationnelles et la conduite agressive » entre un groupe témoin composé de jeunes de son quartier et un autre vivant dans une zone plus calme. Bon courage pour ta soutenance !

Bien que rencontré tardivement, Ali m'a ouvert toutes les portes qu'il pouvait pour me faire avancer dans mes recherches, que ce soit dans le secteur « du haut » ou « du bas ». Comme quoi il est possible d'être à la fois de l'un et de l'autre côté de la ligne de front…

Enfin c'est avec vos deux prénoms que je désirais conclure la longue liste de ceux qui ont compté pour moi au Liban, Karim et Maram. Vous m'avez accueillie un soir très tard dans l'unique pièce que compose l'appartement que vous louez à Bcharré. J'étais alors seule en vadrouille au Liban pour la seconde fois tandis que vous, vous habitiez le pays depuis plus d'un an. A cette époque, en juin 2013, vous étiez sept adultes et six enfants à vous partager les 30m² en dur. Le temps a passé, vos proches sont rentrés en Syrie ou partis en Turquie, et désormais il ne reste plus que vous, avec vos deux adorables petites filles qui ne peuvent être scolarisées faute d'argent. A chaque fois que je suis retournée vous voir lors de mon dernier séjour, j'ai renouvelé l'expérience indescriptible et pourtant si enrichissante du langage non verbal. C'est avec vous que j'ai découvert que les mots des conversations ordinaires ne sont rien pour qui sait écouter le silence et lire dans les sourires.

De manière beaucoup moins détaillée, je tenais à évoquer toutes les personnes qui ont bien voulu répondre à mes questions et m'ont aidée à mieux cerner mon sujet : Samira Baghdadi de la Fondation Safadi, Arabi Akawi fils de l'ancien leader de Bab el Tebbane Khalil Akawi, Bruno Dewailly membre de l'IFPO et spécialiste de Tripoli, Adib Nehmé conseiller régional auprès de la Commission économique et sociale pour l'Asie occidentale (ESCWA) des Nations Unies, Sarah Charif de l'association Ruwwad, le directeur et les volontaires de MSF à Jabal Mohsen, ou encore le pharmacien sur la ligne de front.

Mais un mémoire ne se rédigeant pas qu'en quelques mois passés sur son terrain de recherche, d'autres visages en France ont joué ce rôle de soutien, de relecteur, d'encourageur (si je puis m'exprimer ainsi), ou tout simplement de présence.

A toi qui es la lumière de ma vie, tu m'as apporté le réconfort du cœur et la tendresse des yeux.

Cette énumération de 2 pages (déjà !) n'aurait pas été complète sans toi, Eugenie, ta fidèle amitié et tes encouragements.

Pour le temps de relecture et l'intérêt que vous avez porté à ma recherche, une pensée à vous, Françoise et Inès.

En-fin, puisqu'il en faut bien une, la lenteur de ma rédaction entre le jour de mon retour en France (début juin 2014) et le jour de ma soutenance (fin novembre 2015) m'aura au moins servi à partir à la découverte d'autres horizons, dont un qui m'a permis de faire un lien avec la situation actuelle au Liban, à savoir mon voyage en Irlande du Nord sur les traces du conflit entre catholiques et protestants, deux communautés de frères-ennemis.

Bien loin d'imaginer que j'allais finir par atterrir sur ses plates-bandes, j'avais rencontré peu de temps avant mon départ pour Tripoli Florine Ballif, maître de conférences à l'Institut d'urbanisme de Paris et spécialiste des processus de fermeture des espaces urbains et des conflits identitaires, notamment à Belfast. A ce moment-là notre rendez-vous concernait nos sujets de travail semblables mais je désirais ardemment intérieurement que ma zone de recherche n'en arrive pas au même extrême, à savoir la séparation des quartiers belligérants par un mur. Mon opinion a quelque peu évolué sur la question…

Par ailleurs, je salue Séverine pour m'avoir fait rencontrer dans un pub de Londonderry Dermie McClenaghan, 80 ans, ancien membre de l'IRA, qui milite aujourd'hui, une Guinness à la main, pour des résolutions pacifistes, durables et sincères.

Par ailleurs, je pense à Rikki, dont le frère – ancien combattant à l'UVF – avait le « démon dans les yeux » depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Ces destins aussi cruels que déchirés.

Et voilà le fil rouge entre ces trois pays : involontairement, le reporter de guerre Sorj Chalandon a été à la charnière entre le Liban – s'arrêtant en France pour respirer – et l'Irlande. Merci pour ces romans si parlants.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS……5

TABLE DES MATIERES……8

Premier regard biaisé : Posture de départ……....11

Première partie : CADRE CONCEPTUEL……..15
Section 1 – Le communautarisme……..15
1. Distinction communauté et communautaire…….……..15
2. Sunnisme VS chiisme……..……...17
3. Le Liban, un Etat multicommunautaire…….…21
4. La notion de société civile…….……24

Section 2 – La géographie des conflits……...26
1. Reconnaître et appréhender un conflit…….…...26
2. Les géographies en support……..…..27

Seconde partie : CONTEXTUALISATION……..30
1. La guerre civile en Syrie : diviser pour mieux régner……..……30
2. Rappels historiques au Liban……..33
3. Construction d'un territoire et scission en deux quartiers autonomes…….37

Troisième partie : METHODOLOGIE……46
1. La nécessité de l'auto-ethnographie……...46
2. Une position préalable difficile à trouver…….……...47
3. Une approche informelle du terrain……48
4. Evolution du sujet : du rêve à la réalité…….…...52
5. Tentative de comparaison avec le conflit nord-irlandais…….....58

Quatrième partie : PRESENTATION DES ASSOCIATIONS TRIPOLITAINES……...63
1. Ruwwad al tanmeya – Lebanon…….....64
2. Utopia…….66
3. Offre Joie…….....68
4. Fondation Safadi……70
5. Médecins Sans Frontières……...72

Cinquième partie : TRIPOLI, LES TRIPOLITAINS ET LES AUTRES……...75
1. Etrange sentiment de bien-être à Tripoli……75
2. Une ville rassurante, mais pour qui ? Portraits de eux, de nous……...83

Second regard biaisé : Un mois au Liban……..…87

Sixième partie : ETUDE DE CAS : BAB EL TEBBANE ET JABAL MOHSEN, DEUX QUARTIERS DANS ET HORS DE TRIPOLI……...…….....96
1. Pauvreté et mise à l'écart par le reste de la ville……..96
2. Terrain de recherche : accéder aux lieux, une aventure difficile et dangereuse…….106
3. Adaptation forcée de l'espace : les remparts contre la guerre……111
4. Premières impressions d'un conflit……..113
5. Jouer sur la ligne de front……...……...116

Troisième regard biaisé : « La musique souvent me prend comme une mer »……..…116

6. Jabal Mohsen : un îlot sur la défensive……..122
7. Bab el Tebbane et Jabal Mohsen : entre intégration et rejet de la ville……...127

Septième partie : LA SURVIE DES QUARTIERS OPEREE PAR LA SOCIETE CIVILE……..…131
1. Quelles priorités face au tandem pauvreté/conflit ?.....131
2. Quelles conclusions tirer de ces initiatives ?.....142

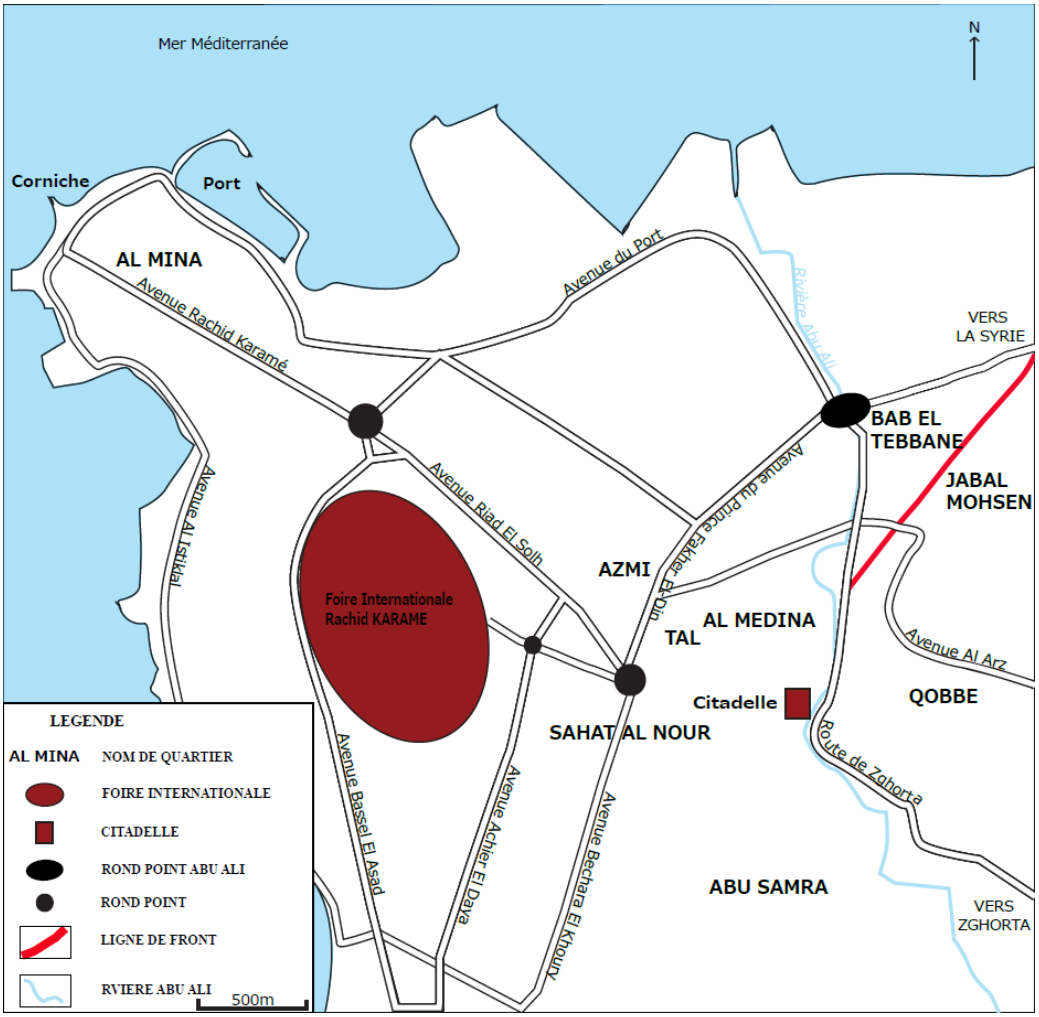
Quatrième et dernier regard biaisé sur un des 38 conflits armés qui se déroulent actuellement dans le monde : Posture de retour……147

BIBLIOGRAPHIE……150

TABLES DES ILLUSTRATIONS……...156

TABLE DES MATIERES…….157

Carte 2_ Localisation de Bab el Tebbane et Jabal Mohsen dans l'agglomération de Tripoli



Source : réalisation personnelle à partir de Google maps

POSTURE DE DEPART

Texte fini de rédiger le 12 février 2014, jour du décollage

J'ai 23 ans depuis un mois et déjà je regrette de ne plus en avoir 21, cet âge où tout semble possible, où notre raison s'affine, notre réflexion se développe mais où l'on nous pardonne encore nos erreurs, nos frasques sous prétexte que nous sommes « encore jeunes ». Maintenant que j'ai dépassé de deux ans cet âge je dois assumer de grandir et je dois assumer l'idée de ne plus être si « jeune »… tout en l'étant « encore » !

Dépasser, c'est un mot qui résonne en moi, car je l'entends d'abord comme se dépasser, aller de l'avant, croire en soi et voir loin. Imaginer, espérer, se laisser aller, croire en son destin, écouter son instinct, interpréter les signes, les hasards.

Ces hasards dans ma vie je les compte par dizaines – que dis-je, par centaines ! Je n'ai peut-être que 23 ans aux yeux de beaucoup, déjà à mes yeux, mais j'ai appris à les sentir et à y croire. Un hasard n'arrive jamais par hasard, il a été provoqué, appelé, voulu. Ce n'est donc pas un hasard penserez-vous. Et pourtant si, puisque cet évènement est 'imprévu ou imprévisible'. Mais la suite de la définition m'interpelle : 'dont les effets peuvent être favorables ou défavorables pour quelqu'un'. Serait-il alors possible que pour quelqu'un – moi – il n'y ait que des effets favorables ? L'avenir me le dira mais le présent et le passé sont d'accord pour dire que jusque-là une Bonne Etoile me suit. En attendant le futur je profite de ses bienfaits. Et la remercie de me guider.

Voici l'histoire d'un hasard qui a donné naissance à une passion, puis à une recherche, puis à une action, puis à un mémoire.

En 2012 j'ai eu le projet de travailler sur le Moyen-Orient comme ça, sans raison apparente. Juste une envie. Le 2 août 2012 à 22h15 j'atterrissais à Beyrouth. Au premier regard, au premier pied posé, une passion est née entre mon hasard et moi. Entre le Liban et moi. Cette passion elle est venue toute seule, il ne me semble pas l'avoir provoquée, elle s'est imposée à moi. Pourtant elle n'est pas venue par hasard, mais je me laisse le droit de l'interpréter sans témoin.

Avant tout départ à l'étranger, j'aime partir sans rien savoir du pays où je me rends, éviter toute image, tout stéréotype. Arriver nue et me vêtir au fur et à mesure des rencontres, des échanges, des sourires, des histoires. J'avais fait l'expérience du Liban, de ses habitants, de ses communautés, de ses paysages, de ses difficultés, de ses joies, de ses cicatrices, de son Histoire. Au retour je me suis penchée chaque jour sur les nouvelles de mon « pays d'accueil », et je mûrissais le plan d'en faire mon sujet de mémoire. J'y suis retournée une seconde fois, en juin 2013. Je devais revoir cette terre, la toucher à nouveau pour m'assurer que c'était bien elle qui m'avait recueillie et non moi qui l'avais adoptée.

Au cours de ma recherche à Tripoli, pendant les quatre mois à venir, je veux me laisser porter et retrouver le goût de la découverte, être bercée par les bras de mon Liban et apprendre, ouvrir les yeux, être émerveillée de tout, être réceptive à tout. Mais être consciente de tout. Sans courir de dangers, ni me jeter dans la gueule du loup, je veux dire la guerre. Je serai courageuse, mais pas téméraire.

Ce que je sais du Liban c'est grâce aux hommes et aux femmes que j'ai côtoyées là-bas, notamment les bénévoles de l'association Offre Joie dont il sera souvent question dans ces prochaines pages. Offre Joie c'est, en quelque sorte, une utopie. Une microsociété solidaire, où les rivalités font place à l'entraide intercommunautaire, où chacun est partie prenante d'un idéal serein et optimiste et pour lequel tout le monde œuvre afin de le rendre réel et palpable. « Tous pour un, un pour tous » pourrait-on résumer. Et cette utopie fonctionne !

J'ai participé à deux chantiers lors de ma première expérience levantine, il s'agissait de reconstruire une prison et une école. Malgré les difficultés quotidiennes évidentes que ce genre de missions suppose, j'en retiens une impression d'allégresse, d'union, de solidarité que j'ai rarement retrouvée (excepté peut-être sur la Place Taksim à Istanbul, lors des évènements de juin 2013. J'ai été subjuguée par l'esprit de corps, la cohésion qui liait entre eux les manifestants au-delà de toute différence sociale ou raciale).

Cette ONG est pour moi un exemple. Un exemple à la fois de réussite et de conduite. De réussite car parvenir à intégrer dans son équipe des personnes de tous les cultes relève de l'exploit dans ce petit territoire communautaire. De conduite car les trois valeurs (Amour, Respect, Pardon) sur lesquelles elle repose devraient toujours nous guider.

Sans Offre Joie l'idée d'un terrain de recherche à Tripoli n'aurait jamais pu exister. Mais un hasard a fait que son site internet m'est tombé sous les yeux alors que je prospectais pour trouver un point de chute en août 2012. Il est finalement devenu une famille de substitution.

Depuis plusieurs années, l'association intervient activement dans deux quartiers pauvres de la capitale du Nord (chantiers de reconstruction en 2011, soutien scolaire, activités avec les enfants, etc.). Mais voilà trois ans que la guerre civile en Syrie a éclaté et que les conflits et animosités ont survolé les frontières. Précisément dans ces deux quartiers, Bab el Tebbane et Jabal Mohsen, respectivement sunnite et alaouite. Ce qui les oppose ? La même raison que leur voisin syrien : les uns – alaouites – se battent pour défendre le régime du Président Bachar al Assad, les autres – sunnites – se joignent aux rebelles pour faire tomber le gouvernement et instaurer un pouvoir qui représenterait la majorité de la population.[1] *Résultat ? La pauvreté, le manque d'accès aux soins, à l'éducation, aux infrastructures publiques, aux connexions avec le reste de la ville sont un terreau fertile où faire germer les semences d'un conflit dans cette zone aux confessions cousines, mais différentes. A cela s'ajoutent les partis politiques locaux et nationaux (Hezbollah, Parti arabe démocrate, Mouvement islamiste sunnite Tawhîd, etc.) qui, en échange d'argent, fournissent les habitants (devenus des combattants) en armes et explosifs pour déstabiliser l'ennemi.*

Pas facile donc de venir s'immiscer dans cette ambiance en tant qu' « étudiante française (blonde aux yeux bleus, soit dit en passant) en Géographie à Paris IV La Sorbonne ». D'où l'intérêt d'avoir fait la connaissance d'Offre Joie qui est connue comme le loup blanc avec toutes ses actions en faveur des résidents. Grâce à elle, je vais pouvoir être présentée comme une volontaire de l'organisme et ainsi être introduite sans trop de difficulté. Cela va sans dire que n'avoir aucun contact sur place aurait fait avorter mon projet avant même que l'embryon d'idée naisse.

En expliquant ma recherche-action de façon plus précise, peut-être que ces précisions sémantiques sembleront plus claires au lecteur non averti de mon projet. Le voici tel que je l'ai envisagé quelques jours avant mon départ.

Partant du postulat (à confirmer ou infirmer) que l'isolement géographique de ces quartiers de Tripoli et le manque d'éducation des jeunes et des moins jeunes a conduit à la recrudescence de violences communautaires et à la montée des extrémismes, je souhaitais faire un diagnostic de terrain afin de mettre en lumière les infrastructures existantes, leur rôle, leur utilité, leur état, et les différents points de connexions entre mon espace de recherche et le centre-ville. A partir de là il serait possible d'émettre des hypothèses sur l'intérêt de ces bâtiments et d'envisager une restructuration des quartiers en tenant compte des attentes et suggestions des

[1] Soit 60 à 70% d'après la revue *L'Histoire*, n°375, mai 2012, page 67

habitants. Avec la participation active des populations, des acteurs locaux, des bénévoles d'Offre Joie et de tout autre intervenant dont je n'ai sans doute encore pas idée, je voulais pouvoir monter un projet de rénovation urbaine qui soit en accord avec les principes Amour, Respect, Pardon et qui permette à tous de se côtoyer de manière pacifiste.

Il est évident que je n'ai pas la prétention de résoudre tous les problèmes intercommunautaires à Tripoli par ce seul travail qui n'aura d'ailleurs aucune répercussion immédiate, étant donné qu'un tel projet urbain ne pourra voir le jour que si la commune accepte d'investir massivement pour des quartiers délaissés depuis des décennies. La fin de la guerre en Syrie est une autre condition – et non des moindres – à son éventuelle réalisation. Mais voir loin est l'un de mes objectifs, alors imaginer des plans qui n'auront qu'un retentissement sur le long terme ne me décourage pas. Au contraire, il me donne le temps d'y parvenir. Pas à pas. D'autant que le travail de terrain en amont, les recherches sur place, les rencontres et discussions, les pérégrinations, auront peut-être permis aux résidents, qui auront accepter de m'aider, de se connaître et de s'apprécier au-delà des apparences communautaires.

Depuis mon cocon parisien, j'ai pu obtenir les coordonnées de personnes qui pourront rendre possible cette action en me présentant aux locaux, en plus des bénévoles d'Offre Joie, notamment un élu municipal de Tripoli qui est né à Bab el Tebbane, un chrétien libanais qui a son bureau dans la partie sunnite, la directrice du lycée français et un journaliste-poète qui, tous, connaissent la ville et son histoire parfaitement, des membres scientifiques de l'Institut français du Proche-Orient, des journalistes qui pourront m'emmener avec eux à l'occasion de reportages sur les quartiers. En somme, j'ai essayé de chercher dans des horizons divers afin d'élargir mon éventail de contacts et de mettre toutes les chances de mon côté pour être acceptée rapidement et sans ambiguïté (éviter à tout prix d'être prise pour un espion).

Se sentir investi dans un projet, suivre un idéal, est sûrement ce qui manque le plus à ces personnes qui luttent pour leur survie. Pour eux, mener le djihad est une manière de compenser ces lacunes et ces vides intellectuels, humains, sociaux. La manipulation par les partis politiques est si facile auprès de ce public ! Lui montrer une alternative (un hasard ?) leur permettrait de voir qu'il existe autre chose que la guerre, la misère ou la religion. C'est ce que j'appelle l'ambition, le rêve, l'imaginaire.

Voilà résumées en quelques lignes les aspirations qui m'ont conduite tout droit dans la gueule du loup, je veux dire le loup blanc, Offre Joie. Et tout ce qui en a découlé depuis deux ans et demi.

CADRE CONCEPTUEL

Section 1 – Le communautarisme

1. Distinction communauté et communautaire

1.1 La communauté ou les communautés

Le terme de « communauté » se définit comme « un groupe de solidarité liée par une identité commune, héritée et non choisie, à la différence des identités politiques, territoriales ou sociales ».[2] L'échelle de la communauté varie donc selon les interactions qui entrent en jeu, ainsi sera-t-elle internationale, transnationale, multinationale, supranationale, ou bien encore micronationale au sens culturel, infranationale au sens politique.[3]

Il existerait, d'après Lévy et Lussault[4] cinq principes capables d'engendrer des communautés : biologique (famille, ethnie, race, sang) ; territorial (sol, pays, terre) ; religieux ; économique ; étatique. Les uns et les autres pouvant se combiner, voire s'articuler, ce qui permet d'infinies ramifications, si bien qu'une seule communauté ne serait pas suffisante pour englober le spectre de toutes les formes de solidarité possibles. Un individu est susceptible d'appartenir à plusieurs communautés en même temps, à charge pour lui de choisir laquelle, en cas de confrontation idéologique, il préfèrera suivre. Autrement dit, un Libanais sera membre de la communauté étatique et territoriale (le Liban) et de la communauté religieuse (sunnite), cette superposition n'entraîne aucune difficulté dès lors que les deux entités entretiennent de bonnes relations.

1.2 Communauté et société

Toujours selon les auteurs du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, un modèle de l'évolution des groupes humains appelé « communauté/société » (de l'allemand *Gemeinschaft und Gesellschaft*, 1887) comprend deux éléments qui ne peuvent avoir de sens que relativement l'un à l'autre. Sur le versant « communauté » les codes biologiques, historiques et sociaux sur-déterminent l'identité des membres du groupe ; sur le versant

[2] BALANCHE Fabrice, *Le facteur communautaire dans l'analyse des espaces syrien et libanais*, texte de synthèse pour l'obtention du Diplôme d'habilitation à diriger des recherches, Université Lumière Lyon 2, 2013-2014
[3] DELANNOI Gil, « Nation et Communauté », in *Autour du communautarisme*, Les Cahiers du CEVIPOF, n°43, septembre 2005, p.40
[4] LEVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.), « Communauté » et « Modèle Communauté/Société » in *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, p.177-180

« société », l'individu, s'il possède bien sûr des caractères biologiques, historiques et sociaux, peut néanmoins s'en arracher, accéder à l'autonomie et être, en fin de compte, responsable de sa propre définition.

L'intérêt de ce modèle est double en ce qui concerne l'étude du conflit à Tripoli. Premièrement il démontre qu'une communauté ne saurait rester figée et inaliénable, il n'y a d'inné dans cette idée que son passé et son histoire mais l'être humain par nature ne naît pas membre d'un groupe déterminé, c'est son développement et ses choix postérieurs qui assoiront une appartenance préalablement forcée en fonction de son lieu de naissance, de sa famille, ou d'une multiplicité de facteurs.

De plus, le terme de « société » pose un premier doigt sur ce qui a été présenté sous le nom de « société civile » dans le titre de ce travail. Ainsi si la communauté porte le poids d'une hérédité partagée, la société telle que définie par ce modèle réussit à s'extraire d'une pensée unique pour apporter une vision plus personnelle. C'est par ce biais déviant, puisqu'il ne correspond pas à la masse, que les associations tentent d'ouvrir une porte dans un milieu sclérosé par la prédominance d'un seul discours et déchiré par l'intrusion d'un groupe ennemi dans leurs œillères.

1.3 Le communautarisme

Le communautarisme quant à lui désigne « tout mouvement de revendication sociale et politique qui, dans un contexte très inégalitaire, mobilise des identités communautaires (surtout religieuses, ethniques ou régionales, éventuellement claniques) dans des rivalités ou des luttes ouvertes pour le pouvoir et pour l'accès aux ressources. »[5] Ce concept « transcende » donc les « communautés de base (groupe de parenté et groupes de résidence) » par une volonté forte de s'affirmer membre de ce groupe, ce qui passe bien souvent par le dénigrement des autres.

Ou encore, le concept peut se définir, « comme un processus de désunion ou de dissociation de la communauté nationale, rendu possible à la fois par l'affaiblissement de la puissance intégratrice du modèle [en place] et par l'irruption de nouveaux entrepreneurs idéologiques d'identité ethnique, ethno-religieuse ou politico-religieuse, s'appliquant à réaliser […] leurs projets respectifs de 'communautarisation' de tel ou tel secteur de la population ».[6] La montée d'idéologies communautaristes n'est donc rendue possible que par l'éviction lente et mûrie du

[5] MARIE Alain, « Communauté, individualisme, communautarisme : hypothèses anthropologiques sur quelques paradoxes africains » in *Sociologie et sociétés*, volume 39, n°2, automne 2007, p.173-198
[6] TAGUIEFF Pierre-André, « Communauté et 'communautarisme' : un défi pour la pensée républicaine, in *Autour du communautarisme*, Les Cahiers du CEVIPOF, n°43, septembre 2005, p.84-146

représentant de la communauté référente qui se doit de rassembler l'ensemble de la population pour éviter que celle-ci ne soit justement happée par d'autres plus convaincantes. Pour reprendre l'exemple du Libanais sunnite, il a été dit que sa double appartenance ne gênait en rien son épanouissement tant qu'aucune discorde n'intervenait entre son pays et sa religion. En revanche, si les relations se détériorent, voire mènent à un conflit, il pourra choisir d'en privilégier une et même de s'investir pour défendre cette cause au point de la revendiquer comme sa seule véritable identité. Il tombera alors dans une démarche communautariste.

Mais comme le fait remarquer F. Balanche, « le communautarisme n'explique pas tout, et il serait une erreur d'analyser le Proche-Orient à travers ce prisme unique. Pour saisir la complexité de la société proche-orientale, il convient de croiser différentes approches. Lorsque j'ai tenté une analyse des causes de la révolte syrienne dans *Géographie de la révolte syrienne* (2011), j'ai utilisé trois composantes principales : le communautarisme, les classes sociales et la territorialité ». Dans le même ordre d'idées, il sera ici question de ces trois facteurs. Le premier fera référence aux deux communautés fratricides de Tripoli, alors la pauvreté marque la classe sociale concernée sur un territoire réduit à deux quartiers limitrophes.

2. Sunnisme VS chiisme

2.1 Le Coran et les croyances communes

Au Liban « le communautarisme se définit avant tout par la confession » et « les individus appartiennent à une communauté religieuse par naissance, ils partagent le destin de leur groupe, qu'ils soient ou non religieux ou solidaires à l'origine » (Balanche, 2014).

Tous deux issus de l'Islam, le sunnisme et le chiisme sont des courants confessionnels qui ont pour livre de référence le Coran et se retrouvent autour de six croyances communes : **Dieu** ou *Allâh,* « l'Unique, le Tout Puissant, l'Omniscient, le Créateur de la terre et des cieux, le Seul, digne d'adoration et de soumission, Dieu d'Adam, de Noé, et dAbraham, qui a révélé les dix commandements à Moïse et conforté Jésus par l'envoi du Saint-Esprit »[7] ; les **anges**, « créatures purement spirituelles, subtiles et invisibles » ; les **livres** qui sont des Messages révélés par Dieu à plusieurs prophètes à différentes époques puis retransmis dans la Thora, les psaumes, l'Evangile et le Coran, l'autorité suprême ; les **prophètes**, « choisis par Dieu pour leur révéler des vérités ou pour les charger de transmettre Son Message », dont Mohammad est l'un des plus vénérés ; le **dernier jour** correspond au « Jour de la résurrection de tous les êtres humains où ils seront jugés » et qu'ils pourront enfin « contempler le Visage de Dieu » ; le **Décret de**

[7] BENCHEICKH EL HOCINE Soheib, « Présentation de l'islam », in *Les grandes religions*, ellipses, 1996, p.80

Dieu qui est l'équivalent de la prédestination chez les chrétiens, à la différence qu'il n'existe pas en Islam de sauveur, « le seul salut pour l'homme est sa bonne conduite découlant de sa propre décision ».

En plus de ces croyances, cinq piliers forment le *droit de Dieu* qui n'est autre que le culte rendu à *Allâh*. Il s'agit premièrement du **témoignage de la foi** dit *al shahâdatân* et qui s'exprime dans les phrases « j'atteste qu'il n'y a de dieu que Dieu » et « j'atteste que Mohammad est le Messager de Dieu » ; la **prière** (salât) cinq fois par jour qui sont des « rencontres intermittentes avec Dieu et qui rythment la vie du croyant » ; l'**aumône** (zakât) est une « sorte d'impôt légal prélevé sur toute richesse ou bien somptuaire, c'est-à-dire toute richesse surpassant le seuil [variable d'une année à l'autre] du minimum qui assure la survie de l'individu » ; le **jeûne** (sawn) du mois du mois du Ramadan perçu comme un « exercice de la volonté sur le corps », mais aussi une manière de « résister devant le légitime, car il n'y a pas plus légitime, plus naturel que de se nourrir ou boire » et d' « expérimenter dans son corps la souffrance de la privation et ressentir la douleur de la faim, pour se sensibiliser à la nécessité du partage » ; enfin, le dernier pilier est le **pèlerinage** (hajj) à la Mecque, à faire au moins une fois dans sa vie.

Il existe bien d'autres valeurs communes à tous les musulmans du monde mais j'ai voulu présenter les plus importantes et qui font sens aux oreilles de personnes non-averties.

2.2 Le schisme

Quoique d'accord sur les principes fondateurs de cette troisième religion monothéiste (apparue après le Judaïsme et le Christianisme), les adeptes de l'Islam depuis la mort du Prophète en 632. C'est Abou Bakr, beau-père et ancien compagnon de Mohammad, qui entreprend de rassembler les fragments coraniques, jusque-là récités de mémoire, en un Livre. Deux ans plus tard et jusqu'en 644, le deuxième calife, Omar, également beau-père, poursuit l'entreprise de recension des versets du Coran, alors que beaucoup de témoins de la Révélation sont morts.[8] Finalement, Ali, cousin de Mahomet et époux de l'un de ses filles, Fatima, devient le quatrième calife de l'Islam. De là est né le schisme.

2.3 Quelle différence ?

Selon les chiites, Ali est le premier successeur légitime du Prophète, ne reconnaissant pas les califes suivis par les sunnites majoritaires (plus de 85% à travers le monde). Les chiites se réfèrent à l'autorité des imams, au nombre de douze. Ainsi, d'après eux, douze successeurs de

[8] « Quelques repères… », in *Le Coran des philosophes*, Philosophie Magazine, hors-série, mars-avril 2015

Mahomet devaient encore venir pour donner l'interprétation définitive du Coran. Le premier des imams était donc « Ali, mort en 661, et le dernier, Muhammad, ne serait pas mort mais aurait été 'occulté' en 874 et depuis, continuerait à influencer spirituellement les dirigeants »[9].

La différence majeure entre sunnites et chiites réside dans la lignée des successeurs du Prophète, les uns vénérant les califes, les autres les imams. Par ailleurs, le chiisme est « ouvert au mysticisme (soufisme et derviches) et tolère les représentations d'animaux, d'hommes et d'être imaginaires et fantastiques ».[10] Des divergences sont possibles notamment dans la manière de pratiquer la religion mais elles seraient trop longues à énumérer et peu intéressantes à détailler dans ce propos.

2.4 Qui sont les alaouites ?

Reconnue officiellement en 1936 comme une confession musulmane par le grand mufti de Jérusalem, la minorité régnante en Syrie est une « secte chiite hétérodoxe (qui s'écarte de la doctrine) ».[11] Comme les chiites, les fidèles vouent un culte à l'imam Ali. Cependant, « leur doctrine [tenue secrète, donc vouée à tous les fantasmes et à toutes les accusations] aurait été élaborée au IXème siècle en Irak, par un disciple dissident du dixième imam Ali Al Hadi », c'est pourquoi la majorité des croyants se concentre dans le Nord-Ouest de la Syrie. Pour compléter, il semblerait que ce rite soit « une forme très particulière de l'Islam. Elle est dérivée de celle des chiites septimaniens (ismaéliens), et se présente comme un moyen terme entre les vieux cultes syro-phéniciens, pratiqués par les anciens Noçairi et l'enseignement ismaélien ».[12]

Quant à la pratique et l'organisation de la religion, elles sont plus souples que les autres tendances musulmanes. « En général, la prière se fait dans l'intimité du foyer, rarement dans une mosquée. Seuls les hommes sont initiés aux secrets de la doctrine pendant leur adolescence. De leur côté, les femmes ne portent pas le hijab, à quelques exceptions près. L'alcool est toléré. Les adeptes ignorent le jeûne et le pèlerinage à la Mecque [ce qui n'est pas toujours vrai, notamment à Tripoli, tout comme l'alcool]. Ils croient en la réincarnation et célèbrent une forme d'eucharistie à l'aide de pain et de vin. Leur religion est un mélange d'éléments venus du chiisme, du christianisme byzantin et de cultes hellénistiques. Ils célèbrent des fêtes aussi bien musulmanes que chrétiennes » (Ribadeau Dumas, 2012).

---

[9] http://oumma.com/Le-sunnisme-et-le-chiisme
[10] THIBAUD Robert-Jacques, « chiisme », in Dictionnaire des religions, maxi poche connaissances, 2005
[11] RIBADEAU DUMAS Laurent, « Syrie, qui sont vraiment les alaouites », article publié dans *Géopolis*, 21/02/2012 http://geopolis.francetvinfo.fr/syrie-qui-sont-vraiment-les-alaouites-2792
[12] http://www.cosmovisions.com/$Alaouites.htm

Les croyances, en revanche, sont parfois très éloignées de celles communes à l'ensemble des musulmans. Par exemple, « la connaissance de la religion est exclusivement réservée aux hommes qui ne peuvent y parvenir qu'après une initiation à trois degrés où sont peu à peu révélées les formules et leur explication. Les alaouites croient à la métempsycose et vont jusqu'à admettre la transmigration des âmes dans les animaux, ce qu'ils réservent naturellement à leurs ennemis. Le séjour sur la Terre est considéré par eux comme le fait d'une déchéance de l'âme condamnée à revêtir un corps humain. L'âme de l'alaouite doit se purifier en revenant plusieurs fois dans des corps de plus en plus parfaits pour revêtir enfin l'enveloppe lumineuse et demeurer parmi les étoiles du ciel. La Terre est en somme leur purgatoire, si bien que leurs prières les plus insistantes sont pour ne plus revenir en ce bas monde. Parmi eux les cheikhs jouissent d'une vénération particulière. Ils sont initiés plus avant dans les mystères de la religion et constituent une sorte d'aristocratie religieuse. A sa mort, un cheikh renommé pour sa piété est considéré comme ayant élu domicile parmi les étoiles, et son tombeau est l'objet d'un véritable culte. En somme, la religion alaouite est à l'islam ce que les gnostiques étaient au christianisme » d'après le site internet « cosmovisions ».

En somme, si les alaouites – ou nusayrîs – sont souvent affiliés au chiisme, c'est « pour des raisons plus politiques que religieuses », d'après Olivier Royer, spécialiste de l'Islam, cité dans l'article de « Géopolis ». On parle de « *chiitisation* » de la minorité confessionnelle.

2.5 Les différentes formes du salafisme

Salaf en arabe signifie « ancêtre », c'est donc un retour aux sources que désire cette vision idéologique et traditionnaliste de l'Islam sunnite. Pour eux, seuls les deux générations qui succédèrent à Mohammad sont valables et constituent l'Islam « véritable ».

Influencé par les idées de Ahmad Ibn Hanbal, théologien du IXème siècle, le salafisme considère que « l'innovation est mauvaise et que la raison humaine éloigne du message divin ».[13] C'est pourquoi l'application de la *charia* et un mode de vie islamique à l'exemple du Prophète sont présentés comme les références incontestables de l'Islam authentique et de la foi « pure ».

Tous les salafistes ne sont pas des combattants ! Il existe plusieurs mouvances : d'abord, « les salafistes que l'on dit « quiétistes ». Ce sont les plus nombreux. Non-violents, ils prônent la réislamisation des sociétés musulmanes par le bas. Ensuite, les salafistes « djihadistes ». Il s'agit

[13] http://ddc.arte.tv/nos-cartes/qu-est-ce-que-le-salafisme

d'un courant né en Afghanistan pendant la guerre contre l'Union soviétique, qui prône le djihad armé contre les « impies » et contre les gouvernements considérés comme « traîtres » à l'islam, afin d'instaurer un État authentiquement islamique. Enfin, il y a le courant plus récent des salafistes « politisés ». »

A Tripoli et dans de nombreux pays du monde, le courant « djihadiste » s'insère comme un précepte qui tend à justifier le conflit armé pour arriver ses fins. Mais il est important de noter que le sens originel de « djihad » désigne la « lutte intime qui oppose l'homme à son égo », autrement dit il n'engage que celui qui entend le mener, dans une quête pour atteindre le « perfectionnement moral ou religieux ».

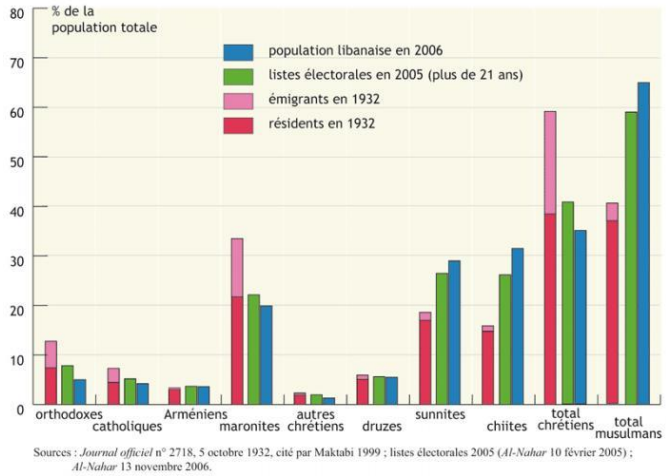
3. Le Liban : un Etat multicommunautaire

3.1 Un agrégat de communautés confessionnelles

« La liberté de conscience est absolue. En rendant hommage au Très-Haut, l'Etat respecte toutes les confessions et en garantit et protège le libre exercice, à condition qu'il ne soit pas porté atteinte à l'ordre public. Il garantit également aux populations à quelque rite qu'elles appartiennent, le respect de leur statut personnel et de leurs intérêts religieux », déclare l'article 9 de la Constitution libanaise promulguée le 23 mai 1926. Fidèle à ce principe, le Liban est réputé être le pays accueillant le plus grand nombre de communautés religieuses différentes puisqu'il en est recensé dix-huit. Celles-ci se subdivisent en trois : les chrétiens, les musulmans et dans une bien moindre mesure les israélites.

En outre, depuis 1943 l'ensemble des « sectes » (synonyme usuel de religion ou communauté) est représenté proportionnellement à sa population au sein du pouvoir politique et administratif. Seul hic à ce partage égalitariste, le dernier recensement officiel au Liban date de 1932. Les chrétiens (maronites, orthodoxes, arméniens, syriaques, etc.) représentaient alors 51,2% de la population et les musulmans 48,8%. C'est d'après ces chiffres que se sont plantées les bases du pouvoir après l'Indépendance dans le but d'éviter les différends confessionnels tout en satisfaisant le plus grand nombre, notamment les minorités qui obtenaient une place au sein du pouvoir décisionnel. Aujourd'hui encore le Président de la République doit être maronite, le Premier Ministre sunnite et le Président de l'Assemblée chiite, alors que les enquêtes estiment un renversement majeur qui évalue le nombre de chrétiens à 35-40% de la population totale contre 60-65% de musulmans, mais ces estimations sont difficiles à vérifier tant chaque communauté cherche à surévaluer leurs effectifs.

Graphique 1_ L'évolution relative des différentes confessions



Source : VERDEIL Eric (dir.), *L'Atlas du Liban*, 2007, p.81

3.2 La répartition de la population à Tripoli Al Fayha'a

Ne dérogeant pas à la règle, la capitale du Nord qui compte entre 350 000 et 500 000 habitants[14] est un melting-pot de communautés mais avec la prédominance d'une majorité sunnite à 80%.[15] Autrement, une minorité chrétienne (notamment maronite et orthodoxe) localisée principalement dans la région portuaire d'Al Mina, entretient de bons rapports avec la classe dirigeante, tandis que les 35 000 alaouites[16] de la colline de Jabal Mohsen font de cette communauté la bête noire de la ville. Isolés sur une bande de terre d'à peine une poignée de kilomètres carrés, la résistance contre le voisin *tebbanien* s'explique notamment par une appropriation de l'espace propre au monde arabe.

3.3 La notion de *'asabiyyat urbaines* : une façon de marquer son territoire

Dans son ouvrage *Syrie : l'Etat de barbarie* paru en 1989 à titre posthume, le sociologue et chercheur au CNRS Michel Seurat[17] consacre un long chapitre sur « Le quartier de Bâb-Tebbâné à Tripoli (Liban), Etude d'une *'asabiyya urbaine* ». Son travail d'enquête mené à partir

[14] DEWAILLY Bruno, « La municipalité de Tripoli : entre pouvoirs locaux et services de l'Etat », in *Les cahiers du CERMOC*, n°24, 2001, p.295-318
[15] DEWAILLY Bruno, « Transformations du leadership tripolitain : le cas de Nagib Mikati », 2010
[16] STEPHEN Laure, article paru dans *Le Monde*, « Au Liban, deux quartiers voisins mènent une guerre fratricide », 19.09.2012
http://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2012/09/17/jeunes-fusils-du-liban_1761203_3218.html
Estimation donnée par le journal mais difficile à évaluer concrètement sans recensement officiel
[17] Le 22 mai 1985 il est enlevé à Beyrouth avec le journaliste Jean-Paul Kauffmann par l'Organisation du Jihad islamique libanais, groupe terroriste chiite supposé être un prête-nom du Hezbollah. Il meurt en captivité en 1986 alors que son ami est libéré deux ans plus tard. Il aura fallu attendre vingt ans pour que son corps soit rendu à la France, ses restes ayant été retrouvés accidentellement lors d'un chantier de construction dans la banlieue Sud de la capitale, connue pour être le fief du parti de Dieu.

de l'été 1981 a dû s'interrompre à plusieurs reprises en raison des affrontements survenus à compter de cette même date.

La notion de *'asabiyya* renvoie au philosophe arabe Ibn Khaldoum. Déjà au Moyen-Âge cette forme de « solidarité sociale » était présente dans les cités et présentait un « outil d'analyse incontournable lorsqu'il [s'agissait] d'étudier les processus politiques arabes ».[18] Autrement dit, la *'asabiyya urbaine* est un « esprit de corps […] qui relève de l'illusion et n'a aucun fondement réel »[19], comme l'écrit M. Seurat, pourtant elle donne une unité spécifique à l'organisation des cités.

A Tripoli particulièrement, l'étude de cette forme d'appropriation du territoire est intéressante à plusieurs titres : d'abord parce qu'elle révèle la « stabilité des structures communautaires [dans la localité], excepté le problème notoire soulevé par la présence – 'active' sur le terrain politico-militaire – d'une minorité alaouite » (Seurat, 2012). Ainsi, déjà dans les années 1980, les discordances interconfessionnelles sclérosaient l'harmonie d'une communauté sunnite régnante ; mais aussi, cette notion montre que le récent conflit voisin a été déporté dans l'Est tripolitain où « des 'asabiyyat urbaines, dont les populations sont aujourd'hui identifiées aux deux pôles opposés de la guerre syrienne » se querellent pour préserver leurs valeurs propres et conserver leurs « groupes de solidarité primaire, et d'origine tribale » (Chabrier, 2013). En voulant asseoir leur pouvoir et « l'inviolabilité du territoire », les *'asabiyyat* n'autorisent aucun élément armé extérieur et avertissent de leur « autonomisme urbain ». En cela, Seurat leur donne la « fonction de *sanctuaire* » car elles doivent rester pures d'incursions étrangères.

La création même de ces deux 'asabiyyat remonterait aux années 1970-80 et serait intimement liée à la « culture de la pauvreté »[20] dans ces quartiers de plus en plus défavorisés. Les *shabâb*, ces « mauvais garçons » dont parle Michel Seurat, seraient l'élément moteur de cette aire spécifiquement sectorisée qui n'existe finalement que par eux. Mais c'est aussi grâce à l'influence d'une figure adulée que l'unité de ce groupe peut croître et subsister. En

[18] CHABRIER Pierre-André, « La 'guerre des pauvres' à Tripoli (Liban), 'asabiyyat urbaines à l'épreuve de la crise syrienne » in *Confluences Méditerranée* n°85 – printemps 2013, p.89

[19] SEURAT Michel, *Syrie : l'Etat de* barbarie, chapitre II « Le quartier de Bâb-Tebbâné à Tripoli (Liban), étude d'une 'asabiyya urbaine, PUF, 2012, p.235

[20] LE THOMAS Catherine, *Pauvreté et conditions socio-économiques à al-Fayhaa (Nord Liban) : un état des lieux*, rapport rédigé pour l'Institut européen de la Coopération et du Développement (IECD) et l'Agence française de Développement (AFD) dans le cadre du projet « City development strategy » des municipalités d'al Fayhaa, décembre 2009

l'occurrence, dans la partie sunnite, Khalil Akawi a fait office de fédérateur et a ainsi permis la création de cet idéal commun.

P-A Chabrier constate que « la notion d'urbanité rend compte ici d'une certaine façon d'être ou d'appartenir à la ville ; elle traduit l'espace urbain vécu, approprié. Projetée à l'échelle du quartier, il en ressort l'exacerbation d'un sentiment identitaire d'appartenance à celui-ci via un 'entre-soi' communautaire ». Tenus à l'écart des représentations de la ville riche, les riverains des zones populaires renforcent leurs convictions d'appartenances communautaires, une façon sans doute de justifier leurs actes et de se sentir légitimer par un groupe en qui il leur est possible de s'identifier. D'où l'expression de « vampirisation du quartier voisin » qui se traduit par des « représentations très négatives, une impression que les habitants d'en face ont des avantages particuliers, des rumeurs de complots, et c'est ce qui alimente la peur et la haine mises en exergue par le conflit » (Chabrier, 2013).

Enfin « le quartier n'existe que dans son opposition à un autre » (Seurat, 2012). C'est parce que nous sommes ennemis que nous trouvons une raison à notre existence et si cet antagonisme disparaît nous disparaissons avec, le sociologue poursuit : « la stratégie militaire des 'asabiyyat n'intègre pas dans ses schémas l'idée d'une 'fin de guerre' qui supposerait leur propre disparition ».

Etudier ces deux quartiers suppose donc de comprendre le rôle que joue le territoire dans les consciences locales, perçu comme une bordure de protection et d'entre-soi salvateur face à la 'asabiyya voisine. JP Perrin rajoute que cette notion « se construit contre l'autre, contre l'urbanité, contre l'universel. On est avec le clan ou contre lui, il n'y a pas d'entre-deux ». Riche de tous ces aveux théoriques, comment poursuivre des ambitions conciliatrices là où aucune médiation ne pourrait s'immiscer dans les brèches de concepts vieux de six siècles ?

4. La notion de société civile

4.1 Définition générale

« La société civile, à travers ses représentants, l'activité de ses associations, ses syndicats, ses groupes de consommateurs, fournit des acteurs et des contre-pouvoirs indépendants de l'État et du marché et essentiels au bon fonctionnement d'une démocratie. Ils peuvent, par exemple, peser sur le respect des droits de l'Homme, la transformation des rapports sociaux, les choix d'aménagement du territoire et sur l'ensemble des questions environnementales ».[21] Volontaire,

[21] http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/societe-civile-1

autosuffisante et autonome, la société civile forme le corps social d'un pays, à l'opposé de la classe politique et est composée de tout individu souhaitant s'investir pour la collectivité. Elle tend à proposer une auto-organisation de la société, en dehors de tout cadre institutionnel, administratif ou commercial, qui fasse émerger des processus de transformations spatiales et sociales.

Se focaliser sur la société civile est un moyen d'aller à la découverte des initiatives locales, dénuées d'intérêts politiques (dans le meilleur des cas…) et ambitieuses. Il va sans dire que la base du bénévolat, largement développé dans ce secteur, est un prérequis qui ôte l'appât du gain et la motivation par l'argent, ce qui n'est pas un mal dans des sociétés capitalistes.

4.2 Qui est-elle à Tripoli ?

Pour mener à bien ma recherche, je me suis appuyée essentiellement sur le milieu associatif qui est l'une des composantes majeures de la société civile. Très actif à Tripoli, il est impensable de répertorier toutes les associations ou organisations non gouvernementales agissant dans les quartiers Est de la commune, tant elles sont nombreuses. Les différentes personnes que j'ai rencontrées m'ont souvent assuré appartenir à une association, au-delà de toutes celles à caractère confessionnel, comme il en existe beaucoup au Liban (notamment le scoutisme ou les centre aérés les mercredis après-midis pour les enfants).

Il apparaît également que de nouveaux organismes se montent très rapidement. Par exemple, sur les cinq que j'ai retenus dans ce travail, trois se sont créés en moins de cinq ans dans cette seule région (Utopia 2011, MSF 2012, Ruwwad 2013). Cette profusion prouve une volonté de d'agir de la part des jeunes en particulier, majoritairement représentés dans les rangs des volontaires.

Par souci de neutralité – et par conviction personnelle – j'ai fait le choix de ne parler que des ONG qui se disent aconfessionnelles, c'est-à-dire ne représentant aucune religion et donc ne cherchant à en privilégier aucune. Je suis consciente que ces mots sont simples à écrire sur un site internet mais que la réalité est parfois différente. Néanmoins je trouve la démarche courageuse et, même si elle n'est pas concrétisée dans chacune des actions menées, elle est la preuve d'une ouverture d'esprit qui peut s'avérer audacieuse dans un contexte aussi houleux. Je rajouterais, pour leur défense, que ce geste en direction d'un multiconfessionnalisme apaisé, peut se confronter à des barrages. Ce peut être le cas entre Bab el Tebbane et Jabal Mohsen où les chefs de rue refusent que leur portion de territoire soit peuplée d'ennemis le temps d'un après-midi.

Section 2 – La géographie des conflits

1. Reconnaître et appréhender un conflit

1.1 Polysémie du terme

S'il est possible de définir un conflit comme « le fait de lutter ensemble », il se subdivise en autant de catégories qu'il y a de manières d'être en désaccord. Et comme le souligne Béatrice Giblin, un conflit peut « qualifier un différend entre acteurs égaux ou inégaux à toutes les échelles, internationale, nationale, régionale, voire locale. Conflit ne signifie pas forcément guerre ouverte avec affrontement militaire et il existe de nombreuses autres formes de conflits »[22], ce qui serait le cas par exemple de conflits d'intérêt, de voisinage, sur les retraites et j'en passe.

Il existerait, selon Franck Tétart, trois motivations essentielles qui mènent au conflit : « l'accès ou la quête du pouvoir ; le contrôle du territoire ou des ressources ; le séparatisme, ou dans sa phase primaire, la reconnaissance de l'identité d'une minorité face à une majorité ».[23] C'est cette dernière qui a conduit au conflit à Tripoli. Alors que le séparatisme mental est déjà établi par l'appartenance à deux communautés distinctes, la question en suspens est de savoir combien de temps faut-il encore attendre pour qu'un séparatisme géographique/physique intervienne pour endiguer ce problème ?

1.2 Remonter le temps pour trouver les causes

De plus, pour comprendre un conflit, il faut savoir revenir à « sa genèse (son 'Pourquoi' ? voire son 'Pour quoi ?'), (c'est d'ailleurs un des points de contentieux difficiles à aplanir que celui qui consiste à démêler l'écheveau des causes et des responsabilités), c'est-à-dire si l'on a une idée de ce qu'est une période pré-conflictuelle ».[24] Autrement dit, s'il y a conflit c'est qu'à un moment dans l'Histoire, il n'existait pas et c'est la période précédant la fin de la « *convivance* dessinée par l'équilibre politique » qui doit être analysée pour tenter de faire la lumière sur des actes remontant parfois à plusieurs décennies. Aussi, l'ordre social et politique s'étant rompu, la place restée vacante fait donc l'objet de convoitises de part et d'autre et de nouveaux représentants s'autoproclament « faiseurs d'ordre » alors qu'ils ne sont autres que des « fauteurs de guerre » qui alimentent les dissensions.

---

[22] GIBLIN Béatrice, « Géographie des conflits », in *Documentation photographique* n° 8086, mars-avril 2012, La Documentation française

[23] TETART Franck (dir.), *Géographie des conflits »*, Armand Colin, 2011, p.19

[24] CALAS Bernard, « Introduction à une géographie des conflits… en Afrique », in *Les Cahiers d'Outre-Mer*, Juillet-Septembre 2013

1.3 Le conflit à Tripoli

Dans ce travail, il sera question d'un conflit intercommunautaire tel que définit précédemment. C'est par une lutte avant tout armée que les règlements de comptes ont lieu, notamment par le biais d'attaques-suicides, d'assassinats, d'échanges de tirs à la kalachnikov, au lance- roquettes ou au mortier. Mais d'autres conflits viennent se rajouter, concernant notamment les rivalités entre le quartier sunnite et l'armée, les quartiers Est et la municipalité, les quartiers riches et les quartiers pauvres. Bref, de quoi couver une haine générationnelle et contre à peu près tout le monde.

Ce conflit pourtant sanglant ne sera pas appelé guerre pour plusieurs raisons : d'abord parce que les limites spatiales sont trop restreintes pour user d'une nomination aussi générale ; ensuite parce qu'un millier seulement de combattants ne suffisent pas à ébranler toute cette partie de la ville (en effet, bien que les centaines de milliers d'habitants subissent les affrontements, d'autres causes entrent en jeu pour comprendre la situation globale) ; enfin, à titre personnel, parce que je refuse d'employer un mot aussi lourd de sens qui renvoie à des références beaucoup plus meurtrières ; parce que les quartiers de Tripoli ne sont pas totalement paralysés comme peuvent l'être d'autres zones de guerre où l'état de siège ravage le quotidien, exception faite des *rounds* ; ou encore parce que je garde l'espoir que des solutions rapides peuvent être mises en place, à condition que l'Etat libanais se penche sérieusement sur la question, alors qu'une situation de guerre bloque toute issue à court terme.

2. Les géographies en support

2.1 Géographie politique et géopolitique

D'après Bénédicte Tratjnek, doctorante en Géographie, qui tient un blog de référence sur la « géographie de la ville en guerre »[25], l'analyse de cet objet d'étude fait appel à de très nombreux domaines de la géographie humaine. « L'approche par la géographie politique/géopolitique, bien entendu, permet d'analyser le rôle des acteurs syntagmatiques (c'est-à-dire ceux qui ont un programme) très diversifiés tant dans les moyens utilisés que dans leurs intentionnalités : les acteurs en guerre (les groupes armés qui s'affrontent), les acteurs de la paix (telle la présence d'une force militaire d'interposition et de rétablissement de la paix), les acteurs déstabilisateurs (tels que les réseaux criminels qui œuvrent à maintenir le chaos dans la ville, afin d'asseoir leurs

[25] http://geographie-ville-en-guerre.blogspot.fr/

trafics et leur contrôle territorial) ». [26] Il est important ici de faire un aparté pour dissocier géographie politique et géopolitique en précisant que le premier s'intéresse à l'espace en tant que cadre, soit comme une juxtaposition de territoires (et non pas d'un seul territoire, qui serait l'Etat) avec des acteurs qui les régissent, et non en tant qu'enjeu – ce qui est le cas de la géopolitique – qui se préoccupe des dynamiques territoriales.

2.2 Géographie culturelle et géographie des représentations

La spécialiste de la ville en guerre poursuit en expliquant que « la population est également un acteur fondamental, en fonction de ces soutiens à tel ou tel belligérant, mais également en fonction des représentations de la menace, qui provoquent, par exemple, des déplacements dans la ville (entre-soi communautaire, pour se fixer sous la protection d'une milice). En cela, la question de la ville en guerre interroge également la géographie culturelle et la géographie des représentations : comment les peurs dans la ville en guerre, mais aussi dans la ville de l'immédiat après-guerre modèlent-elles les espaces de vie, les pratiques spatiales et les déplacements de population ? ». Puisqu'il n'y a pas de géographie sans acteurs ni espace, l'étude des conflits ne peut s'appréhender sans laisser la voix à ceux qui le constituent et le vivent, ce qui suppose d'être aussi confronté à la part d'imaginaire et de fantasme qui réside en chacun, que ce soit les acteurs directs, indirects ou encore le chercheur qui interprète les données en fonction de ses propres représentations.

2.3 Géographie sociale et géographie urbaine

Enfin, « la géographie sociale est aussi un angle d'approche fondamental, comme le montre l'exemple de la ville de Beyrouth : si les médias ont souvent abordé la question de la Ligne verte (séparant les quartiers majoritairement chrétiens à l'Est et musulmans à l'Ouest de la commune) comme permanence d'une fragmentation issue de la guerre, de la peur et du rejet de 'l'Autre', la question de l'accentuation de plus en plus accrue de la ligne de fractures entre un Nord aisé et un Sud qui se paupérise de plus en plus est moins souvent abordée. Pourtant, cette ségrégation constitue un enjeu particulièrement prégnant dans la réconciliation de la ville à long terme, notamment autour de la question de la reconstruction qui a laissé apparaître une géographie de l'inégalité, le Nord (centre-ville) ayant bénéficié d'un programme privé de reconstruction (Solidere), tandis que les stigmates de la guerre dans la banlieue sud sont toujours visibles, et accentuent la radicalisation des populations pauvres qui y vivent (le Hezbollah joue d'ailleurs

[26] TRATJNEK Bénédicte, entretien réalisé par Cyril Froidure pour *le Mensuel* n°102 du Café pédagogique, avril 2009

de cet argument pour affirmer son emprise territoriale dans le Sud de l'agglomération) ». Les injustices intra-urbaines constituent elles-aussi un facteur explicatif, voire un des éléments qui perpétue le conflit. A Tripoli où la pauvreté gangrène les quartiers Est, l'abandon de l'Etat ressenti par les populations entraîne une colère accrue et suscite des jalousies entre factions opposées puisque les sunnites de Bab el Tebbane se sentent lésés par rapport aux alaouites de Jabal Mohsen, qu'ils croient protégés par l'armée libanaise.

CONTEXTUALISATION

1. La guerre civile en Syrie : diviser pour mieux régner

1.1 Un Etat laïc ?

Le parti baathiste a depuis ses origines tenté de vaincre par avance les revendications de la communauté sunnite majoritaire en jouant le jeu de la laïcité. En se revendiquant le pays le plus tolérant de la région, « l'assise de cette ''remarquable coexistence communautaire'' que le régime aimait tant inscrire à son crédit et que chaque visiteur était invité à aller célébrer dans 'l'entrelacs des minarets et des clochers de la vieille ville' a très régulièrement été surestimé par le regard extérieur ».[27]

Ainsi, les chrétiens ont vu en ce pouvoir un allié plus fiable que leurs confrères sunnites, qualifiés hâtivement de Frères musulmans, quant aux Druzes – autre minorité musulmane chiite représentant environ 10% de la population – ils ont préféré adopter une « attitude de neutralité », alors que les Kurdes – majoritairement des musulmans sunnites – ont été considérés par les acteurs du régime comme une « minorité devenue précieuse pour former une alliance contre la majorité arabo-sunnite » et leur ont accordé davantage de prérogatives dans la gestion de certaines régions où cette ethnie est largement implantée.

C'est donc en clamant leur appartenance nationaliste (« Si l'on me demande à quelle communauté j'appartiens, je réponds : je suis syrien(ne) », slogans proférés par des membres supposés représenter toutes les composantes de la mosaïque ethnique et confessionnelle du pays) (Burgat, 2013) que le pouvoir alaouite allait essayer de convaincre de sa légitimité et entériner une autorité élue démocratiquement, façade qui, aux yeux de l'Occident, compte prioritairement pour les estimer comme de potentiels alliés.

1.2 Le recours à l'autoritarisme et aux services de renseignements

Afin de garantir ses visées soi-disant altruistes et un « œcuménisme laïque » syrien, Bachar al Assad se devait de se poser au-dessus du confessionnalisme, mais dans le même temps « il obligeait ses adversaires à y prendre pied : en niant la réalité de cette problématique, ils

[27] François Burgat, « La stratégie al-Assad : diviser pour survivre » in *Pas de printemps pour la Syrie, les clés pour comprendre les acteurs et les défis de la crise [2011-2013]*, 2013, p.19-52

risquaient de se faire accuser de défendre le fait majoritaire sunnite ; et, en cherchant à donner des garanties à chacune des communautés, ils nourrissaient eux-mêmes la spirale des rivalités et de la division ». Pour mieux prévenir ces éventualités, la fonction de l'armée à la suite de la guerre du Kippour en 1973 ainsi que la confrontation avec Israël au Liban en 1982, « avait été recentrée sur le rôle théoriquement dévolu à la seule Garde républicaine : la défense, non du territoire, mais du seul régime ».[28]

De plus, elle dispose de pléthore d'informateurs à tous les niveaux de la structure, ce qui permet de garder un contrôle omniprésent et interne. Parallèlement, les services de renseignements ont vu leurs domaines d'activité s'étendre à l'ensemble de la vie quotidienne des simples citoyens, parmi lesquels la Sécurité militaire, la Sécurité aérienne, la Sécurité générale, la Sécurité politique dont tous les dirigeants avaient un lien plus ou moins proche avec le chef de l'Etat (cousins, fils ou beaux-frères).

Dans ce contexte, et lourd d'un passé en dents de scie, depuis le Printemps de Damas[29] au massacre de Hama[30] qui a conduit plusieurs dizaines de milliers de personnes à la mort, les animosités envers le pouvoir syrien existent mais ne se montrent pas.

1.3 Prolongement du Printemps arabe

Il faut attendre le départ de flamme du Printemps arabe d'abord en Tunisie, puis en Egypte et en Libye pour que la mèche prenne en Syrie en mars 2011. Pour faire face de façon radicale au mouvement de protestation, l'armée, forte de « 300 000 hommes, de milliers de chars, de canons, d'avions et d'autres matériels » (Glasman, 2013) s'emploie à éradiquer les opposants et éviter l'effet tâche d'huile déjà commencé à travers le monde arabe. Mais la volonté et le nombre d'activistes ne rendent pas l'exercice aussi facile qu'il n'y parait, malgré les dispersions, les perquisitions, les arrestations et autres mesures de surveillance (écoutes téléphoniques, réseaux sociaux, informateurs sur le terrain) que les forces armées mettent rapidement en place pour montrer aux yeux du monde ainsi qu'aux Syriens eux-mêmes que les

[28] Wladimir Glasman, « Les ressources sécuritaires du régime », in *Pas de printemps pour la Syrie*, p.33-53

[29] Au lendemain de la mort de Hafez al Assad le 10 juin 2000, une vague d'espoir s'est soulevée dans ce pays tenu la tête sous l'eau par son raïs depuis 1970. L'arrivée au pouvoir de son fils, Bachar, a laissé croire au changement mais les idées novatrices et démocratiques du jeune chef de l'Etat n'auront duré que quelques mois.

[30] En février 1982, les Frères musulmans lancent une ultime offensive contre le régime baathiste après une décennie de lutte armée. L'armée officielle réplique en assiégeant la ville de Hama durant 27 jours et les combats dévastent une large part de la cité ancienne. La virulence des moyens employés pour exterminer « sans aucune distinction de religion ou d'appartenance religieuse » (P. Guingamp, 1996) refroidira durablement toute velléité rebelle.

manifestations sont dérisoires et que « les images de jeunes et de moins jeunes en train de défiler sont des montages des télévisions des pays ennemis ». (Glasman, 2013)

L'horreur des crimes commis par les *moukhabarat* (services de renseignements et de sécurité) à l'heure du Printemps arabe n'est pas sans rappeler les années sombres du régime syrien qui, depuis l'arrivée au sommet de l'Etat de la famille al Assad, a pratiqué la torture sous toutes ses formes contre les réfractaires. Dans son ouvrage, JP Perrin la décrit comme « l'instrument central de la répression du gouvernement […] qui ne sert pas seulement à arracher des informations. On torture pour terroriser, pour briser les corps et détruire les âmes, pour estropier, pour mutiler, pour rendre fou, pour tuer. Par vengeance, aussi. Et on torture par goût pour la torture, comme si c'était un jeu, une gourmandise ou une pratique sexuelle. On torture par sadisme, par pure perversité».[31] La systématicité de ces actes a fini par rendre docile une population maintenue volontairement dans l'isolement et contrainte de se soumettre aux désirs d'un despote rayonnant parallèlement à l'international, en menant une politique économique néolibérale favorable aux investisseurs étrangers.[32]

1.4 La montée des radicalismes sunnites : d'Al Qaeda à Daesh

Depuis le 11 septembre 2001, le Moyen-Orient est la région du monde la plus secrète et la plus crainte par l'Occident. Oussama Ben Laden avait trouvé en Afghanistan une base confortable où implanter un fief que personne, dans les rangs de l'organisation islamiste Al Qaeda n'osait remettre en question. A sa mort dix ans plus tard, les rênes du pouvoir changent de main et font resurgir des velléités internes. C'est le cas entre le leader Abou Moussab al-Zarkaoui, chef d'Al Qaeda en Mésopotamie et Abou Bakr al-Baghdadi, ancien détenu du Camp Bucca, prison gérée par les Américains dans le Sud irakien, ouverte dans la foulée de l'intervention de 2003. C'est là que la plupart des têtes pensantes du régime de Saddam Hussein sont envoyées, ainsi que des djihadistes particulièrement dangereux. Baghdadi y a séjourné quelques mois, pendant lesquels il a pu tisser un réseau qui prendra dix années plus tard le nom de Daesh (ou Etat Islamique). La mort de Ben Laden a jeté un pavé dans la mare, scindant en plusieurs entités le groupuscule qu'il avait lui-même créé au nom d'une application rigoriste du Coran pour semer la terreur. Al Qaeda officialise d'ailleurs leur divorce en 2014 dans un communiqué précisant qu'il n'a « rien à voir avec l'E.I ». Là où Daesh se lance dans une guerre avant tout intra-communautaire,

[31] PERRIN Jean-Pierre, *La mort est ma servante, lettre à un ami assassiné, Syrie 2005-2013*, p.178
[32] DAHER Joseph, article paru sur le blog *Contretemps*, « Syrie, retour sur les origines et le développement du processus révolutionnaire
http://www.contretemps.eu/interventions/syrie-retour-sur-origines-d%C3%A9veloppement-processus-r%C3%A9volutionnaire-1%C3%A8re-partie

opposant entre eux sunnites et chiites, l'autre faction cherche à se rallier aux Etats chiites (Iran, Syrie, Irak) pour mieux conquérir le reste du monde et imposer la *charia*.

Le contexte géopolitique du Proche-Orient est composé d'un tel arsenal de belligérants qu'il serait aventureux de ma part d'en expliquer les tenants et les aboutissants dans un mémoire qui ne concerne pas directement le conflit syrien mais une simple résurgence exportée à Tripoli. L'essentiel étant de comprendre les oppositions idéologiques entre les musulmans sunnites et les musulmans alaouites (proches des chiites) ainsi que les enjeux politiques qui se greffent.

Pour les uns, l'idéal d'un califat islamiste fait référence à un âge d'or, « celui d'un islam conquérant et des deux califats des premiers siècles de l'islam. Un héritage reconstitué qui fait beaucoup plus appel à l'imaginaire que les musulmans ont de cette période qu'à la réalité ».[33] L'objectif de Daesh étant donc de reconquérir un territoire perdu, du fait en partie de l'invasion des Occidentaux dans leurs affaires personnelles (accords Sykes-Picot, guerre du Golfe, etc.) et de l'étendre le plus possible afin de régner en maître sur l'ensemble du territoire musulman, et plus si affinités.

Pour les autres, minoritaires, garder le pouvoir dans des pays stratégiques leur permet de se maintenir en vie, sans quoi ils seraient anéantis par leurs frères ennemis, laissant derrière eux une lignée descendant directement des fidèles d'Ali, gendre et cousin du Prophète Mahomet, « dont la famille a été, selon eux, écartée du pouvoir illégitimement ». Les aspirations de conquête n'en sont pas moins grandes mais leur statut d'infériorité les force actuellement à être sur la défensive, position qui leur est favorable aux yeux des spectateurs internationaux ulcérés par l'extrême bestialité des djihadistes. Mais c'est sans regarder les exactions commises par le régime syrien depuis des décennies sur les populations sunnites essentiellement.

2. Rappels historiques au Liban

2.1 Une guerre civile communautaire et intercommunautaire

Lors de sa première phase, la guerre du Liban n'avait pas le caractère confessionnel qui a été retenu par la suite. Entre avril 1975 et mai 1976, les revendications premières des manifestants étaient d'obtenir davantage de reconnaissance, eux qui se sentaient lésés par des « inégalités sociales excessives, un régime fiscal qui 'dans un pays riche faisait un Etat pauvre', des prévarications des classes dirigeantes, et d'un dosage incorrect de la représentation communautaire ».[34] D'après Alem et Bourrat, les principaux responsables de ce conflit étaient

[33] *Enquête sur le cerveau de l'Etat islamique*, Le Point, 2/07/2015
[34] ALEM Jean-Pierre et BOURRAT Patrick, *Le Liban*, Que sais-je ?, 1991, p.77

les Palestiniens, « imposés au Liban par les autres pays arabes, leur nombre a augmenté jusqu'à atteindre 15% de la population ». En plus d'une représentation excessivement forte, ils ont grossi les rangs de la religion présentée comme minoritaire puisque 80% d'entre eux étaient musulmans.

Quant à la Syrie, son implication dans le « drame libanais » n'est pas en reste. Bien au contraire. Si certains, parmi les plus modérés, admettent qu'une « finlandisation de ce pays au profit de Damas » serait suffisante, d'autres le considèrent comme « une province abusivement séparée de la Syrie par la puissance mandataire ». Autrement dit, les progressifs désaccords entre les populations elles-mêmes étaient une aubaine pour leurs voisins d'appuyer leur domination, « à condition qu'ils sachent en écarter toute intervention étrangère, arabe ou non arabe ». Quoiqu'il en soit, les Syriens n'avaient plus qu'à patienter sagement, attendant que le point de rupture entre les factions déjà en présence n'intervienne tôt ou tard.

C'est au tout début de l'année 1975 qu'un premier bond en avant permet au régime baathiste d'y croire. Les querelles entre les Palestiniens, accusés de « bafouer la souveraineté de l'Etat » et les Phalanges, parti social très largement maronite (80%), qualifié de « droite chrétienne » par ses détracteurs, chauffent d'un ton. Le 18 avril, jour des actes considérés comme le déclencheur, des coups de feu retentissent sur le parvis d'une église de la banlieue Sud de Beyrouth. Peu de temps après, un car transportant des Palestiniens est mitraillé, tuant 27 passagers. Seulement deux jours plus tard, déjà 150 à 300 personnes avaient trouvé la mort et 1 000 autres blessées.

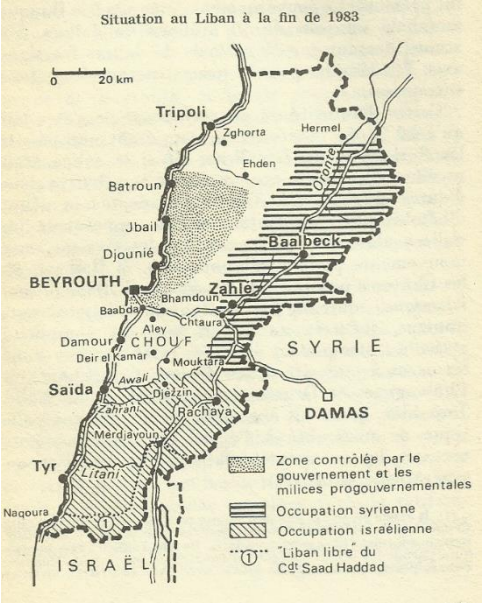
De son côté, la Syrie profitait de l'insurrection pour dérouler ses trois principes : « maintien du Liban dans la mouvance syrienne, contrôle des Palestiniens (sujets potentiels, la Palestine faisant partie de la 'Grande Syrie'), et enfin opposition au partage du Liban : un tel partage conduirait à la création, sur une partie du territoire, d'un Etat chrétien qui deviendrait inévitablement un satellite d'Israël, et d'autre part il apporterait une confirmation à la théorie israélienne d'après laquelle la création d'un Etat pluriconfessionnel en Palestine était impossible » (Alem et Burrat). Voyant que leurs objectifs étaient en passe d'être contredits, les Syriens ont dû convaincre leurs ennemis jurés (Israël) d'adopter une position de neutralité, le temps que le parti Baas s'occupe de la question palestinienne, en échange d'un affaiblissement bienvenu pour les Israéliens, ils acceptèrent à une condition : « le non-dépassement par l'armée syrienne de la *ligne rouge*, expression désignant non une limite précise, mais une zone assez mal définie, aux environs du fleuve Litani ». Pendant un temps au moins, les chrétiens, jusqu'alors isolés dans leurs rangs, auraient le soutien du voisin contrôlé par Hafez al Assad,

bien décidé à gagner la partie. Mais c'était sans prévoir le rôle de la communauté internationale, et notamment les liens entre l'Egypte et Israël qui envisageaient sérieusement d'instaurer la paix entre leurs deux Etats. La Syrie craignait alors qu' « un Liban réunifié sous la conduite d'un Président maronite pourrait à son tour conclure la paix avec son voisin du Sud ». Bref, à coups de voltefaces et autres caracoles stratégiques, Syriens et chrétiens commencèrent à s'affronter à partir de février 1978. Finalement, les maronites eux-mêmes se scindèrent entre partisans du Lion[35] (tel que le clan Frangié qui domine la commune de Zghorta, toujours leur alliée en 2015) et proches d'Israël. Dès lors, une « nouvelle guerre tribale se superposa à la guerre générale » et s'amorcèrent les prémices d'un méli-mélo confessionnel qui ne trouvait aucune cohésion ni explication pour le public occidental, pensant simplement que « tout le monde tue tout le monde au Liban ».

A partir de 1982, la *ligne rouge* pourtant encore jamais enfreinte par les deux camps est dépassée du côté Sud. Le gouvernement israélien, dont le premier Ministre M. Begin se sentait « investi d'une mission quasi divine : la destruction de la résistance palestinienne », lance une offensive jusqu'à Beyrouth-Ouest où 15 à 20 000 combattants avaient élu domicile, dont « 10 000 à 12 000 fedayin [groupes de commandos palestiniens ne reconnaissant pas Israël], 2 500 miliciens du *Mouvement national* [coalition de partis et d'organisations de plusieurs entités différentes : druzes, communistes, pro-syriens et pro-irakiens, chiites, Front Populaire de Libération de la Palestine et Front Démocratique pour la Libération de la Palestine], 1 500 chiites d'*Amal*, 2 000 soldats syriens » (Alem et Bourrat, 1991). Mais s'attaquer à cette région aurait demandé trop d'efforts aux sionistes et coûté cher en pertes humaines et matérielles, c'est pourquoi la méthode des bombardements par l'usure a fini par consteller terre, air et mer d'étoiles tuantes, usant des armes les plus coriaces, telles que des bombes à fragmentation ou au phosphore. Résultat : 29 506 morts et blessés ; 2 994 blessés graves étaient atteints de brûlures au phosphore (d'après les comptages de l'UNICEF). Et pourtant, avec des chiffres en leur faveur et une cruauté redoutée, l'opération n'a pas abouti. Beyrouth-Ouest est resté libanais. Finalement, la division du pays en 1983 n'accorde que 20% du territoire à l'autorité légitime, le reste étant partagé entre voisins.

[35] Assad signifie lion en arabe

Carte 3_ Situation au Liban à la fin de 1983



Source : ALEM Jean-Pierre et BOURRAT Patrick, *Le Liban*, Que sais-je ?, 1991, p.105

2.2 Tripoli : présence de l'armée syrienne et rapports avec la communauté alaouite

Si la situation s'est relativement stabilisée à Beyrouth, les autres régions n'en avaient pas fini de se quereller. C'est le cas en particulier « à Tripoli où, depuis le début d'octobre [1982], de sanglants combats opposaient les milices alaouites, soutenues par les Syriens, aux mouvements populaires sunnites ». Après l'expulsion du chef de l'Organisation de Libération de la Palestine, Yasser Arafat, en 1982, la grande ville septentrionale était « sous la domination des intégristes sunnites de Saïd Chabane et des Frères musulmans syriens hostiles au régime laïc des alaouites de Damas. Au début des années 1980, le Président Syrien décide de reprendre du poil de la bête dans des espaces stratégiques, Tripoli en fait partie. Une communauté alaouite y est implantée depuis plusieurs décennies, une bonne façon de ronger de l'intérieur les méandres du système politique en place. Avec la vigueur et la détermination des milices pro-syriennes, les appétences damascènes parviennent à exterminer le noyau dur régnant, appuyées par son artillerie lourde prêtée pour l'occasion. Le 15 octobre 1985, Tripoli tombe sous le joug du pouvoir syrien et sa « reddition restaure la crédibilité d'une *pax syriana* au Liban » (Alem et Burrat, 1991).

Vingt années durant, les troupes étrangères feront la pluie et le beau temps sur la cité jusqu'à son retrait officiel le 26 avril 2005, laissant la place au gouvernement fraîchement élu de Najib Mikati, l'homme politique tripolitain le plus influent sur la scène levantine. A la suite de la résolution 1559 votée par l'ONU, 4 000 hommes ont été renvoyés à la frontière et les bureaux de renseignements syriens fermés afin de rétablir « l'intégrité territoriale, la pleine souveraineté

et l'indépendance politique du Liban ».[36] En effet, en 1976 une force arabe de dissuasion est créée par la Ligue arabe pour apporter une solution au conflit interne. Quoique multinationale, ces troupes sont commandées par Damas qui doit assurer une « présence symbolique ». Mais 40 000 soldats syriens ne passent pas inaperçus et la force allégorique des hommes armés renvoie surtout aux populations soumises une icône représentant l'occupation.

Au niveau local, le district du Nord a recouvré ses droits, aux dépens de la communauté nusayrî protégée par les occupants. De nombreux témoins de cette période m'ont redit leur soulagement lorsque l'armée a fini par décamper, seulement six ans avant qu'un nouvel afflux de syriens réinvestisse le territoire, non pas pour l'occuper militairement mais humainement. Marqués par la présence étrangère sur leur sol pendant une trentaine d'années, nombre de Libanais ont cru revivre une seconde colonisation à partir de 2011, à la différence que la majorité des migrants étaient de leur côté, c'est-à-dire sunnites car recherchés et condamnés par le régime dictatorial en place. D'après une enseignante qui a tenu à rester anonyme, Tripoli a particulièrement souffert de l'oppression des généraux qui ont « humilié la ville », voire même « pillé ». Dans les rues, en guise de protestation, les habitants envoyaient aux militaires des « houla » (marque d'humiliation en arabe) et s'ils étaient bien acceptés dans les premiers mois de leur opération, les visées impérialistes du régime de Hafez al Assad ont vite trouvé une riposte acharnée dans certaines parties de la cité, comme à Bab el Tebbane.

3. Construction d'un territoire et scission en deux quartiers autonomes

3.1 Une entité administrative commune

Jusqu'au milieu des années 1970, le quartier à majorité sunnite de Bab el Tebbane ainsi que celui alaouite de Jabal Mohsen ne formaient qu'une seule entité administrative gérée par la partie basse. Officiellement, cette unification n'a pas changé, comme le montre un rapport datant de 2010 qui précise que les résidents de Jabal Mohsen ont encore inscrit sur leur carte d'identité 'Bab el Tebbane' comme lieu de naissance.[37]

A l'origine, l'espace est un « important centre commercial situé aux abords de Tripoli, habité à la fois par de grands commerçants et de petits ouvriers », d'après le témoignage de l'ancien maire, Rachid Jamali, cité dans le compte-rendu de Crisis Group. J'en ai moi-même eu la

[36] Centre d'actualités de l'ONU, « Le retrait des troupes syriennes du Liban marque une journée historique pour le Moyen-Orient, selon Terje Roed-Larsen »
http://www.un.org/apps/newsFr/storyF.asp?NewsID=10292&Cr=Liban&Cr1=Syrie#.Vfq_DpUVjIU

[37] International Crisis Group, working to prevent conflict worldwide, *Nouvelle crise, nouveaux démons au Liban : les leçons oubliées de Bab Tebbaneh/Jabal Mohsen*, in « Briefing Moyen-Orient n°29, 2010, p.4

confirmation en interrogeant la famille de ma prof d'arabe à Paris, originaire de Bab el Tebbane mais qui a fini par quitter le quartier pour emménager dans les secteurs plus sécurisées et fuir les affrontements réguliers entre les deux communautés depuis la guerre civile. Aujourd'hui, il est difficile d'imaginer « la porte dorée », surnommée ainsi pour la richesse de son marché, comme un quartier prospère où des notables s'étaient établis. Les ménages les plus aisés ont commencé à fuir avec la montée de courants politiques très impliqués dans les problèmes structurels que vivait alors le pays, à savoir la crise des Palestiniens, la présence de l'armée syrienne, le conflit avec Israël et bien d'autres encore. La petite confrérie de chrétiens maronites implantée à l'Est a également migré vers la corniche après les guerres de 1972[38] et de 1975, fuyant à Zghorta ou s'enracinant durablement dans le quartier d'Al Mina, départs qui ont repoussé les limites de la ville vers la mer.

De son côté, la communauté nusayrî a toujours eu un pied sur ce territoire sans pour autant y avoir une place. Attroupée à la périphérie de Tebbane, le cœur économique de Tripoli, la minorité alaouite, dénigrée et discriminée « y trouva une source d'emplois, souvent dévalorisants, au service d'une majorité sunnite qui voyait en elle une population de seconde classe ». En raison de leur confession marginale – les alaouites ne représentent que 3% de la population libanaise – « l'accès à la fonction publique ou à des carrières politiques leur était impossible, voire impensable ». Cette relégation a été particulièrement mal vécu par les personnes concernées, et l'arrivée de troupes syriennes sur le sol libanais a été pour eux comme une lueur d'espoir, un tremplin pour enfin faire valoir leur existence.

3.2 Les avant-goûts d'une séparation géographique

Qu'elles aient commencé dès 1976 ou se soient périodiquement répétées au cours des quatre dernières décennies, les animosités entre *jabaliens* et t*ebbaniens* prouvent une chose : la cohabitation entre les différentes sectes au Liban n'est pas chose aisée. Certes le climat tendu dans la région n'encourage pas au dialogue et à des résolutions de paix imminentes, mais qu'un conflit en interne aussi meurtrier continue de courir au sein d'une grande commune comme Tripoli, amène à en trouver l'origine et la responsabilité portée par quelqu'un. Je ne m'attarderai pas à entrer dans le jeu des malversations politiques qui pourraient expliquer les travers de cette haine stagnante, mais j'énumèrerai certains évènements qui auraient pu mettre la puce à l'oreille aux dirigeants à propos des trublions des quartiers pauvres de l'agglomération, et ainsi faire

[38] De 1972 à 1973 des opérations militaires et des représailles entre Israéliens et Palestiniens sur le territoire enveniment les relations entre les Palestiniens, très nombreux depuis leur exode en 1948 (ils constituent alors près de 10% de la population générale), et l'Etat libanais.

avorter dans l'œuf leurs velléités bagarreuses. Mais sans doute étaient-ils conscients de la portée de leur silence, qu'ils ont volontairement gardé.

Pourtant rattachés à la même entité administrative, les deux communautés ont toujours nourri en leur chair des antagonismes inexplicables tant elles sont coulent dans leurs veines. La présence d'une minorité alaouite a permis aux sunnites de raffermir leur supériorité face à moins forts qu'eux. Contrairement aux chrétiens, qui forment un groupe avec qui des alliances stratégiques peuvent être scellées, les alaouites, trop affiliés aux chiites du Hezbollah, représentent au contraire une menace. Les musulmans sunnites n'ont jamais accepté l'accession au pouvoir du parti Baas en Syrie, d'abord entre 1963 et 1966, puis de nouveau à partir de 1970, dont le chef de file était le Président Hafez al Assad. Les nusayrîs en Syrie, largement minoritaires (ils constituent environ 11% de la population totale), prennent alors la tête du pays et exercent un pouvoir autoritaire, marqué par une répression systématique à l'encontre des réfractaires, dont des techniques de torture qui resteront une 'référence' en la matière. A Tripoli, les dizaines de milliers de sujets inféodés à Damas portent en eux l'étiquette de terreur et d'autoritarisme pratiqués 30km un peu plus au Nord. Déjà avantagés numériquement et politiquement, les sunnites profitent de cette prépotence pour en faire une minorité singulièrement rejetée et maintenue la tête sous l'eau.

Lorsque la guerre civile éclate, tout le Liban est divisé et au bord de l'implosion. La Ligue arabe envoie 30 000 soldats pour tenter de faire revenir la paix sur le territoire. La localité tripolitaine est alors envahie par des myriades de militaires syriens et la communauté lésée est prise sous l'aile de ses bienfaiteurs et alliés, ce qui envenime encore davantage les rancœurs et les disparités entre les deux factions. Pour se venger, la secte dominante ne les embauche plus, brûle leurs magasins situés dans le souk et isole toujours plus les alaouites contraints à l'entre-soi.

Si des affrontements ont déjà donné le ton des relations de voisinage dès le milieu des années 70, il sera fréquemment remis à l'ordre du jour en fonction des conflits à l'échelle nationale, voire internationale. Outre les débordements datant de la guerre civile, dont je développerai les causes plus finement dans le prochain point, la présence militaire syrienne à Tripoli jusqu'en 2005 n'a pas fini de creuser le fossé au niveau de la rue de Syrie : « check-points omniprésents, collaboration forcée avec les services de renseignement, répression de toute tentative d'insubordination, la majorité sunnite estime avoir subi des mesures de sécurité particulièrement sévères (les habitants du quartier et les responsables de Tripoli assurent que des centaines de personnes furent emprisonnées et torturées par les services de sécurité syro-

libanais après la fin de la guerre). La minorité allawite, par contraste, bénéficia d'un traitement plus enviable. Damas veilla à ce que le PDA fut désarmé, comme l'ensemble des milices libanaises (à l'exception du Hizbollah). Mais à Tripoli, la proximité réelle ou supposée des allawites avec les agents de sécurité syriens leur conférait un ascendant sur leurs concitoyens ».[39]

Alors que l'année 2005 aurait dû marquer un tournant dans les rapports entre les deux communautés ennemies avec le retrait des troupes étrangères, un nouvel acte vient obscurcir les éventuelles réconciliations envisagées. Le 14 février, l'homme d'affaires et homme politique libanais, Rafic Hariri est assassiné dans sa voiture après qu'une camionnette chargée de 1 800kg d'explosifs est venue s'encastrer dans son véhicule blindé. L'attentat-suicide, encore en instruction dix ans après les faits, n'a jamais été éclairci par la justice internationale mais de lourds soupçons planent sur le Parti de Dieu ainsi que son parent syrien. La communauté sunnite est ébranlée par cette attaque démesurée, qui a fait dans le même temps une vingtaine de morts et plus de cent blessés, et est touchée en plein cœur par la disparition d'une figure fédératrice. Les séquelles de trente années d'occupation se dilatent et, béantes, elles ouvrent la porte à une série de vendettas à travers le pays.

Puis c'est en 2007-2008 que l'Est tripolitain redevient « une zone d'affrontement par procuration », moins coûteuse que si elle se déroulait à Beyrouth et plus facilement gérable. En échange d'une centaine de dollars, les jeunes déscolarisés et désœuvrés trouvent en ces épisodes une façon de s'occuper et de passer le temps, « que peuvent-ils espérer de mieux qu'un conflit armé qui leur donne l'occasion d'apprendre le maniement des armes et de gagner un peu d'argent ? » se demande le responsable du Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) lors d'un entretien accordé à Crisis Group en juillet 2010. En mai 2008, environ 70 personnes sont tuées dans le pays en raison d'une crise entre le gouvernement et le Hezbollah. A Tripoli, les hommes sont réarmés le temps de quelques rafales et une poignée de victimes. Après quoi, un répit de trois ans est accordé aux habitants voisins avant une nouvelle bouffée de gaz toxiques à compter de la guerre civile syrienne.

3.3 Bab el Tebbane : un bastion rebelle mené par Khalil Akawi

Au cours des années 1970-80, une *Résistance populaire* émerge dans ce qui deviendra les quartiers turbulents « contaminés par le politique » (Seurat, 2012). De plus en plus de jeunes se coalisent autour de ce noyau dur nationaliste pour « défendre militairement *l'honneur* (*karâma)*

[39] International Crisis Group, *op. cit.*, p.6

de Tripoli et sa *mémoire* contre l'armée syrienne ». Une migration des « *mauvais garçons (shabâb ; ahdâth, za'rân, qabadaye)* » s'opère, désertant la rive Ouest de la rivière Abu Ali – notamment les souks situés proches de la Citadelle et la grande mosquée – vers des quartiers plus éloignés géographiquement mais qui forment le « cœur battant de la cité », tels que Suwaiqa, Dahr el Maghr, Qobbé et Bab el Tebbane, faisant face frontalement aux patriotes alaouites, l'une des cibles privilégiées de leurs revendications.

Ici, se constitue une rébellion virulente contre les envahisseurs, qu'ils soient Syriens ou Israéliens, et à la suite de l'invasion de 1982 par le Sud, la Résistance populaire et deux autres groupes d'activistes s'unissent pour créer le *Mouvement d'unification islamique* (*Harakat al tawhîd al islâmi*), plus connu sous le nom de *Tawhîd*.

Lors d'un entretien avec le fils du leader, Arabi Akawi me décrivait son père comme un « 100% tripolitain », qui avait des relations très proches avec le *Fatah* – ou *Mouvement de Libération de la Palestine* – commandé par Yasser Arafat. D'après lui, même après qu'il ait fondé son parti, Khalil Akawi n'a jamais participé aux massacres et a au contraire joué un rôle de modérateur entre les communistes très vindicatifs et la politique officielle. Près de trente ans après sa mort en 1986, il est toujours aussi vénéré dans le quartier et présenté comme un héros intègre, « désintéressé et pauvre » puisque jusqu'à la fin il a tenu à poursuivre son travail dans un four à pain.[40] Avant qu'il ne se décide à fonder la *Résistance populaire* il partait avec son frère dans le cœur de ville dépouiller les riches pour le redistribuer aux pauvres.

L'aura de ce Robin des Bois tripolitain fait de lui un mythe vivant, la référence du quartier qui permet de croire en leur cause. Profondément antiétatique, Abou Arabi (littéralement, le père d'Arabi) ne souhaitait pas se soumettre aux ordres du pouvoir central qu'il considérait comme « créé par l'Occident qui a voulu imposer à l'Islam son propre modèle de modernisation politique ; dominé par une confession non musulmane ; établi à Beyrouth ; refusé en tant qu'Etat dans l'absolu, au même titre que les autres qui divisent l'Oumma[41] des croyants ; relève de la quadrature du cercle ». (Seurat, 2012)

Islamiste dans le titre (et non pas au sens salafiste, qui est apparu bien plus tard), il n'en était pas moins un pacifiste qui réclamait '*le changement avant de parler d'explosion'* dans ses

[40] International Crisis Group, *op. cit.*, p.5

[41] Communauté des musulmans dans leur ensemble, indépendamment de leur nationalité, leurs liens de sang et des pouvoirs politiques qui les gouvernent. Le terme est synonyme de *ummat islamiyya* qui signifie *Nation islamique*. Autrement dit, cette notion dépasse les appartenances ethniques, tribales ou nationales au profit de l'appartenance religieuse.

slogans lors des manifestations organisées dans cette localité. Cet ancien marxiste a trouvé dans l'Islam la réponse à sa quête intérieure mais, quoique affilié aux sunnites, il se disait « chiite de cœur » et pour l' « Islam des déshérités ». En fin de compte, son combat n'avait rien de religieux mais l'oppression syrienne et les relents israéliens dans le Sud du pays ont exacerbé des sentiments d'iniquité et de relégation pour un peuple déjà mis au ban de la société.

Peu à peu est survenue une autre figure charismatique de *Mouvement d'unification islamique*, il s'agit du Cheikh Sa'id Sha'bân qui refusait de voir en lui un parti, laissant l'entièreté de la place à la religion, « le mouvement c'est l'Islam ».[42] Le sociologue Michel Seurat qui avait choisi Tripoli comme terrain d'étude et connaissait parfaitement la question analyse que « le *Tawhîd* apparait bien là comme un 'mouvement', non plus au sens d'une organisation ayant sa structure propre, mais plutôt d'un courant sans aucune cohésion interne ». En effet, deux après sa création, le courant islamique était dirigé par sept émirs qui se partageaient sept fiefs répartis dans toute la ville. Cheikh Saïd Sha'ân s'était attitré le statut d' « émir suprême ». Voyant ses idéaux humanistes et réconciliateurs se perdre dans des aspirations de « purification de la cité ». Khalil Akawi déclare à la fin de l'année 1983 que « le mouvement d'unification n'est pas uni » puis le quitte définitivement un an plus tard alors que les différents fiefs (*'asabiyyat*) se liguent les uns contre les autres au sein même du *Tawhîd* et que 28 militants communistes sont assassinés dans leur domicile à Al Mina « sur l'allégation que le sang des athées est 'licite' au regard de la Loi islamique. »

L'éradication aussi expéditive des partis politiques par l'organisation est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, le leader indétrônable de la résistance tripolitaine se retire de la scène publique. Deux ans après, le 9 février 1986, c'est à son tour d'être la victime des dissensions confessionnelles et politiques. Il avait 31 ans. Pour nombre de *tebbaniens*, la perte d'Abou Arabi est semblable à un « tremblement de terre »[43] dans le quartier sunnite. Et d'autres rajoutent encore qu' « il y a deux choses que les habitants ne peuvent pas oublier : le massacre et l'assassinat de Khalil ». En effet, quelques mois après la mort de son chef spirituel, le quartier de Bab el Tebbane a été le champ de bataille d'une boucherie d'une particulière horreur. L'hécatombe a causé la mort à des centaines de civils (entre 300 et 800 personnes, il n'existe pas de chiffres officiels), exécutés en deux jours. Cet évènement a fini de creuser le fossé symbolisé par la rue de Syrie, la ligne de front entre les communautés alaouite et sunnite.

[42] SEURAT Michel, Cheikh Sa'id Sha'bân cité in *L'Etat de barbarie*, p.275
[43] D'après Aziz Allouch, un de ses anciens compagnons, International Crisis Group

Depuis, la « génération des orphelins », comme elle est nommée, attend patiemment l'heure des représailles qui est un plat qui peut se manger très froid. « Chaque foyer a connu au moins un ou deux martyrs et nous vivons encore dans un esprit de revanche depuis le bain de sang de 1986. Il y a beaucoup de rancune ici et les gens n'ont pas encore vidé leurs cœurs. Nous attendons n'importe quelle occasion pour nous venger », témoignait un militant à International Crisis Group en 2007. Quatre ans plus tard l'entretien, soit 25 ans après le carnage, cet homme et tous ceux qui couvaient en eux le désir de mettre fin à leur deuil, ont brisé l'omerta, sorti les armes et pour laver leur conscience ont cru bon de lessiver « la colline d'en face », comme Khalil Akawi appelait Jabal Mohsen.

3.4 Définition de *rounds*

Dans son acception courante au Liban, le terme de *rounds* fait référence aux périodes de plusieurs jours où les heurts reprennent entre les milices islamistes du quartier de Bab el Tebbane et les combattants alaouites. Il arrive parfois que l'armée libanaise s'interpose et prenne part aux combats dans l'espoir de rétablir l'ordre dans cette zone de non-droits qui n'appartient qu'aux factions prônant le djihad pour les uns, la défense de leur communauté et leur allié voisin pour les autres.

Depuis que la guerre civile en Syrie a éclaté en mars 2011, 21 fois les armes ont claironné à l'Est, ne laissant dormir que les plus habitués à ces tapages sonores. Scrupuleusement, les tripolitains calculent dans leur tête à combien d'échauffourées ils en sont, espérant secrètement que cette fois sera la dernière mais n'osant même plus y croire.

Depuis qu'un plan de sécurité a été décidé par le gouvernement en avril 2014, plus aucun *round* n'a été enregistré, si ce n'est un duel en octobre 2014 d'une violence et gravité rares, opposant les forces libanaises aux rebelles islamistes. Après trois jours d'affrontements, 16 personnes, dont 11 soldats ont péri. Lors de cette ultime bataille (un an après aucun nouvel acte n'a été signalé), l'armée a repris le contrôle du fief salafiste, après une décennie de blocus.[44] La brutalité des combats et du matériel déployé (l'artillerie a été sortie pour venir à bout des insurgés) a fait fuir la majeure partie des habitants du quartier, pourtant familiarisés avec ces pratiques.

[44] Article rédigé par l'AFP, « Liban : Tripoli panse ses plaies après des combats entre armée et islamistes », 28/10/2014

3.5 Situation en février 2014

A l'aube de mon arrivée au Liban, la situation est à l'image des Libanais et de leur résignation, des attentats ont lieu périodiquement mais cela n'altère en rien le quotidien de ceux qui ne sont pas directement impliqués ou victimes. Par-ci par-là des bombes explosent, comme cette double attaque suicide qui a causé la mort de trois personnes au moins à la mi-février. La banlieue Sud de Beyrouth, fief du Hezbollah chiite, était alors visée, mais dans les jours suivants (ou précédents) ce seront d'autres quartiers ennemis qui feront les frais d'une vendetta sans fin. La loi du talion, inventée précisément dans cette région du monde – le royaume de Babylone – en 1730 avant notre ère, n'a rien perdu de son aura d'antan et continue de mettre en pratique l' « œil pour œil, dent pour dent » qui vire facilement à une prise en charge personnelle de la justice par les intéressés eux-mêmes, préférant s'arranger à l'amiable plutôt que passer par un juge au pouvoir discrétionnaire. Si le Parti de Dieu a été frappé début 2014, c'est que lui-même avait frappé plus tôt, qu'il frappera son ennemi plus tard, qu'en retour l'ennemi frappera et que sans fin ils se frapperont.

Le contexte en préambule de mon séjour se résume à une succession d'assassinats ou d'attentats à Tripoli, Beyrouth, Tyr et Saïda. Mais si la guerre n'a pas encore franchi la frontière, c'est parce que le Liban est parvenu à maîtriser ses élans bellicistes afin de préserver sa population d'une énième contagion sanguinaire. Les territoires limitrophes, quant à eux, sont régulièrement touchés par des roquettes lancées depuis les positions syriennes, la petite ville d'Ersal en tête, qui subit les va et vient de milices rebelles traquées par le régime baathiste.

Concernant le lieu sur lequel porte mon étude, une relative accalmie a duré « le temps de se réapprovisionner en armes et munitions », ironisent des habitants du quartier de Bab el Tebbane, « soit trois semaines environ ». Le 20 février, au lendemain de la double explosion à Beyrouth, un responsable du Parti démocratique arabe, principale milice alaouite de Tripoli, est assassiné en pleine rue, alors qu'il conduisait sa voiture. Une vengeance qui arrive six mois après que son fils a été inculpé dans l'attentat contre deux mosquées sunnites, tuant 29 personnes et en blessant plus de 500. Lui-même représailles d'un autre évènement, l'attentat venait en réponse à un précédent commis à l'encontre du fief du Hezbollah huit jours plus tôt et faisant une vingtaine de victimes également. Et effectivement, trois semaines plus tard, jour pour jour, une nouvelle personne est abattue dans le centre-ville de Tripoli, début d'un 21ème *round* entre les factions fratricides, qui laissera à terre 24 martyrs en une dizaine de jours d'affrontements.

La mise en place d'un plan de sécurité début avril, venu recoudre les stigmates de ce *round* de trop, aura permis de rassurer les riverains sous tension depuis 2011 et de les laisser réapprendre à « dormir la nuit », comme témoigne Mahmoud Koja,[45] dont l'appartement donne sur la rue de Syrie. Bien que personne dans le quartier, l'agglomération ou le pays ne croit réellement à l'efficacité durable de cette intervention musclée de l'armée libanaise dans le secteur mis en quarantaine, lui s'exclame : « C'est magique : d'un instant à l'autre, les affrontements se sont arrêtés. […] On n'est plus à la merci de tirs pour un oui ou pour un non. C'est un luxe qu'on n'avait pas connu depuis deux ans, peut-être trois ! ». Et toujours cette même question qui revient dans l'esprit de toutes les parties prenantes, indirecte plus que directe, de ces combats : pourquoi seulement maintenant ?

[45] Article paru dans *Le Monde,* « A Tripoli, l'armée libanaise impose la paix entre les quartiers ennemis » par STEPHEN Laure, 31/05/2014
http://www.lemonde.fr/international/article/2014/05/31/a-tripoli-l-armee-libanaise-impose-la-paix-entre-quartiers-ennemis_4429660_3210.html

METHODOLOGIE

1. La nécessité de l'auto-ethnographie

Avant toute tentative de rédaction, je n'envisageais pas de relater mon expérience proche-orientale autrement que par l'auto-ethnographie. D'abord pratiquée par les ethnographes, cet usage s'est étendu à la géographie et se définit, selon Louis Dupont comme une « méthode favorisant l'inclusion de l'expérience personnelle du chercheur comme « étudiant » (d'une culture), c'est-à-dire comme scientifique, et comme « étudié », c'est-à-dire comme une personne ayant eu à divers degrés une expérience de l'intérieur ».[46] Ayant vécu des moments intenses et parfois difficiles, je me voyais mal faire fi de ma posture et de mon ressenti pour garder une objectivité qui, de toute évidence, n'aurait pu être sincère. Ce sont les épreuves endurées pendant mes quatre mois de terrain, ainsi que le quotidien dans une ville en conflit qui ont mûri ma réflexion et l'ont rendu possible.

L'auteur continue sa démonstration en précisant que « l'auto-ethnographie n'est pas une biographie personnelle, bien qu'elle puisse s'appuyer sur des notes bibliographiques et des anecdotes personnelles. L'idée n'est pas non plus, comme certains le craignent, de s'enfoncer dans la régression psychanalytique ou la narration romanesque. » C'est un écueil dans lequel je me suis moi-même engouffrée et que dans certains cas j'ai volontairement conservé dans le rendu final, notamment avec les « regards biaisés ». Je m'explique. Sur le terrain, l'écriture a été un remède, un exutoire nécessaire pour vider le trop plein de saletés que j'entassais dans mon esprit. Afin d'en réchapper, je me devais de m'échapper, et l'écriture m'a ouvert la voie vers cette issue de secours. Les quelques textes que j'ai griffonnés sur mon ordinateur ont donc eu ce rôle « psychanalytique » qui m'a été vital. Par la suite, à mon retour en France, j'ai pendant plusieurs mois repoussé le commencement de mon travail de composition. Non seulement l'année universitaire que j'entamais allait me mener dans un tout autre univers (je débutais alors un cursus en Criminologie) – il est effectivement laborieux de mener de front deux projets distincts – mais il m'a surtout été particulièrement douloureux de me replonger dans des souvenirs mal refermés. Mes premières et longues tentatives de rédaction ont ainsi fait office d'auto-psychothérapie et, avec un pincement amer, je plaisantais en présentant mon mémoire

[46] DUPONT Louis, « Terrain, réflexivité et auto-ethnographie », in « j'égo-géographie », *Géographie et Cultures*, n°89/90, 2015

comme *mes mémoires*. Je suis donc à moitié d'accord avec L. Dupont car, si l'on veut pousser la méthode d'auto-ethnographie encore plus loin, tout le cheminement intérieur du chercheur devrait transparaître dans son travail et il ne devrait pas avoir honte de se mettre à nu – comme j'ai la désagréable impression de le faire – car il n'est jamais facile de s'avouer faible et brisée par quelques mois de vagabondage oriental. Il me semble que mon vécu personnel est indissociable de mon terrain, qu'il a orienté mes recherches et lectures postérieures, qu'il a inconsciemment sélectionné les informations retenues, enfin, qu'il est intrinsèque à mon travail global. Je ne saurai parler du conflit au Nord-Liban sans me référer à ce que j'y ai vécu et je refuse de me présenter comme une spécialiste de la question, puisque mon point de vue est trop partial (et partiel) pour prétendre le considérer comme une vérité scientifique, sinon universelle. Je souhaiterais donc que ce rapport soit lu comme un regard possible sur Tripoli et accepté dans toute sa subjectivité, sa spontanéité et sa relativité.

2. Une position préalable difficile à trouver

2.1 Jeune femme occidentale, blonde aux yeux bleus, avec appareil photo et tatouage au pied cherche terrain de recherche en zone de conflit

La première difficulté dans l'approche de ce terrain a été celle de l'apparence physique. A Tripoli, et plus particulièrement dans le quartier sunnite de Bab el Tebbane, la tradition du voile est de mise pour les femmes et rares sont celles qui se paradent dans la rue le chef découvert. La question s'est donc posée de savoir si je devais me couvrir ou non, autrement dit si je choisissais d'être en immersion ou bien de rester à ma place en tant que spectatrice d'une situation. Toutes les personnes à qui j'ai demandé leur avis m'ont dissuadé de le faire pour une seule raison à leurs yeux : « Tu n'es pas libanaise, tu n'es pas musulmane, tu es française, alors reste qui tu es ». J'ai trouvé cette phrase suffisamment convaincante pour me résoudre à l'idée qu'en aucune manière, même si j'avais voulu le faire, je ne serai jamais *comme eux*. Les limites de l'immersion du chercheur s'arrêtent avec le bon sens et la seule volonté ne suffit pas à nous rendre ce que nous ne serons pas. C'est donc en tant que « moi » que j'ai décidé de faire ce travail, avec mes différences, mes préjugés et mon impossible assimilation.

A partir de là, de leur point de vue à eux, ma position a pu poser des problèmes ou des interrogations. Qu'une jeune femme voyage seule est une première source d'incompréhension de la part de ces communautés patriarcales où la femme est soumise à l'homme, qu'il soit son père ou plus tard son mari. Qui plus est si cette jeune femme porte à son pied un tatouage, considéré comme *haram* (péché). L'excès de zèle de cette intruse que j'étais n'a finalement pas

déterminé la suite des échanges, puisqu'ils ont fini par m'accepter et comprendre ma démarche, animés par une curiosité certaine d'accueillir dans leur domaine une étrangère.

Ensuite, au-delà des apparences, c'est la langue qui a mis une barrière supplémentaire à ma recherche. Dans ces quartiers pauvres, l'apprentissage général est défaillant, alors celui d'une langue étrangère est la cadet de leurs soucis, d'autant qu'ils auront peu l'occasion de sortir de leur quartier une fois adulte. J'ai malgré tout toujours réussi à trouver, parmi les locaux, des étudiants qui apprenaient l'anglais et le parlaient même couramment, ce qui m'a permis d'obtenir les réponses aux questions que j'essayais laborieusement de formuler en dialecte libanais.

2.2 Avertissement : ambiguïté du terme 'géographie'

Avant de partir pour quatre mois, j'ai suivi des cours d'arabe littéraire afin d'être capable de lire l'écriture et les panneaux, sans pour autant les comprendre. Un premier pas vers cette culture que j'allais tenter d'approcher au plus près. Ma professeure était elle-même tripolitaine quoique installée en France depuis près de trente ans. Connaissant bien les ficelles du conflit présent, elle a tenu à me mettre en garde sur mon statut de « géographe ». Selon elle, ce terme pouvait représenter une menace car qui dit géographie dit cartes, qui dit cartes dit frontières et qui dit frontières dit espion. Un raccourci plaisant au premier abord, mais dont il fallait tenir compte dans un contexte fragile. Son conseil a donc été de me faire passer pour une étudiante en sociologie, dénomination plus consensuelle, qui fait sens aux oreilles d'esprits suspicieux comme nombre d'habitants de Tripoli-Est.

La pratique m'aura finalement vite montré que cet avertissement n'était pas si nécessaire étant donné le public à qui j'ai eu affaire au cours de mon enquête, à savoir essentiellement des étudiants, familiers des cursus universitaires, ou des mères de famille pour qui ce rapprochement n'était pas aussi évident qu'aux hommes, eux qui sont directement concernés par les méandres du conflit. La présence d'une jeune femme sur leurs terres était à elle seule suffisamment intrigante pour ne pas s'encombrer l'esprit par de futiles défiances.

3. Une approche informelle du terrain

3.1 Pas de structure d'accueil ni de possibilité d'obtenir une bourse en zone rouge

J'avais espéré obtenir une bourse de l'Institut français du Proche-Orient dans le but de financer une bonne partie de mon séjour, spécialement les frais de logement et les billets d'avion. Mais cette idée s'est vite dissipée lorsque j'ai su par l'un des membres qu'aucune bourse ne pouvait

être allouée dans une zone classée rouge par le Ministère des Affaires étrangères. Une première barrière sur mon chemin que j'ai trouvée injustifiée car cette fermeture, quoique préventive et précautionneuse, n'incite pas les jeunes chercheurs à se lancer dans des sujets aussi peu traités qu'excitants et passionnants car touchant au cœur d'une humanité en survie.

La seconde difficulté qu'il m'a fallu gérer est l'absence de structure d'accueil. Je connaissais l'association Offre Joie depuis mon premier voyage et savais qu'ils travaillaient régulièrement à Tripoli, mais l'instabilité de la région a mis un terme à leurs échanges, au moins pour un temps. C'est donc seule que je me suis retrouvée dans cette commune, sans attaches sur place si ce n'est les quelques contacts qu'avait pu me donner ma prof d'arabe. Grâce à eux, j'ai quand même pu trouver un logement rapidement et m'approprier la ville comme une néo-citadine. La phase préliminaire de mon travail a ainsi consisté en une découverte des lieux, de la ville dans son ensemble et non pas cantonnée aux quartiers étudiés. Mes multiples pérégrinations au gré des rues m'ont aidé à faire mien l'espace qui me recueillait et à être en mesure de me déplacer à pieds partout dans l'agglomération sans jamais me perdre. Cette démarche a été ma façon à moi de m'y sentir à l'aise, en sécurité et d'y observer les différents usages. Ne pouvant pas me rendre aisément dans mon aire d'étude en raison du manque d'informations sur l'état réel du conflit et l'hostilité qui s'en dégageait, je me contentais dans un premier temps de l'approcher à pas de velours, en allant jusqu'aux berges sales de la rivière Abu Ali par exemple ou au souk installé sur le rond-point qui mène à Al Minié puis en Syrie.

Le regard des passants et des marchands sur l'intruse que j'étais m'a fait réaliser la portée de mon geste : venir ici à Tripoli n'était pas seulement un acte de bravoure – pour certains –, d'inconscience – pour d'autres –, c'était aussi, pour ceux qui vivaient là, un moyen de leur montrer à quel point ils s'incarnaient aux yeux du monde, et qu'une occidentale pouvait trouver leur destinée digne d'exister au point d'aller risquer sa vie pour leur prouver. Ils ne mourraient pas dans l'oubli mais dans la lumière de l'œil d'une étrangère.

Je n'ai pas fait de mon voyage une épopée prophétique, humanitariste ou un rite initiatique, mais l'hospitalité de ces hommes syriens et libanais aux abords de leur échoppes, le sourire des enfants fiers de marquer un but devant une Française, les confidences des femmes qui rêvent d'un avenir plus doux, tous ces instants sont des preuves de l'impérieuse nécessité de donner une place aux oubliés, de leur faire prendre conscience de la force de l'humanité qui est en eux. Avec cette visée précise, il me semble que pour une fois le fait que je sois une femme a été un atout car cela permet d'ouvrir les cœurs, les enfants y trouvent la bienveillance d'une grande sœur ou d'une mère, les hommes brillent de leurs plus beaux éclats pour jouer aux séducteurs

et les femmes y voient une amie différente, moins concernée par leurs problèmes et ne les jugeant pas d'après les préceptes d'une loi divine. L'approche informelle qui m'a poussée vers ce terrain m'a donc laissé libre le chemin qui se profilait devant moi et qu'il m'appartenait de dessiner.

3.2 Nécessité de rencontrer les acteurs locaux

Au fil des jours, alors que je commençais à m'habituer à la danse des tanks en fin de journée, lorsqu'une horde de blindés occupait les avenues pour rentrer au camp militaire avant d'être remplacée, j'ai compris la nécessité de me mettre en contact avec les associations locales si je voulais accéder à mon terrain. Le secteur associatif me tenait à cœur pour plusieurs raisons : je suis moi-même engagée à Paris dans ce milieu et en connais l'état d'esprit ; ce sont souvent des étudiants qui mènent les projets, ce qui me permettait de mettre en parallèle leur fonction et les motivations de mon étude, et également d'arriver à communiquer avec eux autrement qu'en arabe ; enfin, je crois au pouvoir de la société civile, en ses bienfaits et son influence sur les personnes. Les ONG sont donc les structures vers lesquelles je me suis tournée naturellement et qui m'ont acceptée dans leur rang pour m'aider à mener à bien ma recherche.

Cependant, malgré toute ma bonne volonté – qui ne suffit pas – et le temps libre dont je disposais, l'envers du décor était souvent à l'image de ce pays. Tout prend beaucoup de temps, des réunions doivent être organisées plusieurs fois avant qu'il se passe quelque chose concrètement parce que les Libanais adorent parler mais moins écrire… alors il faut redire à l'occasion d'un second débat afin que l'idée progresse.

A ce moment-là, j'ai compris que mon projet initial ne fonctionnerait jamais, indépendamment de l'impossibilité liée à la situation géopolitique, et qu'il était illusoire de vouloir modifier quoi que ce soit en seulement quatre mois. Je préférais donc adopter une position d'observation participante plutôt qu'être actrice d'un changement dont je n'avais aucune légitimité à en être l'instigatrice. Mais l'instabilité de la région m'obligeait toujours à être accompagnée lors de mes déplacements dans les quartiers et la mise en relation avec les associations ne se faisait pas facilement. Il m'a fallu plusieurs jours avant de rencontrer la première, Utopia, qui a tout de suite été d'accord pour m'emmener dans leur local situé à Bab el Tebbane autant de fois que je le voudrais. En revanche, les autres ont été plus longues à contacter et certaines n'ont même jamais répondu, c'est le cas de Lebanon Love, la seule ONG présente dans le quartier alaouite de Jabal Mohsen qui s'occupe des questions d'éducation et de réconciliation avec les sunnites.

Vraisemblablement, le président de l'organisme était alors en voyage à l'étranger et personne n'a pu me procurer les coordonnées d'un autre membre pendant toute la durée de mon séjour.

3.3 Electron libre : approche participante et conversations informelles

C'est donc seule et sans soutien extérieur que j'ai mené ma recherche, dont le sujet a dû évoluer avec le temps. Allant à la rencontre des acteurs locaux, je voguais au gré des actions d'Utopia et des rendez-vous avec les dirigeants d'autres ONG. En électron libre je passais d'une association à l'autre, en y restant quelques minutes ou plusieurs heures. Avec Utopia, que j'ai particulièrement suivie, j'assistais aux activités et y participais sur demande du bénévole. Ainsi cette approche participante m'a donné un éclairage plus réaliste sur la façon de procéder de ces apprenties enseignantes d'une vingtaine d'années, qui viennent plusieurs fois par semaine dispenser des cours de remise à niveau scolaire. De plus, j'ai pu observer l'attitude des élèves dans un cadre flou entre l'école et le divertissement. Pour eux, venir dans le local Utopia de Bab el Tebbane c'est une manière d'allier l'utile à l'agréable, c'est-à-dire être entre amis tout en apprenant et en rattrapant le retard pris par les nombreuses interruptions dues aux *rounds*.

Parallèlement à ma présence comme témoin, j'interrogeais l'ensemble des protagonistes au fur et à mesure de leurs déplacements dans les couloirs du centre. A aucun moment je n'ai souhaité sortir devant eux mon carnet de notes, afin de ne pas attiser les suspicions sur lesquelles j'avais été mise en garde. Je pense aussi que le lien se rompt dès lors que la discussion est entrecoupée de rédaction, instants au cours desquels le temps se suspend et où les statuts des deux interlocuteurs changent. Ainsi, celui qui répond aux questions se trouve placé sur une sorte de piédestal car c'est lui qui détient le savoir et cette importance excessive accordée à sa personne peut biaiser la spontanéité de ses paroles, alors que celui qui interroge adopte une position de *regardant*, qui peut le mener à en savoir toujours plus et tourner au voyeurisme. Poser sur le papier, devant les yeux du répondant, les phrases « choc » de son discours, conduit, selon moi, à une rupture de la relation originelle, basée sur l'échange bilatéral, pour ne retenir que les propos devenus sacrosaints de celui qui est présenté comme le *savant*.

Il me parait cependant indispensable de faire une distinction selon les cadres : cette théorie s'applique aux personnes avec lesquelles une « intimité » pourrait se créer, dans le sens où l'âge, la fonction ou le statut de l'interrogé sont proches de l'interrogateur et, au-delà de la recherche, où une proximité d'intérêts pourraient les relier. En revanche, lorsqu'une personne est contactée en vue d'un entretien et pour obtenir des informations précises, l'usage du carnet

de notes dès le début de la rencontre formalise la relation et aucune entrave affective ne peut (ou ne doit) intervenir.

Soucieuse d'instaurer une confiance réciproque et d'entamer une relation d'égal à égal, il m'a paru évident de ne pas rompre le lien en faisant intervenir un média qui accaparerait les deux regards – du *regardant* parce qu'il écrit, du *savant* parce qu'il veut savoir ce qui est retenu de ses propos – et romprait la tension visuelle des rapports humains. C'est à partir de conversations informelles, au sens méthodologique du terme, que l'essentiel de ma matière a été piochée. C'est pourquoi vous ne trouverez que peu de citations exactes dans cette étude, l'important étant pour moi d'en diffuser les grandes idées et valeurs.

4. Evolution du sujet : du rêve à la réalité

4.1 Le projet initial

A l'origine, mon mémoire devait consister en une réflexion sur le réaménagement de l'espace de deux quartiers de Tripoli qui aurait permis de créer davantage de points de rencontres entre les factions rivales, sunnite contre alaouite. Une façon d'ouvrir au dialogue et d'espérer un rapprochement, notamment par le rôle des femmes et de la jeunesse. Les lieux auraient pu être aussi variés que nécessaires, allant de bâtiments culturels à des terrains sportifs. Inspirée des idéaux de l'association Offre Joie, et à l'instar d'une aire de jeux construite durant l'été 2011 à la frontière entre les quartiers, mon projet aurait pris les allures d'un vaste plan de renouvellement urbain où le dialogue et le partage aurait été au cœur du dispositif. La population locale y aurait participé en venant proposer leurs idées, déposer leurs doléances et apporter une main d'œuvre pour une réalisation future.

Peu de jours après mon arrivée à Beyrouth, j'ai rencontré à l'Institut français du Proche-Orient l'un des membres, particulièrement impliqué sur les questions relatives à la grande localité du Nord. Résidant au Liban depuis plus d'une dizaine d'années et étant marié à une tripolitaine Bruno Dewailly était le premier contact à rencontrer afin de lui exposer mes intentions. Sa réaction a été amusée et il m'a tout de suite mise en garde sur la faisabilité d'une telle entreprise. Ses nombreux travaux sur l'économie de Tripoli lui ont fait prendre conscience des zones d'ombre de ce milieu lié à la politique de la ville, et son expérience m'avertissait de l'utopie patente dans laquelle je baignais. En se quittant, il m'annonçait « je serai curieux de voir ce qu'a donné votre projet après vos quatre mois de terrain… » Il n'avait pas tort d'être sceptique…

4.2 Légitimité du photographe et du chercheur

En plus de la rédaction, je souhaitais présenter une série de photographies prises lors de mes voyages au Liban. Cette mise en images de l'environnement aurait permis au lecteur de visualiser concrètement l'ampleur du conflit et les ravages qu'il provoque spécifiquement dans les deux quartiers de mon étude. Mais une fois là-bas, mon avis a évolué en fonction des réalités concrètes. Et c'est une série de questions qui m'est venue à l'esprit : questions de place, de regard, d'utilité. L'apprenti chercheur ne doit-il pas se demander à chaque instant la visée de son travail, le but de sa recherche et la portée qu'elle aura ? En quoi, moi, Clara, étudiante en géographie, serai-je légitime pour immortaliser le quotidien de ces habitants vivant dans le dénuement presque complet ? Mon statut de « chercheuse » me rend-t-il légitime pour aller à la rencontre de ces personnes pour leur demander de poser devant des immeubles en décrépitude, immeubles qui sont les leurs, lieux où ils survivent au cours des *rounds* ?

Plusieurs raisons m'ont amenée à ces interrogations qui touchent au bien-fondé de ma démarche et à sa recevabilité auprès des populations concernées. Tout d'abord, le contexte en lui-même : la présence de snipers de chaque côté de la ligne de front, de soldats de l'armée libanaise[47], de chefs de guerre régnant sur les rues, a un effet dissuasif fort pour qui réussirait à pénétrer dans le cœur du quartier armé d'un appareil photo sans carte de presse. Le contrôle social des habitants vivant repliés sur eux-mêmes dans la crainte d'être espionnés joue autant qu'une interdiction solennelle émanant de l'Etat. D'ailleurs, les seules fois où j'ai pu m'aventurer dans Bab el Tebbane tenant ostensiblement ma caméra étaient en compagnie de volontaires d'Utopia, natifs du quartier. Et encore, un papier spécifique, signé d'un des dirigeants de l'ONG, leur avait été donné, au cas où certains leaders refuseraient notre irruption sur leurs terres. Finalement, ces moments, s'apparentant plus à une mission qu'à une visite, se sont déroulés sans encombre mais beaucoup de regards et de questions étaient posées en arabe aux bénévoles sur les raisons de ma présence et mon rôle. Assez rapidement, j'ai fini par laisser tomber mon idée de photoreportage me demandant à quoi allait-il vraiment servir, si ce n'est pour une présentation furtive lors de ma soutenance.

L'absence de visée à long terme, telle qu'une exposition, m'a aussi fait réfléchir sur le voyeurisme du chercheur. En captant des images que je ne diffuserai pas, ni pour dénoncer une situation ni pour faire connaitre au grand public un fait alarmant (ce qui anime le plus souvent les journalistes), n'étais-je pas en train d'outrepasser mes droits et mes convictions liées au

[47] Toute photographie de lieux et personnes stratégiques au Liban sont interdites

respect de la dignité humaine ? Etre partie sur ce terrain miné était déjà une impulsion pouvant s'interpréter comme une forme de voyeurisme morbide, un goût pour le glauque et l'extrême, alors en rajouter avec des mises en scène de la misère c'en était trop pour moi. J'ai donc préféré prendre des clichés précis, qui seraient insérés dans mon travail final en tant qu'illustration utile à la compréhension du lecteur peu coutumier de ce genre de représentations mentales.

Enfin, la dernière raison de ce revirement prend en compte l'usage même de la photographie au Liban et ce qu'elle évoque. L'essor des smartphones est aussi conséquent qu'en Europe, voire plus encore puisqu'il est ringard de ne pas avoir la toute dernière version des mobiles. La génération connectée va de pair avec l'envoi multi-journalier d'instantanés pris depuis son téléphone pour exposer les variations de sa vie, de ses occupations du moment ou de ses humeurs. N'étant pas particulièrement au fait de ces évolutions, c'est au Liban que j'ai appris la nouvelle tendance internationale des « selfies », qui consiste à se prendre soi-même en photo avec l'écran de son portable. Fonctionnant généralement par séries (plusieurs clichés étant nécessaires avant de choisir le meilleur) et le sujet étant toujours le même (le propriétaire du téléphone, quand il n'est pas accompagné de son groupe d'amis), les selfies sont souvent des portraits en plan rapproché (selon la taille du bras) et seuls changent le décor et les habits du jour. A force de me familiariser avec cette pratique dont mes amies levantines étaient accros, j'ai dû revoir les objectifs de mon photoreportage et le mettre en exergue avec ces usages. Ainsi, lorsqu'un Libanais prend la pose, il s'attend à ce que son image atterrisse sur les réseaux sociaux afin que ses amis puissent la commenter ou la « liker ». Il doit donc être en représentation pour que sa réputation ne soit pas ternie par une posture disgracieuse. Alors que je doutais déjà de la légitimité de mon projet, cet ultime argument a fini de me convaincre que je n'avais pas ma place en tant que photoreporter dans ces quartiers.

Finalement, au lieu de m'entêter à montrer ce qui ne va pas, ce qui fait verser des larmes et qui émeut le spectateur, j'ai voulu dévoiler ce qui va bien et qui est porteur d'espoir dans un espace pourtant en proie à un conflit durable. C'est pourquoi j'ai profité de l'organisation par l'association Utopia d'une grande kermesse avec les enfants du quartier sunnite pour ressortir mon appareil et immortaliser les sourires et la joie de ces gamins ayant vécu le pire mais gardant toujours leur innocence et leur spontanéité dès lors que des jouets sont mis à leur disposition. C'était mon moyen d'expression à moi de rendre hommage à ces personnes qui, bénévolement, cherchent des solutions pour rendre moins morose le quotidien de ces chérubins qui ne perdent pas l'ambition de s'en sortir. C'était aussi ma façon de dévoiler le beau derrière ce qui a été brisé.

4.3 Les désillusions

4.3.1 Dureté de la vie quotidienne

Arrivée pleine de bonne volonté le 12 février 2014 à Beyrouth, j'avais cru m'être suffisamment bien préparée mentalement pour m'éviter de rentrer trop meurtrie par ce terrain que je savais miné. Depuis deux ans je lisais très régulièrement L'Orient-Le Jour et The Daily Star Lebanon, deux journaux nationaux libanais, et plus attentivement encore la rubrique consacrée aux combats à Tripoli, ainsi que les informations concernant la guerre civile voisine. Je passais plusieurs insomnies nocturnes à me projeter ce que je pourrais *voir* là-bas, à me mettre en situation, à envisager tous les scénarii possibles (mon activité cérébrale est particulièrement imaginative…). De plus, le projet qui me trottait dans la tête de devenir reporter de guerre m'assurait que je faisais là le bon choix : commencer par une zone pas trop dangereuse, ensuite je verrai bien. En effet, j'ai bien vu… bien que je n'aie rien vu de traumatisant en soi !

Parmi les plus marquantes désillusions qui m'ont rendu la vie dure au Liban, ce ne sont pas les traces directes du conflit qui l'emportent. C'est au contraire, tous les à-côtés qui, pris séparément, n'avaient rien de heurtant mais qui, mis bout à bout, devenaient un supplice à entendre ou à regarder. Par exemple, la vie quotidienne des femmes avec qui je logeais dans un foyer me laisse quelques souvenirs nauséeux. Je les revois me parler de leur village natal dans les montagnes à la frontière syrienne où se passent des atrocités innommables dans des camps de réfugiés, ou encore me raconter la tension qui règne dans la voiture au retour de week-end lorsqu'elles patientent dans les embouteillages au niveau des deux quartiers ennemis, un point rouge de sniper virevoltant sur la carrosserie et le pare-brise, ou enfin les photos de Homs, la cité natale d'une étudiante syrienne venue terminer son cursus à l'abri, en m'expliquant que nombre de ses amis y ont été tués « les mains vides » (autrement dit, ils n'étaient même pas des combattants). Ce sont aussi les mauvaises nouvelles accumulées qui rendaient chaque jour plus sombre, des nouvelles qui ne me concernaient pas mais que l'on me racontait, que je recevais comme des piques toujours plus acérées. L'une de mes premières désillusions a donc été de subir les désillusions des autres, leur résignation à porter la guerre, celle *des autres* mais qui les concerne tous. La résignation à ne plus croire, à se rassurer en déclarant avec entrain « C'est le Liban ! On n'y peut rien ! ».

4.3.2 Organisation de la vie sur place

L'engouement de mon projet de départ a lui aussi été mis à mal rapidement par la réalité du terrain. Je suis arrivée à Tripoli entre deux *rounds*, pas de tirs de kalachnikovs qui planaient

mais toujours cette haine fratricide qui divise les deux quartiers. J'avais pour projet de réfléchir à des lieux de rencontre entre les communautés, d'ouvrir le dialogue… de forcer la paix finalement. Mais une maîtresse qui oblige deux enfants à toper dans leur main ne gagne pas la paix des âmes, elle apaise sa conscience d'avoir accompli l'action qu'il fallait faire en pareil cas plus que celle des deux adversaires qui se sentent incompris et gardent en eux leur rancune. Après des semaines de déambulations, j'en ai conclu qu'il était vain de vouloir l'apaisement, le rapprochement, voire la réconciliation. A quoi bon les rendre amis puisqu'ils se détestent ? Le conflit est bien trop actuel pour espérer en tirer quoique ce soit de positif, chacun gardant en soi des rancœurs et des plaies béantes. Nouvelle désillusion donc de se sentir impuissante et inutile. Avant mon départ, j'avais rencontré à Paris F. Ballif, urbaniste, spécialiste du conflit en Irlande du Nord. Ce qu'elle m'avait raconté sur les *Peacelines* (ou Murs de la paix) à Belfast me revint alors et, regardant de part et d'autre de la rue de Syrie j'ai murmuré : « Mais qu'ils en construisent aussi ici ! ». La résignation que je craignais par-dessus tout – la mienne – m'envahissait. Peut-être étais-je enfin en train de comprendre le ressenti et le cynisme des Libanais ? Peut-être étais-je enfin en train de saisir la complexité des conflits, quels qu'ils soient, à travers le monde ? Peut-être étais-je enfin en train d'assumer que je n'étais pas toute puissante ?

4.4 Retour à Paris

Cinq semaines seulement après mon envol vers le Liban, je rentrais à Paris. Trop durs, la vie là-bas, la condition des réfugiés syriens omniprésents, la reprise des affrontements entre Bab el Tebbane et Jabal Mohsen, les salves des kalachnikovs, l'idée que chaque balle arrachée au lourd chargeur est susceptible de tuer quelqu'un, les tirs de roquettes et des tanks de l'armée, les messages de mes amies habitant à une dizaine de mètres de la ligne rouge pendant que les déflagrations reprenaient.

Trop dur d'être née en France et de ne jamais avoir connu de guerre autrement que par les films. Je devais rentrer dans mon pays de Bisounours, revoir du rose, recommencer à espérer. Au moment d'acheter mes billets, j'ai hésité à prendre un trajet Paris-Beyrouth, je m'y suis forcée, autrement je n'y serais pas repartie. Ce retour de deux semaines m'a permis de revivre normalement, de me promener dans les rues sans craindre d'entendre une cavalcade de bordées meurtrières. Je sursautais au moindre choc, mais j'étais en France, dans ce pays où la fusillade de Charlie Hebdo et les attentats de Paris n'avaient pas encore eu lieu, où le pire encouru restait à la cheville des exactions perpétrées à la frontière syrienne.

Mais le retour ne se vit pas si simplement, il y a d'abord le décalage entre les deux mondes, l'incompréhension de ceux qui ne l'ont pas vécu et qui ne peuvent se le représenter. La culpabilité aussi d'avoir le passeport européen, de pouvoir rentrer quand bon me semblait et de laisser mes amies sur place, elles qui vivent pourtant ce calvaire depuis trois années. C'est un sentiment, me semble-t-il, inévitable dans pareil moment, alors qu'il ne fait qu'accroître les différences entre celle qui est « bien née » et celle qui ne l'est pas. Autrement dit celle qui a eu la chance de voir le jour en Occident et celle qui doit grandir dans un climat de violence quasi quotidienne. La culpabilité d'être née du bon côté de la barrière, de pouvoir la sauter par un simple échange d'argent et, par cette furtive transaction virtuelle, de le faire sentir à l'autre.

4.4.1 L'apaisement des tensions grâce au plan de sécurité

Alors que je m'avouais vaincue d'avoir cédé à la pression, que j'admettais ma vulnérabilité et dévoilais aux yeux de mes proches ma sensibilité, ces quinze jours de détente ont été une aubaine. Non seulement je repartirais à Tripoli consciente de ce que j'allais y voir, ôtant ainsi tout angélisme de mon esprit, mais plus encore, un évènement inattendu a changé le cours des choses.

Le 21ème *round*, commencé peu de temps avant mon départ, dura une dizaine de jours, faisant 27 morts et des dizaines de blessés. Pour le Président libanais Michel Sleiman « l'insécurité à Tripoli n'est plus acceptable et nécessite une solution urgente »[48]. Après trois ans de friction entre les deux bêtes noires du pays, le Conseil des Ministres se décide enfin à agir avec fermeté pour redresser l'état de la capitale septentrionale. Dans ce but, de nombreuses prérogatives ont été accordées à l'armée, notamment en termes de perquisitions et d'arrestations des membres actifs des milices sunnite et nusayrî. Dans le même temps, une roquette a tué un enfant et blessé une personne, un soldat ainsi qu'un fonctionnaire ont été assassinés, ceci dans le but de « replonger la ville dans un nouveau cycle de violence, afin de faire avorter le plan de sécurité avant même sa mise en œuvre », hypothèse diffusée par des sources non-citées dans l'article du quotidien Al Manar. Celles-ci auraient « pointé du doigt des groupes takfiristes, dirigés par certains cheikhs extrémistes de la ville, parmi lesquels figure Salem al-Raféï, qui s'était publiquement attaqué à l'armée libanaise ». Les heurts entre les factions sunnites et les forces blindées sont fréquents depuis que la rue de Syrie et les points d'accès des quartiers Est sont contrôlés par l'Etat, mais les mesures coercitives annoncées devraient mettre un frein aux

[48] « Liban, le gouvernement adopte un nouveau plan de sécurité pour Tripoli », Al Manar, 28 mars 2014

affrontements si les infiltrations dans les caches des rebelles ont permis de les désarmer, au moins pour un temps.

4.5 Revirement final : en finir avec le 'monde de Bisounours'

Début avril, me voilà de retour à Tripoli, prête à reprendre ma recherche de façon plus apaisée et lucide sur les suites de mon projet. J'en avais fini avec l'idée de réunification, trop utopique et décalée. Désormais, j'axerai mon étude sur le travail de ces associations déjà contactées qui œuvrent quotidiennement à la survie de leur quartier. Avec des moyens financiers limités mais une armada de bénévoles prêts à s'engager, ils réussissent à garder l'espoir et ne se laissent pas envahir par la résignation que trop de Libanais, et moi-même il fut un temps, endossons comme un bouclier de protection. Se désinvestir de ce conflit c'est choisir de ne pas le voir pour ne pas le subir. Comment reprocher cette attitude à ceux qui clament en chœur « C'est le Liban ! » ? Dans des conjonctures extrêmes telle que celle au Nord, chacun tente de se construire malgré tout, coûte que coûte. La résignation est l'option qu'ils ont élue face au dilemme du carnage.

Pour ceux qui le vivent de plein fouet, l'étau se resserre et les alternatives sont moins attractives. Beaucoup de jeunes prennent les armes pour venger leurs pairs, empocher les quelques dollars qui leur sont reversés par les chefs de milice et jouer à la guerre comme ils l'ont vu faire par leur père lors de la guerre civile, leur grand frère ou leur héros de film d'action. Une bonne partie, surtout les mères, attendent que le nuage passe et prient pour que demain *inch'Allâh* le vent tourne. Enfin, d'autres veulent être actifs pour le rétablissement de leur quartier et rejoignent des associations. Quelques-uns profitent de leur instruction pour donner des cours de remise à niveau scolaire, d'autres prêtent leurs bras à des chantiers de reconstruction. Tous ne croient pas en une paix prochaine, mais participent, à leur façon, au maintien de la vie quotidienne, à tout prix. C'est de ces petites mains, ces porteurs d'espérance, dont j'ai voulu parler ici, pour que leurs actions dans l'ombre soient un exemple pour tous.

5. Tentative de comparaison avec le conflit nord-irlandais

5.1 Les raisons de ce choix

Une année entière s'est écoulée sans que mon étude ait vu le jour – j'en ai déjà expliqué les causes. Alors, profitant de l'été à venir, j'organise un nouveau départ. Vers l'Irlande du Nord cette fois. Le choix de cette destination fait échos à plusieurs raisons. Premièrement, l'écrivain et ancien reporter de guerre Sorj Chalandon a sorti en 2013 un roman intitulé *Le Quatrième mur*, qui raconte l'histoire d'un metteur en scène qui va tenter de monter la pièce Antigone de Jean Anouilh au Liban, en plein cœur de la guerre, où chaque personnage serait joué par un

membre d'une communauté différente. Le roman, ne se contentant pas d'être écrit avec un réalisme poignant (l'auteur a vécu les massacres des camps palestiniens de Sabra et Chatila), commence et finit à Tripoli. Un rappel de ma propre histoire qu'il aurait été difficile de nier ou d'y rester indifférente. Après cette première rencontre littéraire, j'ai lu deux autres ouvrages de lui, *Mon traître* et *Retour à Killybegs* qui se déroulent dans le Belfast de l'IRA au cours de la seconde moitié du XXème siècle. La justesse de l'écriture et la complexité du sujet (pactiser avec l'ennemi pour obtenir la paix est-il une trahison de son propre camp ?) m'ont donné envie d'aller découvrir par moi-même les traces restantes de cette lutte, mise en berne depuis une trêve contestée à partir de 1997.[49]

Par ailleurs, mon rendez-vous avec F. Ballif à l'Institut d'Urbanisme de Paris m'est revenu en tête alors que la question de la ségrégation physique des partis fratricides m'occupait l'esprit. J'avais vu les ravages que fait un conflit non-contenu et je me demandais si la présence d'un mur de séparation sur la rue de Syrie pourrait avoir un rôle positif dans les circonstances actuelles. Il me fallait donc aller voir de plus près comment et pourquoi les *Peacewalls* avaient été érigés et comprendre leur utilité au moment de leur construction.

En outre, j'étais curieuse de m'aventurer sur des positions qui ont également subi des affrontements intercommunautaires, entre chrétiens. Ce ne sont plus deux communautés musulmanes mais une, majoritaire, protestante – pro-gouvernement britannique – et une, minoritaire – favorable à l'indépendance de la République d'Irlande en 1921 et qui se revendique comme en faisant partie. La religion reste au cœur des revendications, or ce sont des intérêts politiques et des luttes de pouvoir qui tirent les ficelles de ces affrontements.

Enfin, la gestion post-conflit et les solutions mises en place pour préserver l'équilibre du cessez-le feu m'ont décidée à reprendre la route et à tenter une comparaison entre ces deux pays que tout oppose à première vue, (continents différents, confessions différentes, cultures différentes, époques différentes).

[49] La fin des hostilités n'est pas clairement établie et plusieurs évènements successifs repoussent leur date. En effet, après le second cessez-le-feu de l'IRA le 20 juillet 1997, d'autres incidents ont révélé la fragilité de cette entente. C'est le cas notamment de l'attentat à la voiture piégée d'Omagh qui a fait 29 morts et 220 blessés, perpétré par l'*Armée républicaine irlandaise véritable* ou *True IRA*, organisation paramilitaire dissidente de l'*IRA provisoire* en raison de son désaccord avec la trêve. En outre, de plus récentes déclarations annoncent la suppression des campagnes armées pour n'agir plus que « par des moyens exclusivement pacifiques » (28 juillet 2005) - http://cain.ulst.ac.uk/faq/faq2.htm#current

5.2 Similitudes non-exhaustives entre Belfast, Londonderry et Tripoli

Loin de moi l'idée ni l'envie de faire une comparaison détaillée entre ces deux conflits survenus à quelques décennies d'écart. L'objet de cette partie est simplement de présenter une autre façon de gérer une situation de guerre, notamment en cherchant à voir comment, à travers le monde, un même évènement peut être magnifié par des petits détails analogues. Et enfin, le conflit nord-irlandais ayant abouti à des accords de paix, il est intéressant d'interroger leur efficacité afin de les transposer sur celui en cours.

5.2.1 Un conflit intercommunautaire

Ce qui a été a posteriori qualifié par le terme '*the troubles'* fait référence à une période de vive agitation en Ulster, l'une des quatre provinces de Grande-Bretagne, située sur l'île d'Irlande, à partir des années 1970 et jusqu'à l'aube du XXIème siècle. Les raisons historiques remontent au temps de la colonisation en 1800, lorsque qu'Anglais et Ecossais débarquent outre-mer. Ces derniers, majoritairement protestants imposent leurs rites aux dépens de la religion catholique. Une première guerre civile éclate en 1919 qui se conclut, deux ans plus tard, par le Traité anglo-irlandais qui accorde l'indépendance à la République irlandaise mais conserve la partie circonscrite au Nord afin d'avoir un pied sur ce territoire.

Avant qu'un nouveau cycle de violences ne survienne, l'Ulster comptabilisait 54% de protestants contre 41% de catholiques sur une population d'1,5 millions d'habitants. Mais les premiers arrivés n'étaient pas résolus à se laisser humilier par les vainqueurs qui jouissaient de droits plus importants. C'était le cas notamment de la campagne pour le droit de vote dite « un homme, un vote » car le système en place posait comme condition nécessaire le fait d'être imposable, ce qui était rarement le cas chez les catholiques généralement pauvres. Des discriminations liées au logement ou à l'embauche creusaient un fossé toujours plus encaissé entre unionistes (protestants) et nationalistes.

Le « Bloody Sunday », survenu le 30 janvier 1972, qui a coûté la vie à 13 manifestants pro-Irlandais lors d'une marche pour les droits civiques est l'élément déclencheur d'une série d'attentats perpétrés par l'Irish Republican Army (IRA) qui ne prit réellement fin qu'au cours des années 1990.

Il va de soi qu'en ce qui concerne ce conflit intercommunautaire, tout comme celui à Tripoli, les religions érigées tels des préceptes sacrés, ne sont que des prétextes pour des luttes de pouvoir intestines et bassement politiques, la couronne d'Angleterre ne voulant céder aucune

miette de son royaume et la République voisine, soutenue idéologiquement par le Vatican, n'ayant pas l'intention d'abandonner un vivier d'ouailles particulièrement dévouées.

5.2.2 Drapeaux et apologie des martyrs

D'après les actes officiels, la paix a été scellée entre les deux communautés le 10 avril 1998, enregistrant un bilan de 3 500 victimes, mais le désarmement effectif des partis s'est étendu sur une dizaine d'années (les derniers l'ont fait en 2009)

Six étés plus tard, en juillet 2015, je m'engage sur les routes d'Ulster à la recherche d'éventuels vestiges de cette ère de fer, ne pensant recueillir que quelques témoignages, tout au plus. Et pourtant, j'y ai non seulement trouvé des stigmates corrodés par le temps, mais surtout des marques encore fraîches de haine ambiante. Cela commence par des quartiers entiers tapissés de drapeaux aux couleurs de l'Union Jack avec des slogans de type « British and proud », alors que deux rues plus loin l'orange, le blanc et le vert de l'Irlande républicaine cisaillent le ciel gris avec irrévérence.

En pénétrant dans les anciens quartiers chauds de Belfast, eux aussi relégués à la périphérie, mais Ouest ce coup-ci, des étendards noirs rendent grâce aux morts en s'échouant le long des lampadaires et attendant qu'une légère brise viennent réveiller le passé et glorifier leur mémoire. A Tripoli le noir symbolise également l'hommage aux martyrs, mais lorsqu'il est accompagné d'une signature blanche aux consonances d'*al shahâdatân*, la profession de foi de l'Islam, il veut attester de l'existence du Dieu Unique. L'usage de ce drapeau est désormais dévolu aux groupes islamistes et djihadistes tels que Daesh, le Front Al Nosra, Aqmi, etc.

Les personnes mortes pour défendre leur cause sont donc, de part et d'autre du globe, élevées au rang de *martyrs* et considérées comme des symboles de soulèvement face à l'agresseur qui n'est pas dans le juste. Les fanions sont une première représentation de ces victimes mais pas les seuls. En effet, et là la différence d'époque a son importance, que ce soit en Irlande ou au Liban, il y a un besoin de les afficher qui passe par une technologie qui progresse avec son temps. A Belfast ou à Londonderry, deux communes majeures marquées par les *Troubles*, la photographie n'était pas aussi développée qu'aujourd'hui pour tirer des portraits géants à placarder entre deux rambardes d'immeubles, c'est pourquoi d'imposants *murals* ont été peints sur les façades des maisons. Les visages idéalisés des martyrs resteront ainsi gravés à jamais dans le marbre des consciences, alors que la société de consommation des années 2000 ne craint pas de voir s'effilocher le support papier puisqu'en un clic sera lancée une nouvelle impression.

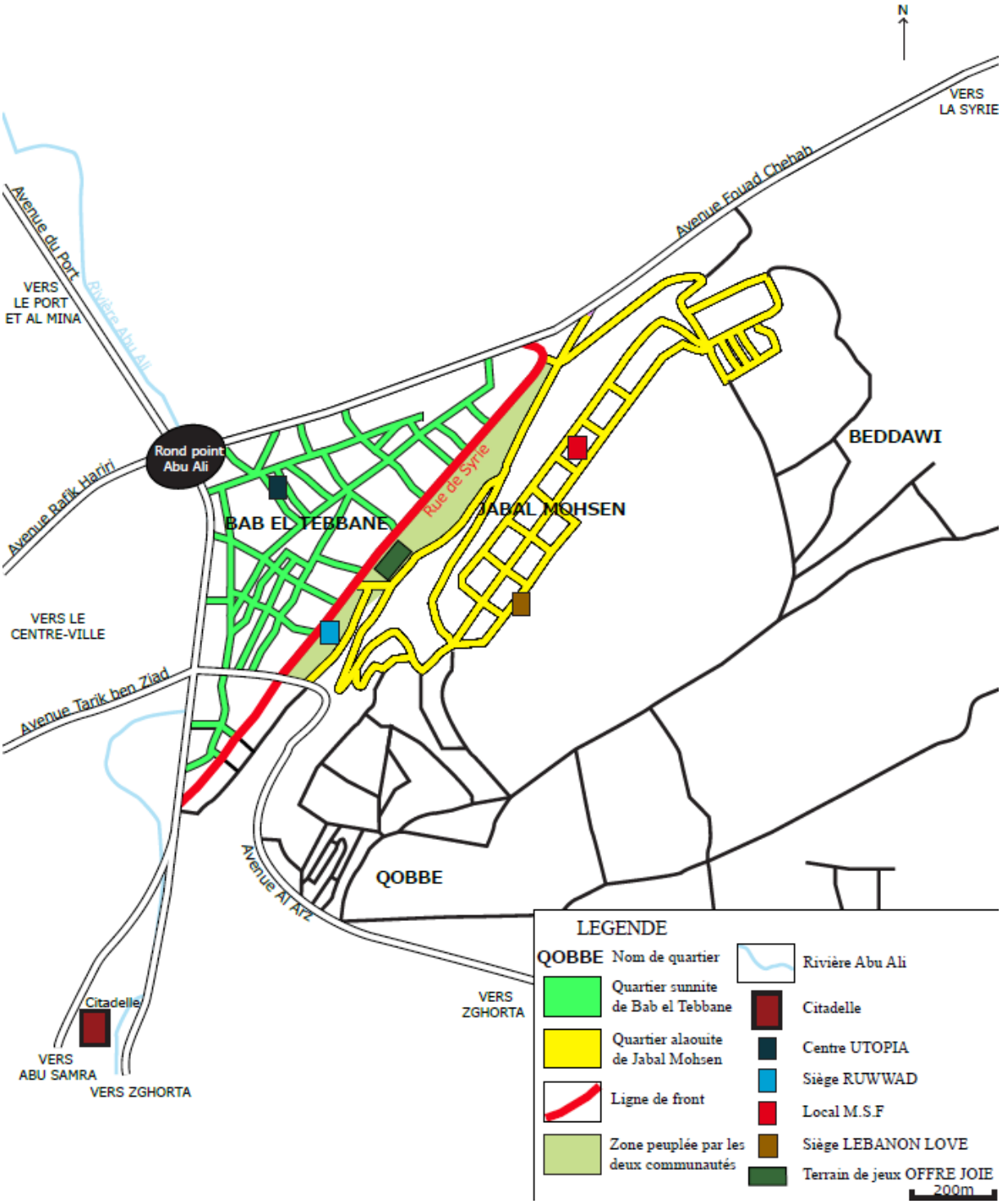
5.2.3 Résolution d'un conflit : ségréger pour avoir la paix

L'extrême lourdeur des relations entre unionistes et nationalistes dans la capitale nord-irlandaise a mené à des résolutions drastiques qui paraissent de prime abord anti-pédagogiques. Comment croire en ces mesures si elles ne font que cacher la fracture qu'il y a en-dessous ? C'est la question que je me posais après avoir rencontré Florine Ballif et je trouvais désolant d'aller jusqu'à construire un mur pour avoir la paix. Il en était alors de même pour toutes les situations de ségrégation par l'espace qui visent à éviter la rencontre et favorise l'entre-soi. Mais j'admets qu'après quelques mois de tâtonnements à Tripoli, je ne trouve plus l'idée aussi ahurissante et je me suis même entendue dire : « Mais séparez-les puisqu'ils se maudissent ! ».

Réflexion faite et tour d'horizon en Irlande du Nord terminé, la girouette a virevolté une troisième fois, à 90°. Une solution d'entre-deux me paraitrait donc plus adéquate car elle éviterait le cloisonnement qui, temporairement est sans doute une solution efficace, mais sur le long terme ne permet pas de rouvrir un dialogue qui s'est complètement rompu. Ainsi, si l'isolement géographique est nécessaire pour ne pas craindre de se faire tuer par un sniper il n'est pas non plus recommandable à 100%. Je ne me hasarderai pas à trouver *la* solution qui mettrait fin à tous les conflits communautaires, néanmoins j'espère avoir ouvert la voie à une discussion qui ne jugerait pas absurde toute idée de rupture urbaine et humaine pour des cas d'impossibilité viscérale de communiquer.

PRESENTATION DES ASSOCIATIONS TRIPOLITAINES

Carte 4_ Localisation des associations ou de leurs activités à Bab el Tebbane et Jabal Mohsen



Source : réalisation personnelle

1. Ruwwad al tanmeya – Lebanon

1.1 Une ONG régionale

Ruwwad al Tanmeya a d'abord été créée en Jordanie en 2005 par un groupe d'entrepreneurs. Cette organisation non-gouvernementale à but non-lucratif s'est implantée dans les quartiers pauvres de la capitale Amman pour venir en aide aux plus démunis. Puis elle a ouvert une branche au Caire et à Ramallah en Cisjordanie.

C'est en 2013 qu'une annexe libanaise est fondée. Il aura fallu une année aux membres de Ruwwad-Liban pour réussir à se faire accepter par les chefs locaux de Bab el Tebbane, car leur volonté initiale, à savoir réunir les jeunes des communautés rivales en un même lieu, qui serait un espace d'apprentissage autant que de convivialité, était loin de les séduire. L'immeuble a fini par être trouvé, un premier pas et non des moindres.

1.2 Emplacement des locaux

Situé précisément à la frontière entre les quartiers antagonistes, sur la rue de Syrie, il respecte les engagements d'impartialité confessionnelle et conflictuelle et permet à tous de pouvoir s'y rendre. Le bâtiment est surprenant dans sa disposition : de l'extérieur aucune anomalie ne pourrait arrêter le regard du passant, c'est dans son jeu d'entrées et de sorties que son originalité se distingue. Lorsqu'on arrive de la rue de Syrie, le repère pour localiser l'adresse est la banque Libano-Française au rez-de-chaussée de l'immeuble.[50] L'établissement est sunnite, de ce côté l'entrée n'est donc accessible qu'aux habitants du quartier bas. En revanche, le reste de l'édifice est fréquenté par des alaouites, impossible pour les opposants de s'y rendre puisque la porte desservant ces étages se situe à l'opposé, au niveau 1 de la façade *jabalienne*.

L'ONG, fidèle à ses valeurs humanistes, a choisi cette structure à dessein mais a dû réaliser quelques aménagements pour que ses locaux, perchés au 3ème et dernier étage, soient ouverts à chaque quartier. Sur l'un des versants extérieurs, gît un grand escalier en fer qui a été construit dans le but de ne pas léser Bab el Tebbane. Ainsi les uns et les autres ont les mêmes facilités pour y grimper, ce qui semble exceptionnel dans cette partie de la ville et l'année entière de négociations n'a pas été de trop pour faire accepter l'idée aux leaders et à la population.

[50] Au Liban il est rare qu'une adresse postale soit composée d'un numéro et d'une rue déterminés. Les repères sont des points remarquables, comme une épicerie, une banque ou un magasin que les chauffeurs de taxi connaissent à force de passer devant.

Photographie 1_ Façade de l'association Ruwwad vue de la rue de Syrie au moment de l'ouverture des locaux en novembre 2012

Source : Page Facebook de Ruwwad al Tanmeya Lebanon

1.3 Mission et valeurs

La finalité principale des actions de Ruwwad au Proche-Orient est l'autonomisation des communautés les plus défavorisées en les aidant à « surmonter la marginalisation par l'activisme des jeunes, l'engagement civique et l'éducation ».[51] N'agissant pas seule pour une meilleure efficacité et insertion dans leur milieu, elle fonctionne à partir d'un réseau de « partenariats créatifs entre le secteur privé, les associations, les gouvernements et les communautés cibles de la société civile ». Egalement désireuse d'être un modèle de responsabilité civique, l'organisme veut « aider [sa] société à relever les défis du développement et du progrès » en mettant en place des solutions dont « l'impact est fondamental et qui change la vie ».

Afin de favoriser son intégration, l'association se doit d'adopter les coutumes et le fonctionnement des lieux où elle opère. A Tripoli, le communautarisme étant omniprésent, une initiative menée sans en tenir compte courrait à sa perte avant même le top départ. Une excellente connaissance du terrain et de la situation est donc un préalable à un travail bien fait, rigoureux, efficient et durable.

Our values
We firmly believe that:

- *A dignified life is an absolute right for all.*
- *Access to a good education is vital for achieving this right.*
- *Youth activism and civic engagement go hand in hand with a good education.*
- *For disadvantaged communities, these pursuits are a certain path out of marginalization.*
- *Working for community empowerment is equally the duty of the privileged as well as the marginalized.*

[51] http://ruwwadlebanon.org/who-we-are/

- *Ruwwad is the reflection of the conviction of business and social entrepreneurs who have the experience, the reach, the leverage, the resources, the will, and the heart to be serious players in progress of societies.*
- *This progress is best achieved through partnership between the community itself, the private sector, the public sector and civil society organizations.*

1.4 Composition de l'équipe

Au total ce sont neuf salariés qui travaillent dans les locaux, cinq d'entre eux, rattachés au bureau, s'occupent du bon fonctionnement des activités et de leur amélioration, de trouver des financements ou bien de faire la promotion de leurs actions. De même, chacun des trois départements est supervisé par l'un d'eux, une personne est plus spécifiquement chargée de la communication et la directrice exécutive, Sarah al Charif, est originaire de Tripoli pour faciliter les contacts avec les locaux.

Le siège compte également un coach sportif, un gardien posté devant chacune des deux entrées – conflit oblige – et une femme de ménage.

A ces agents se rajoutent des bénévoles qui viennent aider occasionnellement lors d'évènements organisés par l'association, d'anciens bénéficiaires des programmes de soutien, ou encore les jeunes boursiers financés par Ruwwad qui ont, en contrepartie, l'obligation d'apporter leur aide 4h par semaine pour les activités, pendant trois ans.

2. Utopia

2.1 Une ONG tripolitaine pour les tripolitains

En 2011, Chadi Nachabe et deux autres jeunes, garçon et fille, décident d'agir en faveur de leur ville en luttant pour « l'abolition de tous les types de disparités sociales à travers des projets et des programmes spécialisés qui s'appuient sur le travail bénévole, dans l'espoir d'acquérir une justice sociale chez les personnes au sein même de la société, indépendamment de leur conviction politique ou religieuse. »[52] Mais avant de s'agrandir et réaliser leurs rêves, les actions se sont limitées à des campagnes civiques visant à sensibiliser le public et défendre les droits des citoyens, en dehors de toute intervention institutionnelle. Les volontaires pour encadrer les activités auprès des enfants et de la jeunesse des quartiers défavorisés étaient tous originaires de Tripoli, faisant partie du réseau d'amis des fondateurs.

C'est après deux ans d'opérations informelles que le groupe s'est réellement constitué en devenant une ONG officielle sous le nom *Utopia, a challenging step toward social justice*.

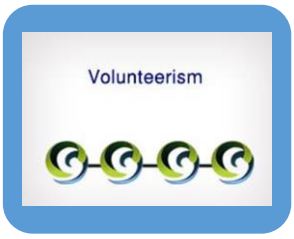
[52] Utopia, a challenging toward social justice, Periodical, February 2014 – What is UTOPIA ?

Désormais les volontaires et bénévoles se comptent par dizaines et trois bureaux sont implantés à Tripoli : le siège se situe dans le quartier sécurisé et riche, Maarad, et deux autres à Darh el Megher et à Bab el Tebbane, deux zones pauvres situées à l'Est. Ici les activités sont tournées essentiellement vers la population environnante alors que Maarad englobe l'ensemble de l'agglomération, notamment l'aide aux réfugiés syriens.

2.2 Missions et valeurs

Les logos d'Utopia, illustrant les valeurs de l'ONG sur son site internet[53], sont à eux seuls révélateurs d'une démarche d'ouverture. Ils représentent la volonté de s'adresser à tous, sans restriction religieuse ou communautaire, ce qui est hors du commun sur ce territoire.

L' « égalité » se veut être une balance stabilisée entre les désaccords politiques et confessionnels au sein d'une même société et en vue d'accéder à une « justice sociale » afin de la rendre plus unie. Bien que, pour beaucoup, les bénévoles de l'association soient d'obédience musulmane sunnite, leurs croyances n'ont pas à se faire sentir dans le travail qu'ils entreprennent auprès des personnes accompagnées. De même pour les idéaux politiques, qui sont généralement très liés.



Le « volontariat » s'adresse à tous les jeunes désireux de venir participer à leurs projets. Ainsi l'objectif est de faire souffler un vent de solidarité entre les habitants afin qu'une « culture de la conscience civique et de la citoyenneté » puisse s'éveiller dans la localité. C'est en étant reliés les uns aux autres que leurs actions au sein de l'association auront le plus grand impact et une meilleure résilience.

Le « développement » va de pair avec le précédent car il repose sur l'engagement de la société civile. Utopia définit ses bénévoles, venant de tous horizons, étudiants, professionnels ou oisifs, comme leur « épine dorsale ». Grâce à leur mobilisation et leur dévouement, ils insufflent « un esprit de changement sur la société tripolitaine » qui participe à son développement et à sa prise de conscience d'être une cité forte et utile dans le paysage multiculturel et économique du pays. C'est appuyés les uns sur les autres

[53] http://utopialebanon.org/beta/about.html

qu'actions et volontaires formeront une pyramide homogène constituant la clé de voûte d'une société solidaire.

Enfin un dernier sigle rassemble ces valeurs en un seul mouvement circulaire dont le sens n'est pas précisé, ce qui compte étant que chacun soit appliqué (et impliqué) afin qu'une transformation puisse voir le jour et ne reste pas qu'une utopie.

Our Values

Social values refine the collective societal behavior and define its culture. Since its inception in 2012, UTOPIA's programs have been guided by a set of core social values and humanitarian principles that are also shared among its members and volunteers. These values are:

- *Social Justice: we work toward achieving social justice among people within the same society regardless of their political or religious beliefs.*
- *Development: we base our programs and activities on urban, community, and human development as key developmental priorities.*
- *Equality: we serve beneficiaries of our programs regardless of their religious, political, gender, and demographic affiliations.*
- *Citizenship: our purpose is to inspire a culture of civic awareness and equal citizenship in the Lebanese society and in Tripoli in particular to make the change we aim at achieving.*
- *Neutrality: we aim at gaining trust of all our stakeholders and so we refrain from engaging in any partisan or religious disputes.*
- *Volunteerism: we rely on voluntary work to implement our programs and achieve our mission of social justice and citizen equality, without seeking to realize any profits.*

3. OFFRE JOIE

3.1 Les prémices

Fondée sur les valeurs d'Amour, de Respect et de Pardon, l'association Offre Joie a vu le jour en 1985, alors que le Liban était encore en pleine guerre civile (1975-1990). Ses créateurs sont libanais, français, chrétiens, musulmans, et ses volontaires druzes, chiites, sunnites, maronites…

Le traumatisme de quinze années de guerre sanglante a malgré tout donné la force à des étudiants de croire en l'impossible : rassembler le peuple libanais sans distinction de religion ni de classe. Les premières actions, qui prospèrent encore à ce jour, ont été d'organiser des c*olonies de la paix* gratuites pour tous les enfants du pays. Pour certains, c'était l'occasion de

rencontrer des jeunes du même âge sans avoir à se renier car de confession différente, pour d'autres l'objectif fut d'accepter de dormir dans un lit superposé avec un enfant de confession différente, ou alors le plus dur a été d'éviter de trop pleurer à la fin de la semaine en quittant ses nouveaux amis de confession différente.

Puis Offre Joie a grandi, a attiré de nouvelles recrues, intriguées par une alacrité sereine et entraînante qui émanait de la grande bâtisse reconstruite par des bénévoles à la fin des années 1990 située dans la région de Batroun, entre Beyrouth et Tripoli, à Kfifane. Aujourd'hui le centre accueille les colonies d'été, les volontaires venus de l'étranger (qui ne sont plus très nombreux en raison de l'instabilité géopolitique) et depuis la rentrée 2013 il s'est transformé en école pour les enfants syriens réfugiés dans les environs.

Très vite elle a étendu son champ d'action en s'attaquant à la rénovation de villages détruits par les conflits au Sud – entre Hezbollah libanais et Tsahal, l'armée israélienne –, de prisons insalubres et surpeuplées, d'écoles publiques vétustes et étriquées. Elle s'est élargie avec l'organisation de manifestations pour la paix dans Beyrouth et ailleurs, dont une récurrente appelée la *Marche pour la paix* célébrée tous les 13 avril, premier jour de la guerre civile en 1975, et précédée d'un discours avec un représentant de chaque secte libanaise. D'autre part, Offre Joie s'implique dans la distribution de *pulls pour les prisonniers* en hiver, la mise en place de soutien scolaire pour les enfants en difficulté, l'aménagement d'espaces communs de jeux pour les enfants sunnites et alaouites de la grande commune proche de la Syrie, Tripoli. Tout cela sans l'aide de l'Etat libanais, avec pour uniques ressources la générosité des entreprises, des particuliers et la participation active de fidèles mécènes et de jeunes des quatre coins du pays, ayant eux-mêmes participé dans leur enfance aux colonies, pour beaucoup d'entre eux.

Photographie 2_ Tête du cortège de la *Marche pour la paix* du 13 avril 2014

Source : photographie personnelle

3.2 Une relation particulière avec Tripoli

Bien que leur présence soit moins régulière que par le passé, les enfants des quartiers pauvres de Tripoli se remémorent tous les moments heureux qu'ils ont passés à Kfifane et en chœur ils se mettent à chanter les refrains chers à l'association que les moniteurs leur ont appris au cours des dix jours de colonie de la paix. L'évocation d'Offre Joie (ou *Farah al ataa* en arabe) ravive des souvenirs de partage, de visites de lieux remarquables (eux qui n'ont jamais quitté leur quartier), de baignades dans la mer, d'apprentissage d'une vie sans haine et sans remords.

Au cours de l'été 2012, des affrontements entre les bandes ennemies de Tripoli ont à nouveau gelé le secteur. Pour éviter aux enfants d'avoir à vivre cette situation une énième fois, l'association est venue en chercher près de 80 de part et d'autre de la ligne de front, afin de passer de vraies vacances à l'abri de toute violence. Chaque année les enfants de Tripoli participent aux colonies, d'après les volontaires ils sont ordinairement plus turbulents et agités mais ils évoluent d'un été à l'autre et « quand nous deviendrons plus intimes ils seront adorables, et bien respectueux » assure Reine, une « OffreJoyenne », comme elle aime à se définir.

Fraîchement arrivée au Liban et n'ayant aucune connaissance préalable des divergences confessionnelles dans ce petit Etat, et encore moins dans la ville du Nord où j'avais interdiction de me rendre, j'étais présente à Kfifane lors de cette colonie particulière. Je n'ai pas passé suffisamment de temps avec les enfants pour en donner une description pertinente, mais je me rappelle en revanche la présence de trois hommes, considérés comme des leaders de l'un et l'autre camp, dont un était venu « en convalescence » à la suite d'une blessure par balle. Pourtant opposés et abhorrés sur le champ de bataille, en terrain neutre ils parlaient entre eux sans nervosité ni méfiance. Au contraire, une libanaise m'a traduit une phrase qu'ils se sont dite lors d'un repas : « Dis donc, tu as vu ce qu'on vous a envoyé hier ?! ». Exhortation badine pouvant laisser perplexe sachant qu'il était alors question d'obus, mortier, roquette ou autres salves de kalachnikovs. A croire que pour eux la guerre est un passe-temps, une sorte de jeu avec de vraies armes et de vrais cadavres. Mais cela est accessoire.

4. FONDATION SAFADI

4.1 Qui est Mohammad Safadi ?

Le politique et le religieux sont omniprésents au Proche-Orient et rares sont ceux qui dérogent à cette règle, allant rarement à contre-courant de ces principes qui soudent les liens communautaires. Mohammad Safadi, homme politique et homme d'affaires

libanais – à croire que l'un et l'autre vont aussi ensemble – est une figure emblématique de Tripoli. Il y est né et, quoique parti à Beyrouth puis en Arabie Saoudite pour suivre un cursus universitaire dans le commerce, il y est resté attaché, au point d'en devenir député en 2000. Avec deux autres députés, il crée le Bloc Tripolitain, qui, bien que d'obédience sunnite, adopte une posture pro-syrienne modérée jusqu'à l'assassinat du leader Rafik Hariri. Depuis 2005 il enchaîne les mandats ministériels, passant des Travaux Publics et des Transports, à l'Economie et au Commerce, pour porter une dernière casquette à compter de 2011 en prenant la tête du Ministère des Finances.

Parallèlement à son activité politique, l'homme de Tripoli s'engage pour sa localité et fonde, à l'aube du nouveau millénaire, une fondation à son nom. Après quinze années de présence officieuse en tant que *charitable humanitarian organization* entre 1985 et 2000, la structure s'officialise et s'agrandit. Les tensions très vives dans le Nord-Liban ne s'étant pas apaisées durablement depuis la fin de la guerre civile, l'institution doit sans cesse faire face aux règlements de compte entre communautés mais ne perd pas l'espoir de « répondre aux besoins et aspirations »[54] de chacune d'entre elles et des individus en général.

Il est évidemment tentant de penser que les visées philanthropiques de cette fondation sont intéressées, notamment par l'apport non négligeable de voix aux différentes élections, mais le fait est que l'ensemble des activités que gèrent ses membres viennent soutenir financièrement, humainement, moralement, intellectuellement et généreusement les public concernés, à savoir le « développement rural et le secteur de l'agriculture durable », le « secteur culturel », l' « éducation » et le « développement social ». Sans doute, au regard des usages régionaux ainsi que de la situation géopolitique actuelle, est-il permis d'émettre des réserves sur leur portée uniquement bienfaisante, mais les actes valent mieux que les paroles. Tant que la fondation Safadi sera fidèle à ses principes et œuvrera pour les clans sans distinction d'appartenance religieuse, les populations peuvent bien lui rapporter des voix que cela ne me paraîtrait pas choquant. Elles ne sont pas liées par un accord tacite scellé dans l'ombre et gardent donc leur pleine liberté au moment de remplir l'urne. Après tout, si le Hezbollah remporte autant l'adhésion des habitants du Sud-Liban, c'est qu'il leur a apporté une aide massive là où le gouvernement n'a pas levé le pouce. Chaque organisation récolte les fruits qu'elles sèment, ce qui devrait motiver, par le jeu de la concurrence, les unes et les autres à toujours faire plus pour leurs protégés.

[54] http://www.safadi-foundation.org/web/profile.php

4.2 Grands principes et objectifs annoncés

Mission

The Foundation is dedicated to the development of individuals and groups through :

- *Spreading public awareness about problems that hinder development*
- *Capacity-building in order to overcome these problems*

Vision

The Safadi Foundation has a comprehensive vision for a just society in which all individuals and groups have access to basic services, and in which all individuals and groups benefit from available resources in order to develop themselves and their communities.

Core Principles

The Foundation's focus and methodology is based on a series of values and core principles :

- *All people are equal in dignity and rights, regardless of gender, race, religion or beliefs*
- *Individual development is the starting-point for developing societies. The individual is the means and the end of improving the quality of life*
- *Participation is the pre-requisite for empowering all social sectors, including women and young people, and particularly children*
- *Consolidating cooperation among various stakeholders in society (official, private and civil) is a key, fundamental pre-condition for successful development programs*

Objectives

The Safadi Foundation strives to promote human development through :

- *Improving the quality of life for the sectors of society that suffer from deprivation, and working to meet their most urgent needs*
- *Supporting development initiatives in various socio-economic, environmental, educational and cultural fields, and coordinating implementation among concerned parties*
- *Strengthening the role of various community groups, especially those that are marginalized, and ensuring that they participate in drafting and implementing development plans*
- *Developing human capacity in general, particularly that of young people, and orienting them toward the needs of the job market*
- *Tackling public issues that directly affect the well-being of society, and mobilizing the necessary financial and human resources to confront them*

5. Médecins Sans Frontières

5.1 Une ONG internationale…

Créée en 1971 à Paris, l'association médicale humanitaire internationale Médecins Sans Frontières opère principalement dans des zones de « conflits armés, mais aussi d'épidémies, de pandémies, de catastrophes naturelles ou encore d'exclusion de soins ».[55] Aujourd'hui elle intervient dans près de 35 pays du monde, sur l'ensemble des continents mais principalement en Afrique et au Moyen-Orient. Sa vocation est d'apporter une « assistance médicale à des populations dont la vie ou la santé est menacée », ce qui exige une impartialité totale de la part de l'organisme, que ce soit sur le plan politique, militaire ou religieux. A ce

[55] http://www.msf.fr/page/association

compte, 96% de ses ressources proviennent du secteur privé, excluant ainsi une affiliation trop affichée avec les instances publiques. Le gouvernement français n'a d'ailleurs aucune part dans ses fonds.

5.2 … implantée dans une clinique

Depuis novembre 2012 une toute petite antenne a été implantée à Tripoli, dans le quartier alaouite. Les locaux appartiennent à une clinique – elle-même déjà très modeste – ouverte quatre ans auparavant. Les deux entités se partagent donc l'intégralité des six salles dont elles disposent mais, alors que MSF n'est ouvert que de 8h à 17h, le dispensaire Zahra ne ferme jamais ses portes. Ce dernier se compose d'une équipe de 28 personnes, dont des spécialistes qui viennent « d'ailleurs » et ne se déplacent pas en cas de conflit. Il accueille chaque mois environ 700 personnes, la plupart issues du quartier et se déclare apolitique.

Quant au personnel de l'ONG, il compte seulement deux médecins généralistes, à qui se rajoutent un autre appelé en urgence lors des combats, deux infirmières, deux travailleurs sociaux et une femme de ménage. Les sept salariés formés par l'ONG résident tous à Jabal Mohsen, afin d'éviter les inconvénients d'entrées et de sorties bouchées ou fermées, tout comme les différends confessionnels qui pourraient paralyser le service, faisant ainsi une entorse au principe de neutralité car le personnel se sent autant concerné que le reste du quartier par l'antipathie ambiante. L'essentiel étant d'apporter une aide à cette région qui manquait cruellement de moyens sanitaires et médicaux.

Sur son site internet, MSF précise que « ses équipes interviennent dans deux cliniques des quartiers défavorisés », Jabal Mohsen et Bab el Tebbane[56], depuis le début de l'année 2012, en plus de soutenir l'hôpital gouvernemental de Tripoli qui soigne « 40% de tous les blessés » lors des conflits, d'après le médecin urgentiste de MSF, Dr Rachid Khaldoun. Les retentissements de la crise syrienne dans la ville, a entrainé l'arrivée massive de réfugiés syriens – d'après les chiffres révélés par l'organisme il y en aurait eu plus de 42 000 un an après le début de la guerre, sur une population totale oscillant entre 350 000 et 500 000 tripolitains, qu'ils soient citoyens libanais ou réfugiés palestiniens dans les camps de Beddawi et de Nahr el-Bared.[57]

---

[56] Il semblerait que lors de mon séjour début 2014 celle-ci avait fermé ses portes car je n'en ai jamais entendu parler

[57] http://www.msf.ch/news/articles/detail/liban-tripoli-face-a-lafflux-de-refugies-syriens-et-lexacerbation-du-conflit-local/

5.3 … à l'épreuve d'un conflit armé

L'objectif principal du travail des intervenants de Jabal Mohsen est de stabiliser les cas les plus graves au moment des affrontements et de fournir des soins d'urgence ou de première nécessité le reste du temps.

En plus de ces missions, l'ONG doit faire face aux problèmes spécifiques à cette population, qui concerne notamment des questions d'addictions à l'alcool ou aux drogues. D'après le directeur du centre de soins, des chefs de guerre de Bab el Tebbane offrent gratuitement aux jeunes des pilules d'ecstasy, de Captagan, de Rivotril ou de Tramal – « la granule qui nous fait tenir une semaine » – et une fois avalées dans leur bière à leur insu ou volontairement, s'ils sont désormais accrocs, ils abusent d'eux pour obtenir des informations.[58] Mais ces situations ne concerneraient que des cas de jeunes errant aux abords de la rue de Syrie, le reste de la colline ne serait pas inquiétée par ce type de troubles.

[58] Ce même discours m'a été tenu de la part d'un pharmacien sur la rue de Syrie côté sunnite qui m'assure que les problèmes de dépendances sont très répandus dans ces quartiers, malgré les interdictions qu'imposent l'Islam en matière de drogue et d'alcool. Ils constituent une part non négligeable des consultations, après celles de santé primaire ou concernant des pathologies chroniques ou aigues, ainsi que des symptômes de dépression ou d'anxiété.

TRIPOLI, LES TRIPOLITAINS ET LES AUTRES

1. Etrange sentiment de bien-être à Tripoli

L'agglomération de Tripoli Al Fayha'a est très mal perçue par les Libanais. L'imaginant sale, toujours embouteillée ou dangereuse, les automobilistes considérés comme des chauffards, ils ne s'y rendent plus jamais depuis le début du conflit syrien, sauf impératifs de travail. Or, la réalité est toute autre. Certes les embouteillages y sont nombreux, mais pas plus fréquents qu'à Beyrouth. Pour une Française, la conduite des Libanais dans leur ensemble est une atteinte au code de la route… inexistant. La distinction entre Tripoli et le reste du pays ne saute donc pas particulièrement aux yeux.

Pour ce qui est de la saleté, elle n'est pas plus envahissante qu'ailleurs, au contraire il semble qu'un réel effort de rénovation des espaces publics (voiries, trottoirs, parcs) soit engagé afin de rendre la ville plus attractive et ainsi la sortir de sa torpeur. Mais en attendant que les travaux soient terminés, le bruit des engins et autres désagréments qui en découlent continuent à prospérer, c'est évident. En revanche, le rivage de la mer Méditerranée est une poubelle géante et tous les passants le considère comme tel (ce qui, une fois de plus, n'est pas bien différent des autres plages publiques du littoral levantin). Enfin, la dangerosité est un sentiment très subjectif, qu'il est difficile de généraliser. Pour ma part, il m'a paru moins téméraire de me promener dans les rues de Tripoli que dans celles de la capitale. La raison en est simple : le conflit au Nord est circonscrit à la région Est, dans les quartiers pauvres notamment de Bab el Tebbane et Jabal Mohsen. Il est rare que des exactions aient lieu en dehors de ces limites, ce qui n'est pas le cas à Beyrouth où un attentat peut avoir lieu dans n'importe quelle ambassade ou « point chaud ». D'après ces stéréotypes fortement ancrés, être une étudiante Française venue au Liban pour habiter quatre mois « chez ces sauvages », comme diraient certains Libanais eux-mêmes, parait donc inconcevable, et pourtant…

1.1 Tripoli Al Fayha'a

Afin de mieux saisir la suite de ce chapitre qui traite de cet *étrange* sentiment de bien-être qui m'accompagnait lors de mes pérégrinations, il me semble nécessaire de faire un état des lieux de la géographie de l'agglomération.

1.1.1 L'émergence d'une communauté urbaine

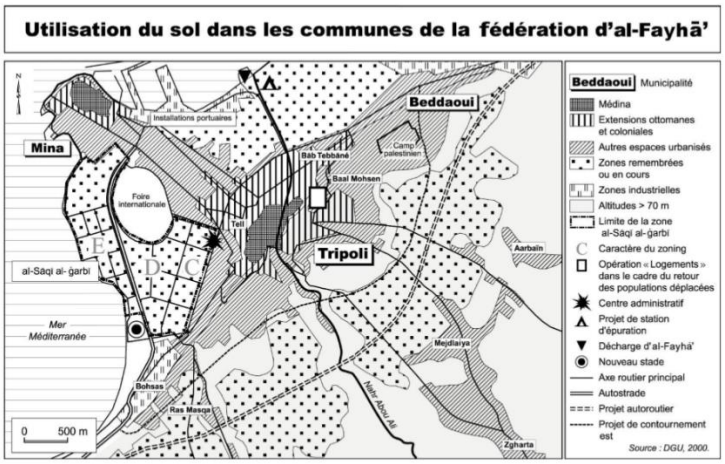
Tripoli, dans mes plus lointains souvenirs… vieux de 2013, ce sont d'abord de vieilles maisons de maître de l'époque byzantine décrépies, aux couleurs pastels affadies et aux balustrades à colonnes menaçant de s'effondrer. Ces habitations, en attendant d'être restaurées, jalonnent la ville et lui donnent une saveur d'antan. Aussi, au XIIIème siècle, la cité devint l'une des « plus florissantes, avec le plus grand port de la Syrie ; ses mosquées, ses bains, ses bazars et ses halles à marchandises étaient célèbres. Ses principaux articles de commerce étaient la soie, fabriquée à Tripoli même et dans les environs, l'huile, le savon et les drogues, telles que la potasse, l'alcali et la soude »[59]. Par son envergure et son rayonnement, la ville a gardé de cette époque de nombreuses réalisations architecturales qui lui confèrent une certaine unité, telles que la Grande Mosquée (vers 1294), la Citadelle (reconstruite en 1307-1308) ou encore des écoles religieuses (*madrasas*) et des caravansérails appelés *khan*.

Le quartier du port formait jusqu'à la fin du XXème siècle la localité d'Al Mina. A l'origine, la ville était séparée en deux par une vaste étendue de jardins entre Al Mina du côté maritime et Al Medina, la ville proprement dite, à l'intérieur des terres. C'est en 1982 qu'un projet urbain à réunifier ces deux municipalités ainsi qu'une troisième, appelée Beddawi, située à l'Est. Depuis, la dénomination exacte de la communauté urbaine est Tripoli Al Fayha'a (Tripoli l'odorante), « en raison du parfum autrefois dégagé par les vergers d'agrumes en fleurs, plantations qui recouvraient l'ensemble de la plaine littorale et qui assurèrent, durant plusieurs siècles, une partie de la prospérité économique de la cité ».[60] D'après le descriptif du projet de la Commission Nationale de la Coopération Décentralisée, sur les 330 000 habitants estimés en 2008, 72% habitent à Tripoli (Al Medina), 17% à Al Mina et 11% à Beddawi.

[59] COLLART Paul, CHEHAB Emir Maurice et DILLON Armando, *Liban, aménagement de la ville de Tripoli et du site de Baalbek. Rapport de la mission envoyée par l'UNESCO* en 1953, 1954

[60] Projet de la Commission Nationale de la Coopération Décentralisée intitulé « Soutien à la gouvernance locale et au développement touristique durable sur le territoire de la Communauté Urbaine Al Fayhaa au Liban – 2011 https://pastel.diplomatie.gouv.fr/cncdext/dyn/public/atlas/detailProjet.html?criteres.prjId=13183

Carte 5_ L'utilisation du sol dans les communes de la fédération d'al-Fayhâ'



Source : DEWAILLY Bruno, « La municipalité de Tripoli : entre pouvoirs locaux et services de l'Etat », in *Les cahiers du CERMOC*, n°24, 2001, p.306

1.1.2 Al Mina

La genèse de cette capitale remonte à l'Antiquité sur l'emplacement du port actuel, avant d'être investie par les Phéniciens et de devenir un comptoir sur la côte méditerranéenne, à l'instar de Sidon, Tyr et Byblos. Aujourd'hui encore, un vieux quartier a conservé son caractère authentique, parsemé de ruelles serrées et sinueuses et de maisons entassées, pour tomber par hasard sur une placette où siège l'église du quartier. Dans ce dédale de passages étroits, les échoppes aux volets peints ont trouvé refuge. Mais c'est aussi le règne du « système D » : une myriade de fils électriques pendent le long des façades ou bien volent au-dessus des têtes en enjambant les maisons les unes après les autres ; les chats errants s'agglutinent autour des poubelles fraîches (près du port, les carcasses de poissons abondent) ; un ancien *khan*, devenu un dépotoir où caquettent des poules en liberté, est désormais occupé par des réfugiés syriens.

Al Mina c'est aussi le repère des chrétiens. Dans les lieux de culte, où culminent du haut de leur clocher des croix en métal colorées, sont célébrés leurs offices. De nombreux foyers orthodoxes sont encore ouverts, bien que leur fonction religieuse ait désormais moins d'importance.[61]

Al Mina c'est encore la corniche où viennent se prélasser les familles en fin d'après-midi. Une promenade de près d'un kilomètre et demi a été goudronnée (plus facile à entretenir qu'une promenade plantée…) le long de la mer, donnant sur le soleil couchant. Les vendeurs de roses,

[61] Par exemple, le foyer de jeunes filles dans lequel je logeais n'avait d'orthodoxe que les icônes du Christ qui ornaient les cloisons. L'essentiel des résidentes étaient de confession musulmane, dont plusieurs syriennes venues terminer leurs études au Liban.

de maïs, de jouets et les loueurs de vélo pour enfants s'y installent dès que les badauds affluent. Les vieilles dames s'asseyent sur les bancs en béton, regardant les vagues taper contre les rochers et le ressac emporter les déchets en plastique jetés sur le sable en contrebas. Car l'envers de ce décor idyllique est âpre, face à la constellation de petits bateaux de pêche le regard ne doit pas se déporter vers le niveau inférieur, là où s'arrête le béton et où commence la plage, il serait alors confronté à un vidoir à ciel ouvert qui n'en finit pas d'écluser toutes les ordures de la ville.

Photographies 3-4-5-6_ Portrait d'Al Mina : le port de plaisance, le khan, les chats errants et la plage

Sources : photographies personnelles

1.1.3 Al Medina

« Les voyageurs et les savants qui ont visité Tripoli ont relevé le cachet oriental, plein d'attrait et d'intérêt, de ses rues étroites débordantes de vie, de ses monuments pris entre les maisons et les boutiques, en un jeu surprenant d'arcades, de voûtes, de saillies, de coupoles et de minarets. A côté du caractère pittoresque et folklorique, qu'il ne faut pas confondre avec désordre et laisser-aller, éléments négatifs à éliminer, nous trouvons encore aujourd'hui dans les vieilles

rues de Tripoli la vitalité d'un organisme qui n'a pas perdu sa raison d'être, même au milieu des exigences d'une ville moderne. »[62]

La vieille ville, ayant préservé son charme, continue d'attirer les rares touristes qui osent encore se rendre dans le district du Nord. Le quartier des souks notamment est le plus prisé. Divisé en plusieurs parties, il regroupe le « souk des Bijoutiers », le « Khan al-Saboun » en référence à l'une des aïeules des industries locales, la fabrication du savon à l'huile d'olive, ou encore le « Khan el-Kayyâtin » (des tailleurs), « l'un des ensembles architecturaux les plus originaux de Tripoli. […] Bâti dans la première moitié du XIVème siècle (et restauré juste avant-guerre), il s'agit d'un souk monumental à demi-couvert »[63], parmi lesquels de nombreux hammams et mosquées viennent se nicher entre les ruelles.

Proche de là, le château Saint-Gilles surplombe la commune du haut de son promontoire. Construite dans les années 1100 par le comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles (*Sanjil*), la Citadelle a été à de nombreuses reprises remaniée et réutilisée. Pendant la domination ottomane, elle aurait fait office de prison alors que « ses derniers occupants furent les soldats syriens, qui profitèrent avantageusement de la situation » jusqu'en 2005. Bien qu'il s'agisse de l'une des forteresses les mieux conservées du Liban, elle est à nouveau à la merci des aléas géopolitiques. Servant de base à l'armée… libanaise cette fois, les anciennes meurtrières ont repris du service afin de protéger les soldats, sécurisés par des sacs de sable et des vitres en verre par balles. L'édifice se situe sur la partie Ouest de la rivière Abu Ali qui sépare la ville riche des quartiers pauvres (Qobbé, Bab el Tebbane, Jabal Mohsen, Beddawi…), mais sa position géographique lui permet d'avoir un avantage sur les miliciens sunnites d'en face. Depuis que le conflit syrien a commencé, la Citadelle a encaissé de nombreux stigmates, rouvrant à l'arme automatique des brèches datant de plusieurs siècles.

1.1.4 Le nouveau visage de la ville à la fin des années 1960

Grâce à l'essor de l'industrialisation et la construction d'une raffinerie au terminal pétrolier de l'IPC (*Irak Petroleum Company*) à Beddawi, l'agglomération s'est étendue à partir des années 1950. Entre 1922 et 1952 la population a triplé (de 36 000 à 110 000) ce qui a nécessité un réaménagement profond de l'ensemble des deux principales entités administratives, Al Medina et Al Mina. C'est pourquoi de larges artères viennent aujourd'hui rompre l'homogénéité des

[62] COLLART Paul, CHEHAB Emir Maurice et DILLON Armando, *Liban. Aménagement de la ville de Tripoli et du site de Baalbek. Rapport de la mission envoyée par l'UNESCO* en 1953, 1954, p.18
[63] PINTA Pierre, « Tripoli et la vallée de la Qadicha », in *Liban, culture et art de vivre au pays des cèdres*, Guides Olizane, 2011, p.249

quartiers historiques et l'implantation de nouveaux immeubles en béton avec balcon et baies vitrées ont pris le pas sur le patrimoine vernaculaire.

A la fin des années 1960, l'architecte brésilien de renommée mondiale Oscar Niemeyer a entamé la réalisation d'un chantier titanesque qui devait accueillir des manifestations notables, d'où son nom de *Foire internationale de Tripoli* (rebaptisée *Rachid Karamé*). A cette période, à l'issue d'une crise politique et des discordes religieuses, le Liban connait son âge d'or. Fouad Chéhab, ancien chef de l'armée devient président de la République en septembre 1958. Ainsi il va tenter de restaurer l'unité nationale et de « mettre en place une politique de développement socio-économique […] plus en phase avec les grandes tendances de l'époque »[64], tout en revalorisant les pôles régionaux, phagocytés par la capitale. Le projet de grande foire internationale porte une dimension symbolique en lien avec les précédentes tensions et le choix de la ville de Tripoli, « bastion de l'arabisme qui vibre alors à l'appel du nassérisme militant et non à Beyrouth, la capitale marchande » prouve son intention de donner une force accrue au panarabisme, descendant de la puissante Egypte de l'autre côté de la Méditerranée.

Dans ses mémoires, l'architecte fait part des principes qui ont guidé sa démarche : il s'agit tout d'abord d'inscrire le projet dans un plan global d'urbanisation et réunir les « deux noyaux urbains séparés par de vastes orangeraies ». Finalement, de ses croquis initiaux, peu ont été aboutis tels quels. Après cinq années de négociations, le chantier démarre en 1967 mais devra être stoppé huit ans plus tard en raison de la guerre civile. Les bâtiments déjà sur pied serviront alors de quartier général aux différentes milices qui contrôlent la ville. Depuis, les 70 hectares de terrain sont maintenus dans un état semi-artificiel, inutilisé et pas prêt de l'être, le complexe attend son heure pendant que les allées du jardin adjacent sont partiellement entretenues bien que les grilles qui cernent le lieu restent fermées la plupart du temps.

Photographie 7_ Architecture ottomane dans le quartier de Tell

Source : http://www.tripoli-city.org/francais.html#histoire

[64] TABET Jad, « Le projet de Foire internationale d'Oscar Niemeyer à Tripoli, Liban (1968-1974) », in *Suspended spaces* n°2, 2012 http://www.suspendedspaces.net/entree/Le_projet_dOscar_Niemeyer.html

Photographies 8-9_ Les immeubles modernes face à la corniche

Sources : photographies personnelles

1.2 Des stéréotypes vite déjoués

Les impressions qui me sont venues lors des premiers jours d'installation dans la ville ont été très différentes de l'image qui m'en avait été dépeinte. J'aimais à parcourir les rues sur de vrais trottoirs (déambulations bien différentes de Beyrouth que je connaissais alors mieux, où il difficile de réaliser un quelconque trajet sans devoir faire une embardée pour éviter une voiture mal garée, une poubelle renversée ou un nid de poule mal placé) je me sentais plus à mon aise ici. Il est difficile d'en expliquer les raisons exactes alors je tenterai quelques suppositions.

1.2.1 Est-ce l'homogénéité relative de la ville ou de la religion ?

A Beyrouth les quartiers sont clairement délimités et faciles à distinguer par la présence d'églises comme à Gemmayzé ou Achrafieh, de drapeaux jaunes du Hezbollah et aux couleurs de la Syrie dans la banlieue Sud, ou alors des portraits de Rafik Hariri et son fils Saad, leaders du Courant du Futur, mouvement politique majoritairement suivi par des sunnites, aux alentours de la rue Hamra notamment.

A Tripoli, la distinction est également visible mais moins ambiguë puisque les chrétiens sont concentrés à l'Ouest dans le quartier d'Al Mina, le reste de la commune étant sunnite à 80%, ce qui rend l'émiettement des quartiers moins général. Reste l'exception de la colline de Jabal Mohsen qui est l'unique contrée à se revendiquer nusayrî. L'arrivée massive de réfugiés syriens a exacerbé de façon notable ces données, puisque l'essentiel sont des opposants au régime de Bachar al Assad, alimentant ainsi le taux des musulmans déjà majoritaires.

Le fait d'intégrer une ville clairement marquée par une religion dominante est peut-être rassurant parce qu'il pose les bases, et les règles sont établies de façon ostentatoire (majorité de femmes voilées, seuls les hommes sont installés à des tables de café – si ce n'est dans les établissements considérés comme occidentalisés et à la mode, drapeaux noirs islamiques présents partout, sauf à Al Mina et Jabal Mohsen… évidemment). Bref, contrairement à d'autres

cités libanaises, l'adaptation à Tripoli se fait plus facilement parce qu'il est dit où nous mettons les pieds et il est inutile de se questionner trop longtemps sur le comportement à tenir. Une certaine réserve de la part d'une femme est de rigueur, usage que j'adoptais avec empressement.

1.2.2 Question d'habitude ?

Ou bien la raison est-elle plus personnelle ? J'étais arrivée depuis une dizaine de jours au Liban et j'en étais à mon troisième séjour. Je devais alors commencer à m'accoutumer aux mœurs du pays, à m'habituer au regard insistant des hommes du simple fait de mon apparence d'occidentale, à être abordée à chaque croisement de rues (une seconde d'hésitation et voilà un, deux ou trois hommes prêts à m'aider, n'oubliant jamais d'en profiter pour me proposer d'aller boire un café. Lorsque je déclinais l'invitation du premier, le second prenait le relais et tentait sa chance. Ces faits, de nombreuses fois dans la journée, bien que sans méchanceté ni conséquences fâcheuses, m'ont appris à marcher quoiqu'il arrive, regarder droit devant et ne jamais faire mine d'être perdue). Ces plaisantes situations auraient pu décourager nombre de jeunes filles moins détendues, ce que je comprends parfaitement. C'est pourquoi j'insiste une fois encore sur la subjectivité de cet « étrange sentiment de bien-être » qui m'envahissaissait, car je comprends qu'il ne soit pas partagé.

Dans la même veine, je devais trouver des stratagèmes pour échapper aux demandes incessantes de ces messieurs lorsque je souhaitais m'allonger sur les rochers face à la mer. Toute la journée, ils restent assis dans leur voiture garée le long de la corniche, mais dès qu'ils aperçoivent une femme seule (cas particulièrement rare, c'est pourquoi ils se contentent généralement de les regarder marcher par petits groupes) ils s'approchent doucement, feignant de s'arrêter pour admirer le paysage, puis franchissent le pas. Pour éviter d'avoir à engager une conversation par avance stérile, eux ne parlant qu'arabe et moi le baragouinant, j'adoptais deux attitudes : faire semblant de ne pas entendre leurs sifflements – façon particulièrement désagréable de se faire remarquer – ou bien, plus efficace, se mettre des écouteurs dans les oreilles et fermer les yeux.

A partir de là, Tripoli et ses habitants sont devenus un réel plaisir, car délestés de leurs aspects inconvenants, pour une fille particulièrement. Effectivement, un ami Français me disait qu'il trouvait la ville, à l'inverse, très romantique avec tous les vendeurs de roses sur la corniche face au soleil couchant. La perception sensible d'un espace varie donc considérablement que l'on soit mâle ou femelle. Car je ne crois pas qu'il ait souvent reçu dans la poche de sa veste des petits bouts de papier imprimés d'un numéro de téléphone déposés en un geste gauche et pataud d'un quidam avide d'une réponse à ses avances. Ou peut-être cette proposition l'aurait-elle au

contraire ravi… Ce sont là les inaltérables différences entre nos deux sexes, l'une les voyant comme une offense, l'autre le prenant comme un compliment.

2. Une ville rassurante, mais pour qui ? Portraits de eux, de nous

2.1 Un lieu sécuritaire pour les étrangers ?

Le 25 février, j'écrivais sur mon blog : « *Tripoli J+2 – Paradoxalement, Tripoli est plus agréable et rassurante que Beyrouth, à l'exception évidente de Bab el Tebbane et Jabal Mohsen. Une fois de plus le regard des médias n'est pas toujours le bon. Dommage pour cette ville qui a la tête sous l'eau. A qui la faute ? Pas aux religions en tout cas.* » Ce message était en réponse à tous les Libanais qui me déconseillaient fermement de m'y rendre en particulier les chrétiens pusillanimes qui riaient de moi lorsque je leur parlais de mon départ pour Tripoli.

Par ces mots, je voulais aussi insister sur l'idée fausse et biaisée que les médias se font de la capitale septentrionale. Les reporters ne trouvent d'autres occasions de monter jusqu'au Nord que pour y réaliser un reportage sur les affrontements – carton assuré que de faire la une avec de belles photos « de guerre ». Ne percevoir un espace que sous cet angle limite effectivement sa réalité et ne fait que stigmatiser une situation qui est déjà fatale pour la région.

Au cours des mois passés à Tripoli, je ne me suis jamais sentie en danger, pas à un seul moment. Je suis de nature peu anxieuse, ce trait de caractère doit sans doute jouer, mais il n'explique sûrement pas tout. Le même sentiment s'est retrouvé chez deux autres Français rencontrés fortuitement. L'un, Raphaël Lefèvre, rédigeait une thèse sur « l'Emirat Islamique que le mouvement Tawhid a imposé sur Tripoli entre 1982 et 1985 », la seconde travaillait pour le Comité International de la Croix Rouge. Ni l'un ni l'autre n'étaient terrorisés à l'idée de se promener seuls dans la rue, contrairement aux habitants non-tripolitains. Il est évident que ce sont des raisons d'ordre culturel qui biaisent ces perceptions, avec trois explications possibles, selon moi.

2.2 La frilosité des Libanais

Premièrement, les Libanais ont tendance à être assez « frileux », notamment les chrétiens qui, sous des discours de tolérance et de paix, craignent les musulmans, qu'ils soient sunnites, chiites ou alaouites (les druzes faisant peut-être exception), et ce n'est pas la situation actuelle au Moyen-Orient qui va les faire changer d'avis. Ils sont minoritaires, malgré des chiffres et une représentation politique en leur faveur, et sentent que ce statut est instable. De plus, la montée de l'idéologie salafiste djihadiste, représentée principalement par l'organisation Daesh, dans

l'ensemble du monde arabe est un réel danger pour cette confession isolée (tout comme les juifs d'Israël). C'est donc une forme de protection que d'en avoir peur, tout en voyant l'utilité d'être en bons termes avec ceux qui portent les valeurs de la religion musulmane que l'on se doit aujourd'hui de qualifier de « modérée ». A Tripoli, la majorité sunnite pourrait être perçue par le reste de la population comme un magma de potentiels terroristes, ce qui explique les réticences des chrétiens à se rendre dans leurs quartiers. La métonymie qui consiste à prendre les quartiers chauds à tendance salafiste, tels que Bab el Tebbane, Beddawi ou Qobbé, quoique circonscrits, pour l'ensemble de la commune de Tripoli, nuit à son image et donc aux représentations qui en sont faites à travers le pays.

Quant aux musulmanes, il m'a paru que l'habitude de toujours se promener avec leur groupe d'amies, lorsque ce n'est pas en compagnie du mari, rend les déplacements oisifs en solitaire exceptionnels. Le statut patriarcal très prononcé dans l'application de la religion de Mahomet évite aux femmes de faire des trajets non accompagnées, d'où la surprise lorsqu'elles me voyaient errer esseulée, sans bague au doigt ni époux au bras.

2.3 La place de l'apparence dans la société libanaise et ses conséquences

Frileux, surtout, dans leur mode de vie où une grande place est laissée à l'apparence. De magnifiques robes, chaussures, sacs, lunettes, bijoux, montres sont le quotidien de ces dames, gâtées par leur conjoint qui s'endette pour préserver le statut social du couple. Un ami libanais me résumait la situation sans fard : « lorsqu'un homme veut se marier, il doit d'abord faire construire sa maison et s'acheter une très belle voiture. Une femme, elle, n'a qu'une seule condition à remplir : être pure. » Outre l'indignation que peut provoquer la fin de sa phrase, son allégation met en valeur le rôle du mâle au sein du futur ménage. Non seulement il devra subvenir aux caprices de sa dulcinée mais avant, pour lui plaire et éveiller chez elle un intérêt pincé, sa meilleure façon de se rendre aimable est de lui dévoiler sa richesse.

Sachant que le revenu mensuel brut au Liban s'élève à 766$ en 2012[65] (salaire minimum légal : 200$/mois et salaire mensuel moyen d'un cadre : 1300$)[66] ; que les frais de scolarisation d'un enfant inscrit dans une école privée, soit 74%[67] des inscriptions dans le primaire selon la Banque Mondiale, coûte entre 1200$ et 1500$/an[68] ; que le prix d'une voiture, quoique d'occasion et

[65] http://www.journaldunet.com/business/salaire/liban/pays-lbn
[66] http://www.mondissimo.com/f_url_fr/gauchepayspratiqueinfo.asp?id_continent=3&location=14&isocountry=LBN
[67] http://donnees.banquemondiale.org/indicateur/SE.PRM.PRIV.ZS
[68] Association LIBENFANT http://www.libenfant.com/

importée d'Allemagne, descend rarement au-dessous de 10 000$ d'après plusieurs contacts interrogés ; qu'une fête de mariage varie entre 25 000$ et 80 000$[69], les maris ont de beaux jours de découverts devant eux. L'ensemble de ces chiffres témoignent du goût très prononcé et solidement ancré des Libanais pour le luxe, qui ne se cachent d'ailleurs pas d'aimer les plaisirs futiles, pour peu qu'ils soient à la mode. Me vient à l'esprit le cas d'adolescents qui, trouvant cela le « must du in », demandent à leurs parents de leur payer un appareil dentaire ! Le comble du « moche » en France…

2.4 Les « célibataires » de Tripoli

La dernière explication concerne les femmes qui travaillent la semaine à Tripoli puis repartent dans leur maison familiale, souvent située dans le district du Akkar. Ces employées de tout âge, je les ai fréquentées de près en habitant dans un foyer orthodoxe non-mixte. (Pour rappel : l'appellation de la résidence est un indicateur géographique pour une personne qui ne connaîtrait pas l'adresse, ainsi s'il est « chrétien » c'est qu'il doit se situer dans le quartier d'Al Mina. C'est également un indicateur du communautarisme au Liban où tout doit appartenir à une confession. En l'occurrence, depuis plusieurs années déjà, le foyer n'a de religieux que les icônes saintes qui ornent les couloirs et les salons, les filles qui y vivent sont de toutes les confessions et depuis trois ans beaucoup d'entre elles sont syriennes, opposantes au régime officiel. A la différence des réfugiés entassés dans des maisons de fortune, celles-ci viennent de familles riches qui payent leurs études dans les universités d'élite avec un enseignement dispensé en anglais.)

Ces célibataires donc (si elles étaient mariées elles ne travailleraient plus ou vivraient dans leur maison) ne craignent pas de venir à Tripoli, ni même de s'y promener à pieds (quoique le cas soit rare, la population préférant généralement se déplacer en voiture quelle que soit la longueur du trajet). Ce qui les distingue de mon ressenti personnel de « bien-être », en revanche, c'est qu'elles ne s'y sentent pas *rassurées*. Pour elles, Tripoli est une nécessité, sans la ville et ses opportunités elles n'auraient jamais pu trouver un travail dans les montagnes de leur région. Sans oublier la remarque déjà développée sur les plaisirs « superficiels » – qui les concerne également – il faut y ajouter un second facteur : leur vie n'est pas facile et les situations périlleuses sont courantes. En effet, les déplacements hebdomadaires en voiture entre le Akkar et Tripoli sont source d'anxiété et de danger tangibles puisque la route la plus directe passe par

[69] Article paru dans *L'Orient-Le-Jour*, « Au Liban, l'industrie du mariage ne connait pas la crise » par ABIJAOUDI Joanna, 6/02/2009

les deux quartiers en conflit. Chacune a sa petite histoire à raconter pour illustrer ces faits et l'accès est régulièrement fermé, dès lors que des coups de feu retentissent. Les heurts dans cette zone prennent donc la place de la localité dans son ensemble, qui pâtit d'une mauvaise réputation globale, mais ces demoiselles, contraintes à travailler ou encore étudiantes, ne rechignent pas à l'idée d'y habiter, sans quoi elles vivraient encore avec leur famille pauvre dans les montagnes du Mont Liban.

UN MOIS AU LIBAN

Texte fini d'être rédigé mi-mars 2014

Arrivée au Liban le 12 février, je profite de ce premier mois pour faire le point, au regard de mon texte liminaire écrit peu de jours avant mon départ.

Que d'illusions, que de belles et bonnes intentions, que d'envolées lyriques pour une situation qui n'a rien d'une ode à la joie mais tout d'une oraison funèbre ! Ah qu'il fait bon vivre dans ce que j'avais appelé mon « cocon parisien », que je qualifierais aujourd'hui de « monde de Bisounours » dans lequel j'ai baigné depuis ma naissance ! Qu'il y fait bon vivre et que la vie me semble plus sereine, plus facile, plus organisée, plus optimiste, plus ceci, plus cela. Pourtant je le connaissais ce Liban, que j'avais osé baptiser « mon Liban », mais peut-être justement qu'en voulant trop me l'approprier je suis passée à côté de lui.

En réalité, ce qui me semble plus vraisemblable, c'est qu'être dans un pays quelques semaines à l'occasion de vacances est bien différent que d'y rester pour une durée plus longue et dans le but d'y mener un projet. Après avoir rencontré plusieurs journalistes françaises installées à Beyrouth depuis près de deux ans, je me dis que leur vision du Liban doit être différente de la mienne car ce métier pousse à relater des faits, à être observateur, tandis que mon travail se veut acteur d'un changement, il est donc entièrement dépendant d'un contexte, qui me dépasse. Et puis habiter dans la capitale ou à Tripoli, voilà deux mondes qui se jouxtent mais qui s'opposent à bien des égards. J'avais pourtant écrit que « me dépasser » était une expression qui résonnait en moi, comme un rai de lumière qui m'indique le chemin à suivre. Mais aujourd'hui je suis obligée d'avouer que vouloir à tout prix se dépasser est périlleux. Il est des chaussées glissantes qui nous jettent tout droit dans un fossé. Depuis un mois je l'ai évité, mais pour combien de temps encore ?

Le point de départ de toute recherche ou action ou recherche-action est une période de flottement qui va servir de terreau fertile pour la suite. On y rencontre des personnes qui sauront nous aiguiller, nous donner des contacts, elles nous font part de leur expérience du terrain ou de la ville (j'en ai beaucoup interrogées sur leur perception de Tripoli et sur son histoire), on apprend à vivre au rythme des habitants, à manger aux mêmes heures qu'eux (même cela est une épreuve, alors que je n'ai pas un grand intérêt pour les heures de repas

fixes en temps normal), à se faire des amis mais tous ont leur vie, leur travail, leurs problèmes. Alors moi, de nature plutôt solitaire et indépendante, je profite de ces moments de creux pour arpenter la ville, lire, écrire, travailler. Mais ces réjouissances des premiers instants n'ont qu'une durée de vie limitée. Je m'en rends compte maintenant.

En un mois donc, j'ai eu le loisir de rencontrer, dans le cadre de mon projet, des journalistes français et libanais, un membre scientifique de l'Institut français du Proche-Orient, les directeurs du lycée franco-libanais de Tripoli, une spécialiste des questions du patrimoine, des membres d'ONG. Certains m'ont encouragée dans ma démarche, d'autres m'ont complètement démotivée, mais je veux rester lucide et avancer « pas à pas », comme je l'avais prévu. J'ai compris aussi la nécessité de savoir rester souple, de ne pas se focaliser sur une idée ou un projet mais d'être à l'écoute des situations et des conseils que l'on me donne. Ces repérages, bien qu'inévitables, me lassent très vite car je me trouve toujours dans une posture d'attente : attente d'obtenir un rendez-vous, attente de pouvoir accéder à mon terrain de recherche, attente de trouver un logement stable. Je suis prisonnière des autres, dépendante en tous points. Et je n'aime pas cela.

En reprenant aléatoirement les points que j'avais abordés dans mon texte de départ, je veux informer le futur lecteur sur la difficulté de choisir un tel projet sur un tel terrain dans un tel contexte. A noter au passage que je rédige ces lignes à la suite de 48h sanglantes dans les deux quartiers où je travaille, qui ont causé la mort (pour l'instant du moins puisque les combats continuent) de neuf personnes, dont une fillette de dix ans, et blessés soixante habitants de part et d'autre de la ligne rouge.

Je me réjouissais depuis mon arrivée à Tripoli, le 24 février, du calme « longue durée » qui régnait dans le secteur ; en effet il n'y a eu aucun gros bouleversement, si ce n'est une personne assassinée par ci, par là, mais rien d'inquiétant au demeurant. Disons plutôt sans conséquences désastreuses sur les civils. Les coups de feu, de mortiers et les roquettes tirés à partir de jeudi 13 mars après-midi sont, en revanche, affligeants et interviennent après la mort d'un homme, tué par balles dans le centre-ville. Sa faute ? Etre un sunnite, fils d'un alaouite, marié à une alaouite et vivant dans le quartier de Jabal Mohsen, pro-Bachar al Assad. Comme me l'a très bien fait remarquer une amie libanaise « un type normal quoi ! » (comprenons par là qu'il a eu le courage, ou l'ouverture d'esprit ou l'envie simplement, de se marier avec une femme qui n'était pas de sa communauté, mais cela les salafistes de Bab el Tebbane ne l'entendent pas de la même oreille). Depuis une photographie de son corps gisant sur un trottoir circule sur les réseaux sociaux, intitulée 'Tripoli now'. J'en ai moi-même un cliché sur mon téléphone… Il

faut bien dire que ce partage change des chaînes de textos habituelles : « envoie ce message à 10 amis, dont moi, et tu auras une surprise ce soir ! »…

Eh oui, le Tripoli que j'aime tant à sillonner, lui « plus agréable et rassurant que Beyrouth » (c'est ce que j'avais écrit sur mon blog), lui où je passe mes journées à marcher sans me sentir en insécurité, eh bien à quelques kilomètres de moi, ou quelques mètres je ne sais pas, un passant lambda s'est fait tirer dessus par deux jeunes sur leur scooter squelettique à 11h30.

Mais si seulement il n'y avait que cet épisode ! De tout ce que l'on m'a raconté depuis mon arrivée il est sans nul doute le plus marquant, mais la « guerre » n'a pas l'apanage de la violence. Tout ce qui ressort de ce pays est violent, triste, révoltant pour moi qui, encore une fois, ne peux que regarder ce spectacle de mes yeux d'occidentale n'ayant jamais connu d'autre violence que celle des films. Les jours passent et les mauvaises nouvelles s'enchaînent : un jour on m'annonce que la voisine d'amis Offre-Joyens a été hospitalisée le jour de mon départ pour Tripoli. Elle est morte douze jours plus tard. Cancer du poumon. Avant cela tout allait bien pour elle. Son mari paralysé des jambes se retrouve seul avec son fils de 17 ans qui lui sert de porte-manteau dans ses déplacements.

Un soir une femme docteure en Psychologie reçoit l'appel d'une proche très inquiète, sa fille de 16 ans fait une crise de démence, dit-elle, elle veut tuer tout le monde, qu'est-ce qu'elle peut faire ? « Je t'avais dit il y a quatre jours déjà de l'emmener à l'hôpital psychiatrique [il n'y en a vraisemblablement qu'un seul dans tout le pays] ! ». Mais la honte d'avoir un enfant malade mental a rebuté les parents qui ont pensé que la première crise n'était que passagère. Depuis elle est internée et le médecin n'est pas en mesure de dire quand elle en sortira.

Dans le foyer où je loge à Tripoli, j'ai fait la connaissance d'une jeune avocate à la Cour. Depuis quelques mois elle travaille dans une association mandatée par le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (UNHCR), et ce soir elle se demande comment aider une de ses clientes : une jeune femme dont le bébé d'un mois s'est fait enlever par son propre mari qui a pris avec lui la carte d'identité de l'enfant. La syrienne supplie sa défenseuse de le retrouver mais au fond d'elle l'avocate ne doute que le père a déjà traversé la frontière et restera donc introuvable encore longtemps, sinon à tout jamais.

La violence de ces situations est une torture psychologique, elles m'emplissent de haine et de tristesse mais je suis impuissante. Impuissante à aider ces dizaines de milliers d'enfants syriens qui sont obligés de travailler dès l'âge de 6 ans pour gagner quelques pièces ou de jouer sur les chemins de terre, sales et couverts de boutons, avec le premier camion en plastique trouvé

pour passer leurs longues journées. Combien de gamins sont nés au Liban depuis trois ans (l'anniversaire du début de la révolution en Syrie est justement aujourd'hui, samedi 15 mars 2014) ? Et combien sont morts en Syrie, mais aussi au Liban où les conditions d'hygiène des réfugiés ne dépassent pas le stade du Moyen Age ? Une femme syrienne est toujours enceinte, à peine a-t-elle accouchée qu'une nouvelle grossesse s'annonce. De sorte que les campagnes, les centres urbains et les camps grossissent à une allure démesurée. Je passe beaucoup de mes week-ends dans les environs de Batroun, une région montagneuse à très forte majorité chrétienne. Le service des Jésuites pour les réfugiés a ouvert une école pour les enfants des environs dans les locaux de l'association Offre Joie, mais la centaine de places est loin de suffire à les accueillir tous… sans compter les familles où les parents préfèrent que leur progéniture aille travailler plutôt qu'étudier.

--

J'avais laissé en suspens ces notes pour tenter de penser à de belles choses et de me vider la tête en quittant la capitale du Nord. Mais le retour dimanche soir me replace de plein fouet au cœur du 'Tripoli now' que j'avais abandonné deux jours auparavant. Je laissais ainsi Tebbane et Jabal se battre, les tirs de kalachnikovs m'accompagnant encore quelques mètres avant de retrouver le seul bruit du moteur dépravé du bus. Dès mon retour, la même musique m'accueille et toujours cette seule pensée que je ne peux désormais plus ôter de mon esprit : « Chaque balle peut tuer un enfant. » Je décide malgré tout de rentrer au foyer à pieds, la trentaine de minutes de marche qui m'attend fera office de transition. Et puis je marche plein Ouest, à l'extrême opposé des quartiers rivaux, les coups de feu devraient s'atténuer. C'est le cas.

Le soir j'ai pris l'habitude de retrouver mes amies du foyer dans une des chambres (la dureté de l'atmosphère et les difficultés quotidiennes de chacune de ces femmes les ont poussées à retrouver un semblant d'harmonie familiale et convivial au moment du dîner) et je leur fais part de mon ressenti sur ces quatre semaines et demi que je viens de vivre au Liban : la violence, l'absence d'espoir, de rêves, la banalité que sont devenus les rounds entre sunnites et nusayrîs, les milliers de syriens qui peuplent chaque lopin de terre. Dans un élan de réconfort ou de confidence, l'une d'elle me parle de deux histoires dont elle a eu vent. La première par un bénévole de la Croix Rouge Libanaise : une famille d'exilés (entendons par cette expression au moins trois ménages, soit une vingtaine de personnes) vit sur la plage, dans une tente de fortune. Il y a quelques semaines, un nourrisson est mort à l'hôpital… de froid. Le léger drap qui le recouvrait n'était pas assez chaud et ce malheureux n'a pas eu d'autre défense que celle

de pleurer pour se faire remarquer. L'alerte a été donnée trop tard pour que les médecins fassent quelque chose.

Ou encore : il y a un mois, dans un camp de réfugiés installés dans les montagnes du Akkar au Nord-Liban, un bébé de neuf mois ne cessait de geindre, la mère avait beau tenter de le calmer rien n'y faisait. Un jour, las et à bout, le père demande à sa femme d'entrer dans la tente pour tenter une ultime consolation. Quelques minutes plus tard elle revient vers lui, toujours rien à faire. « OK, laisse-moi essayer ». Il allait s'en occuper. Les cris ont disparu. L'homme est ressorti avec un visage serein, a creusé un trou. Depuis il est en prison. L'amie qui me raconte cette histoire retient ses larmes et reste choquée de la manière dont elle a appris cette nouvelle, par une Syrienne qui vient tous les samedis faire le ménage chez elle et qui en a parlé le sourire aux lèvres. Qu'y a-t-il de plus inhumain ? Je pensais que mon amie cherchait à me réconforter, mais peut-être avait-elle besoin, elle aussi, de vider son sac.

Cherchant de nouvelles chansons à télécharger sur son téléphone, sa fille me sollicite pour donner un titre. Le premier qui me vient à l'esprit est la bande originale du film 'In the mood for love', je la préviens qu'il n'y a pas de paroles mais que cette musique est magnifique. Un silence envahit la chambre lorsque les premières notes commencent. Je ne l'avais pas écouté depuis mon départ de France, je me laisse transporter par le rythme et savoure cet instant comme une bouffée d'air frais en provenance de mon monde de Bisounours. Courte rêverie. Les affrontements viennent de reprendre à l'Est. L'ode à l'amour qu'incarne cette musique vient elle aussi d'être victime du 'Tripoli now'.

Je ne m'endors jamais sans regarder un film. Ce soir j'ai envie de quelque chose de gai, de détendant. Je tombe sur « Astérix aux Jeux Olympiques », je sais d'avance que je vais trouver ça nul mais au moins il n'y aura ni mort, ni kidnapping, ni prison, ni pression psychologique. Au loin les bombardements continuent, j'essaie d'en faire abstraction et de me concentrer sur les blagues pas drôles d'un casting pourtant réputé. Mais lorsque la fiction prend fin, seule dans ma chambre, je n'ai plus d'alibi pour nier la réalité. Les détonations sont d'autant plus fortes qu'aucun autre bruit ne vient rompre le silence. Je repense à Fatima qui n'est pas sortie de chez elle depuis jeudi après-midi, si ce n'est pour s'assoir devant la porte de son appartement. Je lui envoie un message sur Whatsapp. Tout va bien. Une conversation s'engage, elle cherche à me rassurer, m'envoie des smileys rigolos. Mais c'est moi qui adopte un ton grave. Je lui dis que je m'inquiète pour elle, que je pense à tous les enfants qui vivent en ce moment dans les quartiers chauds et qui resteront marqués à vie par ces explosions brutales et imprévisibles. Elle, ne s'inquiète pas pour tous les enfants, seulement pour ses neveux qui sont

auprès d'elle. J'envoie des smileys tristes, ne sachant pas quoi répondre d'autre. Alors que je persévère à aborder des sujets qui semblent me toucher plus qu'elle (elle est tellement habituée à ces épisodes qu'elle en est devenue très distante et en profite même pour… étudier !), Fatima me lance qu'elle a « besoin d'un long voyage :D :D [smileys qui sourient] », je lui réponds qu'elle pourra venir en France un jour, en même temps que je demande :

« - Ah… Ils ont quel âge ? [en parlant de ses neveux]

- France c'est un pays de l'amour si ? »

- Oui ;) [clin d'œil]

- 3-4 ans. Et un garçon de 2 mois.

- Ils sont à Tebbane aussi ? :'([smiley qui pleure] Tu as des nouvelles d'eux avec whatsapp ?

- Mais pourquoi France s'appelle pays de l'amour ? »

Parfois voyager consiste simplement à faire évader son esprit, se prendre à rêver de ce qu'il existe ailleurs et se créer de belles images. Elle me dit aussi que lorsque la situation se sera calmée elle m'invitera à déjeuner chez elle et s'empresse de savoir si j'aime les aliments libanais. A 2h du matin, je me sens presque coupable en lui disant que je vais dormir. Elle ne m'en veut pas.

Ici chacun y va de sa petite anecdote, d'un détail en plus qui rendra l'histoire de l'autre moins monstrueuse que la sienne, et cela pas seulement à Tripoli. Tous les Libanais sont touchés, les sunnites, les chiites, les maronites, les orthodoxes, les riches, les pauvres, les citadins, les ruraux. J'ai approché de près tous ces groupes et en chacun d'eux je n'ai senti que peur, que tristesse, que résignation. Le conflit syrien ? On n'y peut rien. Les réfugiés syriens ? On n'y peut rien. Les attaques-suicides ? On n'y peut rien. Les roquettes ? On n'y peut rien. Les coupures d'électricité ? On n'y peut rien. Alors on choisit un bouc émissaire en fonction de ses propres intérêts, de ses cicatrices pas encore refermées de la guerre civile, de ses affiliations communautaires. Et toujours la faute retombe sur les autres. Et jamais personne ne se sent responsable d'une situation qui n'a cessé de s'envenimer depuis 1956, date des premiers heurts dans le pays, opposant pro et anti-Israël et plongeant « la Suisse du Proche-Orient » dans un gouffre qui se creuse chaque jour un peu plus.

--

Aujourd'hui mon projet de départ n'est plus qu'un vague souvenir, un moyen d'expliquer à mes interlocuteurs mon travail, d'où je suis partie et où j'en suis arrivée quelques semaines plus tard. Plusieurs éléments ont contribué à me faire ouvrir les yeux et changer de cap.

Premièrement le climat pesant qui règne sur tout le territoire. Les habitants ont baissé les bras et pratiquent la politique de la survie depuis trois ans. Beaucoup sont partis, certains même depuis l'été 2006, lors de la dernière invasion israélienne. C'était le point de départ d'une machine qui ne s'arrêtera que quand… Quand… Quand quoi d'ailleurs ?

Dans les premiers temps je laissais rire et s'exclamer ceux qui apprenaient que j'étudiais les quartiers de Bab el Tebbane et Jabal Mohsen. Ils me souhaitaient tous bon courage mais pouvaient prédire l'issue d'avance : je ne parviendrai jamais à mes fins. Ils n'avaient pas tort. Peut-être même raison. Mais je voulais croire en l'impossible.

Ensuite la difficulté d'accès au terrain. J'ai mis longtemps avant de pouvoir approcher de près l'objet de mes désirs. Il n'était absolument pas envisageable de m'y rendre toute seule, j'aurais fait parler le quartier entier et je ne suis pas assez expérimentée pour sentir venir le danger. A mon arrivée, je comptais sur l'association Offre Joie pour m'ouvrir les portes du Paradis, ou plutôt de l'Enfer. Je devais attendre début mars que son Président revienne de voyage, mais une fois revenu je n'ai toujours pas eu de nouvelles malgré mes relances. Je le considérais comme mon garant, mon protecteur. Après tout c'est lui qui m'a « autorisée » à venir lorsque je lui ai demandé ce qu'il pensait de mon projet et s'il trouvait l'idée bonne de me présenter en tant que bénévole de l'association, ce qui me permettait d'aller à la fois en zone sunnite et en zone alaouite sans que les suspicions me bloquent dans mes démarches. N'allant pas lui courir après indéfiniment, j'ai changé mon fusil d'épaule (je précise que c'est une image…) et ai commencé à chercher d'autres ONG qui pourraient m'accueillir.

Première contactée, première apprivoisée. Utopia est une association tripolitaine créée tout récemment, en 2012, par des jeunes d'une vingtaine d'années. Elle est officiellement apolitique et aconfessionnelle comme Offre Joie mais ne peut pas pour autant envisager de faire des missions à Jabal Mohsen. Il ne s'agit pas là de la volonté des fondateurs, mais de certains des bénévoles qui habitent Tebbane (pour la plupart sur la ligne de front) et qui ne sont pas prêts à pactiser avec l'ennemi si vite. Cela dit, avec une autre ONG basée dans le quartier d'en face, ils ont mis en place des actions communes, à réaliser séparément.

Grâce à cette structure j'ai enfin pu mettre les pieds chez les sunnites ! Les conditions étant toutes réunies, je ne courais aucun risque, d'autant qu'aucun déplacement ne peut être effectué

sans être accompagné d'un habitant du quartier, même en portant la veste safari beige au logo Utopia. Mieux vaut être sûre et ne pas jouer avec le feu. Et puis comme je l'avais promis, je serai « courageuse mais pas téméraire ».

Une annexe de l'association se trouve dans le quartier bas, la plupart des volontaires en sont originaires. C'est là que j'ai rencontré Fatima et c'est avec elle que j'ai passé la matinée le jour de la reprise des combats. Nous discutions d'un projet d'usine de textile qu'Utopia veut ouvrir pour les femmes des quartiers pauvres et dont je suis désormais responsable… [Finalement, ce dessein ne verra pas le jour durant mon séjour, l'inorganisation légendaire des Libanais y étant pour quelque chose].

Beaucoup des jeunes qui portent fièrement les couleurs de l'ONG sont d'anciens combattants. Pour Shafiq, l'un des fondateurs qui n'a que 23 ans, c'est déjà une victoire pour eux de voir ces garçons sans arme à la main et qui occupent leur journée en aidant les autres plutôt qu'en trainant dans les rues et en faisant des tours en scooter dans toute la ville sans but ni destination.

Les affrontements qui ont repris avec une violence spectaculaire sont également un poids qui a pesé dans la balance pour me faire changer d'avis sur mes intentions humanitaristes. En tant qu'auditrice de ce qui se passe à quelques kilomètres de moi, je ne peux que m'avouer vaincue et réfléchir à un autre angle d'attaque (encore une expression…).

Mais parmi toutes ces raisons, la plus déterminante a été une promenade, si j'ose dire, proche de la rue de Syrie, qui nous a menés, à ma demande, au terrain de jeux qu'Offre Joie avait construit en 2011 et dont il sera question plus longuement dans ce mémoire, c'est pourquoi je ne m'attarderai pas davantage à la commenter.

L'extrême pesanteur de ces situations à toutes les échelles de la société, ajoutée au fait d'avoir à les vivre seule, m'a incitée à rentrer en France pour une quinzaine de jours. L'occasion de voir du rose, de prendre de la distance par rapport aux désillusions liées à mon but premier, mais aussi de me permettre de revenir avec un autre état d'esprit, d'être au courant de ce que je vais retrouver là-bas et de dépasser la première phase laborieuse de prise de contacts et de repérages. L'occasion également de mettre à plat mes impressions, de décider ce dont j'ai vraiment envie pour ce travail et de réajuster mon projet initial qui, comme je l'ai précisé, n'est ni réalisable, ni envisageable, ni concevable dans un tel contexte.

L'expérience de la visite du terrain de jeux m'a ouvert les yeux sur la réalité et l'actualité de ce conflit, sur l'utopie que c'est de vouloir instaurer à tout prix un dialogue là où plus aucun lien n'est possible. C'est pourquoi je suis en train de réfléchir à une autre façon d'aborder mon sujet qui ne sera non plus tourné sur le développement commun des deux quartiers mais sur une étude de l'adaptation à l'environnement que chacun a mis en place et sur les manières dont les quartiers envisagent leur croissance interne, notamment grâce à la société civile.

L'exemple du terrain de jeux est révélateur de l'impuissance des associations qui voudraient réunir les deux quartiers pour ne retrouver que le Bab el Tebbane d'antan tel que nommé sur le cadastre (Jabal Mohsen n'est pas officiellement une entité administrative mais une portion de Tebbane). C'est pourquoi j'ai intégré Utopia qui s'occupe de la partie sunnite et je vais contacter Lebanon Love qui est la seule association du quartier alaouite, car, selon moi, le meilleur remède à ces quartiers très pauvres est un développement (meilleur accès à l'éducation, à la santé, au travail, etc.) mais séparé. Ce n'est qu'une fois que la situation se sera apaisée en Syrie et surtout que les mentalités auront évolué et les rancœurs estompées qu'un « rapprochement » sera éventuellement concevable. Dans mes premiers échanges avec le président d'Offre Joie à propos de mes intentions de voyage, j'employais le terme « réconciliation », il m'a corrigé en préférant le mot « rapprochement » pour le contexte actuel, moteur de leurs actions sur ce terrain. Aujourd'hui je dirais : « isolement » pour le court terme et « rapprochement » dans un second temps. L'isolement pourrait même être à envisager aussi drastiquement qu'à Belfast en Irlande du Nord avec la construction de murs de paix, les Peacelines. Murs toujours debout aujourd'hui… Espérons que pour Tripoli nous n'en soyons pas encore à ce stade en 2050 !

Voilà mises à plat mes impressions d'un mois de séjour au Liban et mes nouvelles directions, sans doute moins utopiques mais beaucoup plus réalistes et éclairées. En attendant, un retour en France pour une quinzaine de jours sera vital pour la préservation de mon équilibre mental.

ETUDE DE CAS – BAB EL TEBBANE ET JABAL MOHSEN, DEUX QUARTIERS DANS ET HORS DE TRIPOLI

1. Pauvreté et mise à l'écart par le reste de la ville

A Tripoli, 57% de la population vit dans la pauvreté, selon une récente étude menée par la Commission économique et sociale pour l'Asie occidentale (ESCWA) des Nations Unies. Ce pourcentage grimpe à 87% dans le quartier de Bab el Tebbane et à 69% chez leurs voisins nusayrîs de la « colline d'en face ».

1.1 Les facteurs explicatifs de la pauvreté

D'après Catherine Le Thomas qui a rédigé un rapport en 2009 ayant pour titre « Pauvreté et conditions socio-économiques à Al-Fayhâ'a : diagnostic et éléments de stratégie »,[70] une série de corrélats permet d'expliquer les raisons de ce phénomène localisé dans cette partie du Liban :

- Proportion élevée de ménages à faible revenu et vivant sous le seuil de pauvreté tel que défini par le MAS/PNUD
- Taux de chômage, réel ou masqué, élevé, particulièrement dans certains quartiers, parmi les femmes et les jeunes
    - formes d'oisiveté forcée aggravées par la taille restreinte des logements – culture de la pauvreté
    - exode rural de populations pauvres non absorbées sur le plan économique
- Manque de compétitivité des entreprises locales
    - environnement défavorable par manque de dynamisme des grandes infrastructures de l'agglomération
    - situation sécuritaire précaire
    - manque d'innovation
    - besoin d'encadrement et d'aide au développement
- Manque de qualifications chez les jeunes, éducation insuffisante
    - déscolarisation et travail des enfants, surtout pour les garçons
    - insuffisance des écoles techniques et professionnelles
    - sous-qualification de la main d'œuvre qui favorise le chômage
- Insuffisance des mécanismes de protection sociale
    - défaillance de l'État en matière de couverture sociale, qui entraîne une prise en charge privée et souvent de type caritatif des risques
    - problèmes de santé des populations les plus précarisés

[70] LE THOMAS Catherine, *Pauvreté et conditions socio-économiques à Al-Fayhâ'a : diagnostic et éléments de stratégie*, rapport rédigé pour l'Agence Française du Développement (AFD) et l'Institut européen de Coopération et de Développement (IECD) dans le cadre du projet « City development strategy » des municipalités d'Al Fayhaa, décembre 2009

- comportements déviants ou à risque insuffisamment pris en charge

- Qualité de vie très médiocre (au niveau du bâti, des infrastructures, de l'environnement dégradé)
  - densités trop élevées au regard du style de vie dans ces quartiers (taille importante des ménages, 5,2 en moyenne pour la Fédération des Municipalités, 5,6 à Beddawi, 6,2 à Tebbané)
  - qualité médiocre des matériaux de construction (dégradation rapide) et manque d'infrastructures ou qualité souvent insuffisante (égouts, eau potable, routes)

- Rareté des structures d'encadrement et des activités culturelles et de loisirs Le cumul de ces problèmes liés à la pauvreté dans ses aspects multidimensionnels rend nécessaire la mise en place d'actions ciblées, intégrées dans un projet global de développement susceptible d'inverser le processus de fragmentation socio-spatiale et de redynamiser l'agglomération sur les plans économique, social et culturel.

Au regard de ces facteurs déterminants, il est effectivement plus aisé de comprendre pourquoi et comment l'implantation de groupes extrémistes a pu s'opérer dans cette région particulière du Liban. La pauvreté étant caractérisée par un dénuement tel que toute initiative – officielle ou officieuse – est perçue comme une porte de sortie qui ouvre la voie à une vie meilleure. Ces engrenages rapides dans un cercle vicié par la quête de reconnaissance sont donc une réponse à l'apathie institutionnelle et une forme de contestation sourde et insidieuse qui mène tout droit à d'inéluctables fatums soi-disant dictés par une force divine.

Ainsi lorsque l'absence de moyens tangibles (infrastructures, personnels sociaux, opportunités de travail, éducation) se heurte à des velléités bien plus enracinées, produit d'un atavisme générationnel sous-jacent, que sont des représentations mentales à tendance fantasmagoriques telles que la notion de *'asabiyya* ou plus récemment de *djihad*, aucune place ne reste pour éviter le pire, à savoir un conflit. Ou bien, lorsque certains tentent de franchir les limites du raisonnable – de leur raisonnable du moins, celui de ceux qui prétendent être dans le juste, au plus près des *hadiths* inspirés du prophète Mahomet –, ils finissent étendus par terre, jonchant le bitume d'un sang innocent (selon nous), impur (selon eux), mais néanmoins victimes subsidiaires du '*Tripoli now'*.

1.2 Chiffres clés

Afin de mettre en lumière de façon plus évidente les corrélats précédemment cités, voici quelques données qui peuvent éclairer sur les raisons d'un passage à l'acte criminel. L'ensemble des chiffres provient du rapport de Catherine Le Thomas, datant de 2009 car aucune autre enquête de terrain aussi aboutie n'a été publiée depuis. Il est à noter cependant qu'un changement majeur est survenu à partir du milieu de l'année 2011 avec l'arrivée massive de réfugiés. Ces populations immigrées viennent grossier les chiffres déjà accablants relatifs aux

quartiers pauvres du *caza* (département) du Nord. Mais aucun recensement n'a permis de les comptabiliser assidument.

1.2.1 Une pauvreté généralisée

Tout d'abord, concernant la commune de Tripoli Al Fayha'a, il faut savoir que 40% de sa population totale est logée dans des quartiers détériorés au niveau du bâti et pauvres[71] dans le sens du Ministère des Affaires Sociales (MAS) et du PNUD, mandataires d'une étude intitulée *The Living Conditions in Lebanon : a comparaison between 1995 and 2004* paru en 2007 et d'un rapport l'année suivante, *Poverty, Growth and Income Distribution in Lebanon*. Dans le quartier du bas, 60% des familles vivent avec moins de 400$ par mois et comptent en moyenne sept personnes par foyer. « Cette somme correspond à moins de deux dollars par personne et par jour, soit un niveau de ressources inférieur au seuil de 'très grande pauvreté' défini pour le Liban »[72] d'après les conclusions du diagnostic de 2009.

1.2.2 Précarité foncière

En plus d'une précarité pécuniaire, les habitants pauvres de l'Est tripolitain subissent des conditions de vie difficiles et parfois les aléas climatiques se jouent de leur état de nécessité. En effet, en 1955 la crue de la rivière Abu Ali qui borde le flanc Ouest de Tebbané a ravagé une partie de cette zone et provoqué des dégâts matériels considérables. Des répercussions plus sournoises telles que l'humidité ou les fissures dans les murs ne se sont révélées qu'avec le temps et gâtent la vie des riverains. De même, pour loger davantage de ménages, les habitations ont été scindées en deux, ce qui permet certes de caser plus de personnes mais s'entassent dans des nids de poules des familles comprenant cinq enfants, dont souvent un toujours en bas âge, ce qui est loin d'être des conditions idéales pour le développement des uns et des autres.

---

[71] Cette approche consiste à mesurer la pauvreté en termes de « besoins de base non satisfaits » (UBN en anglais, *unsatisfied basic needs*) : une personne est alors considérée comme « pauvre » si elle ne peut satisfaire ses besoins élémentaires en matière d'éducation, de santé et de services de base (dans l'un ou plusieurs de ces domaines, selon un index mis en place préalablement en fonction de multiples critères). Cette mesure présente l'avantage de prendre en compte l'aspect multidimensionnel de la pauvreté ; mais elle présente l'inconvénient d'une subjectivité éventuelle dans le choix des critères, de leur pondération, et de la fixation du seuil de la pauvreté (Laithy et al., p.33 sq), d'après LE THOMAS Catherine, *ibid.*

[72] D'après l'étude citée par LE THOMAS dirigée par LAITHY Heba, ABOU ISMAIL Khalil et HAMBAN Kamal, *Poverty, Growth and Income distribution in Lebanon,* International Poverty Center, study no 13, jan 2008

La crue, puis vingt ans plus tard la guerre civile ont conduit à l'exil un tiers des habitants du quartier, mais vite remplacés par des ruraux essentiellement venus récoltés les fruits des emplois vacants dans le grand marché.

Tableau 1_ Etat du logement à Tebbané, rue de Syrie

Pénétration du soleil			**Humidité**			**Fissures**		
	Nombre	**%**		**Nombre**	**%**		**Nombre**	**%**
Parfois	158	43.3	beaucoup	142	38.9	beaucoup	88	24.1
Toujours	154	42.2	Un peu	129	35.3	Un peu	144	39.5
Jamais	52	14.2	jamais	93	25.5	Jamais	132	36.2
sans réponse	1	0.3	Sans réponse	1	0.3	Sans réponse	1	0.3
Total	**365**	**100**	**Total**	**365**	**100**	**Total**	**365**	**100**

Source : LE THOMAS Catherine, op. cit., d'après *Tebbané Facts Finding*, 2009, chap. 3.

L'exemple d'habitations situées sur la rue de Syrie permet d'imaginer que sur le versant Ouest de la colline de Mohsen les conditions d'insalubrité sont identiques et que les taux élevés d'humidité, de fissures et d'absence d'exposition solaire peuvent accroître le sentiment de délaissement de la part des pouvoirs publics que les leaders islamistes et pro-loyalistes viennent panser en ajoutant un pécule bienvenu pour rompre avec cette morosité ambiante.

La vétusté des logements est d'ailleurs confirmée par le rapport qui précise que « plusieurs études mentionnent des bâtiments qui sont menacés d'écroulement et donc dangereux pour leurs occupants, caractérisés par une forte humidité, due en partie à la proximité du fleuve (seuls un quart des logements ne souffrent pas de ce problème), et dans une moindre mesure sombres (14,2 % ne reçoivent jamais la lumière du soleil) ».[73] A quoi doivent en outre se rajouter les immeubles ravagés par le conflit qui souffrent de l'absence de rénovation et qui s'effritent au gré des *rounds*.

1.2.3 Illettrisme

Quoiqu'en net recul en 2009, le taux d'analphabétisme dans la *mohafazah* (région) du Nord-Liban reste toujours élevé et bien supérieur à Beyrouth (5,6%) ou le Mont Liban (6,6%) puisqu'elle atteint 8% de la population. En revanche, les plus hauts chiffres touchent la Bekaa

[73] LE THOMAS, *op. cit,*. p. 35

(13,4%) ou encore le Liban-Sud (9,8%) et Nabatieh (12,9%), toutes trois peuplées à une très large majorité par des musulmans chiites.

Une dizaine d'années auparavant, le Nord présentait le taux record avec 17,1%. Une amélioration très franche qui prouve que d'importants efforts ont été fait pour pallier ce manque et venir en aide aux populations les plus isolées. Mais l'échelle régionale masque aussi des disparités internes. Au sein du *caza* de Tripoli, les différents quartiers ne sont pas tous logés à la même enseigne. C'est ce que l'on peut remarquer sur le tableau suivant où certaines des contrées les plus pauvres (Qobbé et Abu Samra) dépassent les 20% de personnes analphabètes contre 0% dans la ville « moderne » qui correspond aux concentrations des foyers les plus aisés.

Tableau 2_ Niveau éducatif dans quelques quartiers de Tripoli

Niveau d'éducation	**Qobbeh**	**Abou Samra**	**Vieille ville**	**Ville « moderne »**
Analphabète	23 %	20 %	8 %	0 %
Savoir lire et écrire	3 %	14 %	16 %	8 %
Éducation primaire	29 %	26 %	34 %	8 %
Éducation secondaire	33 %	23 %	33 %	42 %
École professionnelle	2 %	5 %	6 %	9 %
Éducation supérieure	10 %	12 %	3 %	33 %
Total	100 %	100 %	100 %	100 %

Source : LE THOMAS Catherine, op. cit., d'après *Tebbané Facts Finding*, 2009, chap. 3.

Ainsi, malgré des chiffres qui parlent en leur faveur, les taux déplorables d'analphabétisme ne sont pas encore éradiqués du paysage tripolitain. Au contraire, un grand écart sépare les terres fortunées des plus défavorisées, c'est-à-dire géographiquement entre le vieux Tripoli qui s'est construit le long des berges de la rivière Abu Ali qui permettaient un accès au commerce maritime, et plus récemment, les plans d'expansion de la capitale du Nord qui s'en sont éloignés, attirant par leur modernité, les nantis et laissant aux autres les appartements décatis et suintants de la grève.

1.2.4 Scolarité

De même, il a été montré dans l'étude de 2008 (Laythi et al) que les ménages tenus par des individus qui ont un niveau inférieur au niveau du primaire constituent 45% de tous les pauvres.

Cette vérité, qui finalement n'étonne qu'à moitié, vient contredire l'optimisme des chiffres sur l'illettrisme puisque, dans les ménages modestes plus qu'ailleurs, la perpétuation du modèle familial est considéré comme un gage de qualité. Pourquoi donc aller à l'école si les parents ne l'ont pas fait et que le père a réussi à trouver du travail ? Dans une société où la notion de futur est brouillée par l'incertitude politique, sociale ou militaire, ne compte que le système D. Et dans ce schéma, l'éducation passe après la débrouille.

Pour reprendre les données avancées dans le rapport de 2009, les taux de fréquentation scolaire dans les quartiers des souks et de Bab el Tebbane sont particulièrement bas, d'après un échantillon de 455 questionnaires dans les premiers et de 500 pour le second.

Tableau 3_ Taux de fréquentation scolaire à Tebbané et dans les souks

	%	**Primaire**	**Complémentaire**	**Secondaire**
Souks	Garçons	90	41	15
	Filles	89	54	19
Tebbane	Garçons	95	32	4
	Filles	92	52	14

Source : LE THOMAS Catherine, op. cit., d'après *Tebbané Facts Finding*, 2009, chap. 3.

Déjà que ces pourcentages ne font pas l'éloge de l'école, notamment à partir du cycle complémentaire qui prépare au diplôme de fin d'études de base (brevet), soit dès l'âge de 13 ans, il s'avère en outre que les classes populaires fréquentent les écoles publiques, qui souffrent de nombreux problèmes, tant au niveau logistique qu'au niveau du corps enseignant ou de la pédagogie (Le Thomas, 2009), ce que l'auteur développe en différents points :

- Bien souvent les bâtiments scolaires sont loués et non possédées par le Ministère de l'Éducation, situées dans des immeubles d'habitation non conçus pour l'enseignement. Les bâtiments auraient parfois besoin d'importants travaux de rénovation (ce qui n'est pas toujours possible puisqu'il faut l'accord du propriétaire)

Sur ce point je me permets de rajouter une note personnelle qui illustre précisément l'abandon de ces infrastructures par le gouvernement. Lors de mon premier séjour au Liban, j'ai participé à des chantiers de reconstruction avec Offre Joie, dont celui d'une prison et d'une école publiques. Sans l'intervention de l'association, les locaux déliquescents auraient fini par être dangereux pour les enfants mais n'auraient pas obtenu les faveurs de l'Etat qui délaisse totalement cette tâche. Chaque année, Offre Joie tient donc à rénover au moins un de ces

bâtiments officiels pour ne pas léser leurs bénéficiaires, à savoir essentiellement les populations en situation de grande précarité.

- Beaucoup d'enseignants sont contractuels et non titulaires de leur poste. Moins bien formés, ils ne bénéficient pas de formations approfondies à leur métier et maîtrisent moins bien les méthodes nouvelles de pédagogie
- Les écoles publiques manquent fréquemment des équipements nécessaires aux méthodes nouvelles (TICE notamment)
- Les étapes scolaires ne sont pas suffisamment articulées les unes aux autres. Le nombre de maternelles publiques est notoirement inférieur à celui des écoles élémentaires publiques (Kayal, Atiyyé, 2006)

Dans Bab el Tebbane, comme dans le reste des quartiers défavorisés du Liban, les écoles sont surpeuplées. Cela est dû à l'insuffisance de structures, mais aussi au nombre d'enfants par femmes particulièrement élevé dans ces milieux. Et l'arrivée de réfugiés syriens n'a fait qu'accroître le problème puisqu'ils se sont massivement installés dans les régions à la périphérie.

J'ai pu constater ce phénomène lors d'une kermesse organisée par l'association Utopia dans l'une des écoles *tebbaniennes*. A ce rassemblement, plus d'un demi-millier d'enfants s'est réuni dans la cour de récréation pour profiter des animations proposées par les volontaires. Certes beaucoup n'étaient pas inscrits sur les registres de l'établissement, il n'empêche que cet afflux prouve le surnombre de la population infantile dans des zones sujettes à la pauvreté. De plus, parmi eux étaient représentées des nationalités qui ont marqué l'histoire du pays : palestiniens (le camp de Beddawi non loin a accueilli la résistance anti-israélienne menée par le leader du Fatah, Yasser Arafat, dans les années 1980) et syriens de confession sunnite plus récemment arrivés.

1.2.5 Travail des enfants

Pour poursuivre la présentation des quartiers pauvres de la communauté Al Fayha'a, il est utile d'aborder la question du travail des enfants. Comme il vient d'être dit, l'école s'arrête pour près de 70% des garçons dès les prémices de l'adolescence. Ce constat n'est pas dû qu'à un échec généralisé de la population masculine mais bien à un besoin pressant de contribuer aux revenus de la famille.

Ainsi, 13% des jeunes de moins de 18 ans travaillent dans l'ensemble du pays, mais plus exactement 20,7% chez les garçons et 4,9% chez les filles (Laythi et al, 2008). Quant à la tranche d'âge des 15-18 ans, elle atteint le niveau le plus élevé du Liban dans le *mohafazah* du

Nord avec près de 15%. Il n'existe malheureusement pas de chiffres pour distinguer au sein de cette région les divergences internes selon les quartiers riches et pauvres. En faisant le rapprochement avec le pourcentage obtenu d'abandon scolaire à Tebbane, il est permis de supposer qu'une large majorité d'entre eux quitte les bancs de l'école pour aller vendre des babioles dans le centre-ville. Encore une fois, la présence de réfugiés a décuplé ce fait puisque rare sont ceux qui ont les moyens de recevoir une éducation. Finalement, Al Fayha'a abrite le tiers des enfants travailleurs au Liban (Le Thomas, 2009) où « l'enfant est perçu non comme une bouche supplémentaire à nourrir, mais comme un don de Dieu, une aide économique éventuelle et un soutien dans la vieillesse. Cette conception de la famille est à relier à l'absence de filets de protection sociale pour une grande majorité des habitants de ces quartiers. »

1.2.6 Conduites à risque

Une rupture, quelle qu'elle soit, au cours du développement d'un individu peut laisser de graves séquelles, en particulier sur la formation de sa personnalité. L'indigence dans laquelle se trouvent certaines familles tripolitaines implique des sacrifices, c'est le cas en premier lieu de la scolarité. N'étant plus rattaché à une figure représentant l'autorité et la justice, le jeune adolescent va chercher à trouver d'autres repères et à appartenir à un groupe qui lui ressemble. Mais aussi, comme une forme d'appel au secours, il va adopter des conduites à risque qui le feront se dépasser, telles que la « consommation de drogues ou de solvants, des scarifications, la consommation excessive de tabac et d'alcool… sous l'influence du milieu, par désœuvrement et par absence de perspectives claires ». Il en est de même en ce qui concerne un goût prononcé pour la violence. Les 'chercheurs de tête' reliés aux réseaux islamistes vont profiter de la vulnérabilité de ces jeunes pour faire naître en eux quelque chose en quoi ils croiront de façon si extrême qu'ils seront prêts à tout pour défendre ce qui leur aura redonner une raison de vivre.

1.2.7 La perspective d'un avenir bouché

Pour finir de dépeindre le triste avenir qui se profile devant les natifs des quartiers mal famés de la commune d'Al Fayha'a, il existerait une discrimination à leur encontre lorsqu'ils se mettent à la recherche de travail. « Les jeunes de Tebbane interrogés ont affirmé que personne, ni dans l'agglomération, ni à Beyrouth, ne voulait les employer après avoir pris connaissance de leur origine géographique » (Le Thomas, 2009), en effet, à travers le pays, tout le monde connaît cette région et la réaction a toujours été la même lorsque je l'évoquais en tant que lieu de recherche : « Ce sont des fous ! ». Pour un patron, c'est prendre un gros risque que d'accepter

dans son entreprise une personne qui débarque de là-bas car, pense-t-il, elle pourrait lui causer des ennuis avec toutes les mauvaises fréquentations qui zonent dans les rues.

Pour finir, C. Le Thomas relate dans son rapport un entretien qu'elle a eu en juillet 2007 avec Samira Baghdadi, conseillère municipale et experte du développement social à la municipalité de Tripoli, également membre de la Fondation Safadi, qui pense que « la jeunesse est placée dans une situation d' 'aliénation sociale' inacceptable, caractérisée par une culture de la pauvreté et de l'assistanat. La précarité culturelle et sociale, couplée à une mauvaise estime de soi, induit un fatalisme qu'il est impossible de traiter par des mesures superficielles. En même temps, l'école ne joue plus le rôle d'ascenseur social qu'elle pouvait avoir il y a quelques décennies ; bien au contraire, elle renforce et institutionnalise les inégalités de départ. »

1.3 La fonction urbaine de Bab el Tebbane

Historiquement « la porte de la paille » (littéralement, Bab el Tebbane) est une région commerciale où se vendent l'essentiel des fruits et légumes du Nord-Liban et une part est réservée à l'exportation vers les pays du Golfe, d'où l'utilité du port d'Al Mina.

Il existe aussi une importante production de meubles qui, avec le temps, s'est en partie déplacée vers les berges du quartier chrétien. Ainsi les activités économiques sont réparties comme suit : 87,2% dans le secteur commercial, 11,6% dans le secteur artisanal et 1,2% dans le secteur industriel, selon la Chambre de Commerce et d'Industrie de Tripoli[74].

La mécanique automobile joue un rôle majeur dans cette partie de l'agglomération, ce qui est visible par le nombre de garagistes qui donnent sur les rues. La plupart du temps, ces petites entreprises « revêtent un caractère familial », ainsi ceux qui ont hérité du métier de leurs parents au souk représentent 30,77% et 13,6% à Tebbane. « L'activité y a beaucoup néanmoins décliné avec la guerre [civile], puis les problèmes sécuritaires qui minent la région jusqu'à aujourd'hui. » Les quelques habitants que j'ai interrogés sur la question me répondaient effectivement dans ce sens : ils n'osaient plus donner à réparer leur voiture à Bab el Tebbane de peur de ne pas pouvoir la récupérer en cas de reprise des affrontements.

[74] C. Le Thomas, d'après Rola Abu Bakr, 2005

Tableau 4_ Distribution de la population de la rue de Syrie par profession et par sexe

	Hommes		**Femmes**		**Total**	
	Nombre	٪	**Nombre**	٪	**Nombre**	٪
Professions libérales qualifiées	1	0.22	0	0	1	0.19
Professions libérales de niveau moyen	67	14.53	6	10.71	73	14.12
Employés dans le secteur public	17	3.69	5	8.93	22	4.26
Employés dans le secteur privé	21	4.56	0	0	21	4.06
Agriculteurs	3	0.65	0	0	3	0.58
Travailleurs qualifiés	98	21.26	12	21.43	110	21.28
Chauffeurs	44	9.54	0	0	44	8.51
Travailleurs non qualifiés	179	38.83	33	58.93	212	41.01
Officiers	10	2.17	0	0	10	1.93
Militaires	21	4.56	0	0	21	4.06
Total	**461**	**100**	**56**	**100**	**517**	**100**

Source : LE THOMAS Catherine, op. cit., d'après *Tebbané Facts Finding*, 2009, chap. 3.

Ce tableau donne un aperçu de la distinction hommes-femmes dans le monde du travail dans une rue bien déterminée, celle qui marque la frontière entre les deux quartiers fratricides. Sur l'ensemble des travailleurs, seules 56 femmes ont un emploi pour 461 hommes. Dans aucun corps de métier, le sexe féminin est plus représenté, ce qui laisse supposer que les femmes particulièrement dans cette zone ne sont pas encouragées à exercer un métier.

1.4 Redonner un essor à la ville

Le chercheur à l'Institut français du Proche-Orient Bruno Dewailly, a imaginé des recommandations qui permettraient de sortir la ville de son inertie en tenant compte de sept objectifs qui constituent « les bases d'une véritable philosophie d'action face au défi de taille que représentent les problèmes croissants liés à la pauvreté » (Le Thomas, 2009) :

- Nécessité d'un développement économique équilibré

- Inscrire les actions dans une démarche de développement durable
- Développer la production de biens et de services exportables afin d'augmenter le volume d'entrée des liquidités
- Profiter de l'expérience, des savoir-faire, des traditions et de la renommée tripolitaine pour prendre appui
- Renforcer et développer les savoir-faire locaux
- Penser l'économie tripolitaine à l'échelle régionale, en relation avec son espace de commandement
- Améliorer la perception depuis l'extérieur et construire une image citadine propre à identifier et à valoriser Tripoli al-Fayhâ'a comme capitale des provinces du Nord ainsi que doter l'agglomération d'une reconnaissance international positive

Vaste programme qui peut sembler utopique dans un contexte aussi difficile qu'incertain. Cependant l'entrain que met B. Dewailly a exposé ses idées doit faire prendre conscience du réel potentiel qu'a ce centre urbain. Les idées sont là, il ne manque plus qu'à trouver l'argent…

2. Terrain de recherche : accéder aux lieux, une aventure difficile et dangereuse

Passant outre les avertissements et le contexte, j'avais choisi Bab el Tebbane et Jabal Mohsen comme terrain de recherche, les deux quartiers les plus évités du pays. Il faut dire que les tirs à la kalachnikov, au mortier, les roquettes et les cocktails molotov qu'ils s'envoient régulièrement dissuadent la plus grande partie de la population de s'y aventurer.

J'avais déjà tant entendu parler de ces lieux lorsque j'étais à Offre Joie durant mon premier voyage en 2012 qu'au cours d'une seconde visite – organisée un an après dans le seul but de *voir* les lieux – j'ai finalement pu m'y rendre à deux occasions, dont une qui relève d'un heureux hasard.

2.1 Première visite : découvertes et appréhensions

2.1.1 Contexte de cette visite et présentation de mon guide

Faisant du stop à Bcharré (petite ville située dans les montagnes du Mont-Liban) pour retourner dans la région de Batroun, au centre du pays, une voiture s'arrête pour me prendre. Par chance elle allait précisément dans cette direction. La radio allumée, mon chauffeur entend qu'une explosion vient d'avoir lieu à Tripoli, il me traduit les commentaires et m'explique que son lieu de travail est au cœur de Bab el Tebbane, d'où son intérêt pour l'actualité.

Pourtant chrétien, Charbel est l'un des seuls maronites à y avoir implanté son commerce. Je commence à m'intéresser sérieusement à son cas, voyant là une opportunité rêvée de pouvoir

enfin y mettre les pieds, tous les autres Libanais à qui je l'avais demandé me l'ayant refusé pour les raisons évoquées. Et lui, fier de se voir attribué un rôle de passe-droit, décide de m'emmener sur le champ. Nous changeons donc de cap, direction le Nord.

2.1.2 La nécessité d'être introduite et d'être informée en permanence

A notre arrivée par la route du port, une épaisse fumée noire se répand dans le ciel. Il m'informe, d'après les nouvelles qu'il lit sur son téléphone**,** qu'une seconde explosion vient d'avoir lieu dans le quartier alaouite. Le nuage qui monte dans le ciel en est les restes. Le climat de violence qui règne dans ce secteur implique une constante mise à jour des informations qui, comme ce fut le cas cet après-midi-là, peuvent très vite évoluer. Cet épisode montre également la nécessité d'être accompagné avec une personne du cru, qui puisse sentir venir les débordements. Seule, je ne suis pas certaine que j'aurais eu la réactivité et la lucidité de faire demi-tour si les tensions étaient montées d'un cran. Heureusement pour nous, la région sunnite n'était pas touchée, nous avons donc pu y pénétrer et rouler jusqu'au bureau de Charbel.

Au retour, alors que notre aperçu d'une infime partie du quartier s'est passé sans encombre, le maronite m'avertit qu'une troisième explosion avait eu lieu lorsque nous étions dans l'agence, de notre côté de la ligne de séparation cette fois. Sûrement trop accaparée par mes questions et mes photos, je n'ai pas entendu la détonation. Par prudence il n'a pas souhaité m'en avertir avant notre sortie, ce qui, je pense, a été le choix le plus judicieux. Etre informé est essentiel pour connaître la réalité d'un lieu que l'on s'apprête à parcourir, mais une fois franchi, chaque renseignement – surtout quand l'informateur sait qu'il est surmontable – peut prendre des proportions démesurées et faire exploser la boule de stress qui sommeille en nous.

2.2 Un premier portrait de quartier

2.2.1 Un quartier marqué par le conflit

Dans les rues de Bab el Tebbane, ce qui m'impressionne d'abord ce sont les soldats, les armes, les tanks et les dizaines de scooters qui foncent sur la rue de Syrie. Ce sont aussi les façades criblées de balles, les fenêtres calfeutrées par des parpaings et des sacs de sable, les bidons en métal qui servent à se protéger des rafales, les volets fermés des magasins donnant sur Jabal Mohsen, celui de mon guide en faisant partie.

Pour pénétrer dans le local, il faut passer par l'entrée arrière qui donne sur une petite cour abritée du viseur des snipers. Cependant, des marques de projectiles sur les murs, le sol et la poubelle montrent que cette protection n'est que partielle. L'ennemi, quoique situé sur une colline, ne

peut pas atteindre l'ensemble du patio, protégé par les immeubles voisins mais parfois des parades sont trouvées par les opposants pour atteindre la zone. C'est la première fois de ma vie que je m'approche aussi près d'un impact de balle, consciemment du moins. Je suis impressionnée, surtout par l'empreinte laissée par une bombe artisanale qui s'est échouée sur le sol en béton. Mais mon désir de *voir* et approcher ce quartier tant fantasmé m'ôte toute sensiblerie afin d'aller à l'essentiel sans trop me poser de questions.

Les quelques minutes que je passerai alors dans la fraction pro-rebelles syriens ne m'ont pas laissé le temps de regarder le paysage et profiter des nouveautés visuelles qui s'offraient à moi. Ce que je peux dire, malgré tout, de ces bribes de souvenirs, c'est que les immeubles et les rues encaissés m'ont paru sales, vétustes, délabrés. En longeant la ligne de front, des lambeaux d'habitations tiendront le coup jusqu'à la prochaine rafale. Peu d'espaces vacants, tout semblant occupé par les habitations, les échoppes et la circulation. Cela dit, à l'heure de mon arrivée, une intrigante immobilité – exceptés les jeunes sur leurs vespas – laissait à penser que la vie était en train de se dérouler à l'intérieur des appartements, pendant que les miliciens procédaient à leurs opérations en silence.

2.2.2 Une organisation informelle mais respectée

Dans l'arrière-cour nous attend un grand homme barbu habillé en djellaba noire, Charbel me présente Cheikh Ahmad, il est le *chef* de cette rue. J'apprendrai plus tard qu'à Bab el Tebbane chaque rue est gouvernée par une personne différente, auto-proclamée, ce qui rend très difficile la gestion de cet espace et sa cohésion, en raison de divergences internes, contrairement au quartier d'en face où un seul leader tient les rênes de l'ensemble du territoire. Je demande à mon guide si je peux prendre quelques photos, il acquiesce après avoir reçu l'accord du Cheikh. J'immortalise la poubelle noire en fer perforée par sept impacts indélébiles et le mur extérieur orange bigarré de multiples trous plus ou moins profonds.

2.2.3 Focus sur le commerce de Charbel

Finalement, nous montons dans l'immeuble où se trouvent les locaux de l'entreprise de matériels et d'engrais agricoles. L'activité prospère malgré les temps difficiles mais la difficulté d'accès rend le travail du maronite contraignant. Les nombreux contacts qu'il a sur place servent de relais lorsqu'il lui est impossible de pénétrer dans l'enceinte. A l'étage, la pièce principale donne sur la rue. Une dizaine de balles ont réussi à traverser les vitres, laissant des séquelles sur les cloisons et la porte. Lui n'a plus peur de cette situation, il dit s'y être habitué. Mais quand le plomb transperce le carreau, le bruit paralyse. Par chance, aucun salarié n'a

jamais été au mauvais endroit au mauvais moment, et c'est peut-être pourquoi le bureau de Charbel est placé de sorte à ne pas être vu des alaouites. Ne voulant pas s'éterniser, mon chauffeur me raccompagne et nous voilà repartis vers notre destination première, en dehors de toute hostilité. J'avais enfin pénétré dans l'antre de la guerre.

2.2.4 L'envers du décor

Sur le chemin du retour, alors que je m'étonne de n'avoir rien entendu de la dernière détonation et rêvasse en observant avec amusement les restaurants situés sur les bas-côtés de l'autostrade, Charbel me fait une confidence. Cheikh Ahmad, qui est un homme très pieux et qui cite le Coran dans chacune de ses phrases, s'il a accepté de me laisser photographier les lieux, c'était en échange d'un paquet de cigarettes et de trois bières que le chrétien a toujours dans sa voiture (Charbel est alcoolique). L'ironie de cette révélation me fait prendre conscience de l'ambivalence de cette crise pseudo-religieuse. Comment faire allégeance à un homme qui, à la moindre occasion, transgresse les règles que lui-même impose à ses sbires ? La situation est à ce point caricaturale qu'elle en paraît irréelle. A cet instant précis, j'étais convaincue que mon choix de terrain était le bon, bien que je n'aie finalement pas opté pour un sujet de mémoire dénonçant ces pratiques. Les interdits et la *charia* que les chefs religieux salafistes veulent infliger à la population, sous prétexte qu'ils sont en guerre contre les forces pro-gouvernementales du régime syrien, sont donc un alibi idéal pour ne pas se faire accuser d'être soi-même *déviant*.

Le plus cocasse dans l'histoire, c'est que le fidèle chauffeur de Charbel – un jeune désœuvré des quartiers Est qui n'a pas froid aux yeux et se risque à franchir la ligne rouge même en cas d'affrontements violents – quoique pauvre et à moitié analphabète, ne ferait jamais un acte proscrit par l'Islam. Par peur d'être puni ou bien par conviction profonde, lui seul peut y répondre. Ce qu'il est possible de constater en revanche, c'est que les « puissants » sont ceux qui se permettent de donner des leçons, tout en profitant des petits plaisirs de la vie *haram*. Peut-être que ces hercules se croient invincibles au point de défier le jugement de Dieu ?...

2.3 Seconde visite du quartier

2.3.1 Contexte

Trois jours plus tard, j'ai pu retourner dans la cité bannie avec deux étudiants français que j'avais rencontrés à Beyrouth. L'un avait fait partie du chantier de reconstruction des deux quartiers ravagés par les combats en 2011 avec Offre Joie, l'autre terminait un séjour de onze mois au Liban mais regrettait de n'avoir pu se rendre à Tripoli qu'une seule fois.

2.3.2 Portrait de quartier : le marché aux fruits et légumes

Cet après-midi-là fut surtout consacré à la découverte des souks et à quelques curiosités touristiques, quoique nous ayons fini par atterrir à l'entrée de la « porte de la paille », sans vraiment le vouloir, du côté du marché aux fruits et légumes. Nous n'avons pas osé franchir la frontière imaginaire qui sépare la ville « safe » de la ville dangereuse, mais ce second regard, ces seconds instants, cette seconde approche du quartier m'ont confortée une fois encore dans mon choix de terrain. L'atmosphère qui se dégageait des étals, tenu pour l'essentiel par des réfugiés, m'a laissé croire que rien n'était joué d'avance et, aussi tendue que soit la situation, les sourires sur le visage de ces hommes m'ont convaincue que l'espoir n'était pas complètement mort et que ma présence ici pourrait être acceptée.

Situé sur les bords de la rivière Abu Ali, le marché est le plus important de l'agglomération. Dans le seul quartier de Bab el Tebbane, trois emplacements distincts réunissent l'essentiel de l'approvisionnement en fruits et légumes de la région. Réputé par la qualité des produits et les prix modiques, les tripolitains connaissent ces lieux de rendez-vous qui, depuis la crise intestine, s'apparentent surtout à des dépose-minutes. Au niveau du grand rond-point qui se prolonge vers la Syrie, les automobilistes s'arrêtent maladroitement le long de la route, sélectionnent leur marchandise et repartent aussitôt. Plusieurs riverains, ainsi que d'autres locaux m'ont confirmé que les affaires tournaient au ralenti en raison de la peur de venir jusqu'ici. Finalement, les seuls à oser venir venus sont les Syriens qui y trouvent un petit boulot et des loyers bon marché.

Photographies 10-11-12_ Portraits de Syriens travaillant sur le marché aux fruits et légumes de Bab el Tebbane (juin 2013)

Sources : photographies personnelles

3. Adaptation forcée de l'espace : les remparts contre la guerre

3.1 … à Bab el Tebbane

La fréquence des explosions dans les quartiers Est de Tripoli a fini par modifier la physionomie de l'espace, perceptible grâce à des marqueurs précis. Des remparts contre la guerre, qu'il est possible de retrouver n'importe où dans le monde, quelle que soit l'intensité des affrontements.

Dans le quartier-bas, Bab el Tebbane, en situation d'infériorité face à la colline de Jabal Mohsen, de très grandes bâches ont été tendues entre les rangées d'immeubles donnant directement sur l'ennemi. Cette technique consiste à cacher la visibilité de la rue aux snipers et permettre ainsi aux riverains de circuler sans craindre une balle perdue. Lorsque le temps redevient calme, les bâches sont pliées ou virevoltent entre deux murs, telles des fantômes qui renferment en eux les âmes de ceux qui sont déjà partis.

Photographies 13-14_ Les remparts contre la guerre : les bâches en plastique pliées par temps calme

Sources : photographies personnelles

De même, un portail en métal a été érigé dans une artère perpendiculaire à la rue de Syrie. En cas de reprise des affrontements, il est fermé afin d'éviter tout déplacement dans ce secteur et des tireurs s'y postent, protégés par l'armature en fer. Quant aux larges bidons qui font partie du décor, s'ils bordent les trottoirs c'est pour que l'on puisse se réfugier derrière, notamment les combattants qui effectueraient leur progression sous la pluie de projectiles.

Les bâtiments principalement visés par les salves ont recours à des sacs de sable ou des parpaings afin de camoufler leurs fenêtres. L'ordinaire des résidents est de vivre dans le noir pour espérer ne pas être atteints par un franc-tireur patient qui attendrait un mouvement pour décharger son arme. La ligne de séparation est particulièrement sujette à ces risques et les vitrines sont pour la plupart déjà ébréchées, lorsqu'elles ne sont pas totalement écroulées. Le propriétaire d'une pharmacie que j'ai rencontré m'a fait part de son exaspération face aux

régulières atteintes à son commerce et pour ne plus avoir à payer de nouveaux carreaux, il les a définitivement remplacés par une barricade en sacs de sable et la porte d'entrée est désormais blindée. Par mesure de sécurité complémentaire, le rideau de fer est constamment baissé, de sorte qu'aucune source lumineuse naturelle ne s'engouffre dans l'officine.

Photographie 15_ Les remparts contre la guerre : sacs de sable et porte blindée pour protéger les vitrines des magasins

Source : photographie personnelle

Photographie 16_ Les remparts contre la guerre : à l'intérieur, les magasins vivent dans le noir

Source : photographie personnelle

3.2 … à Jabal Mohsen

L'avantage géographique du quartier surplombant son ennemi évite en partie ce rajout de remparts contre la guerre qui déforme le paysage. Cependant il n'en reste pas moins invincible et inatteignable. Toute la partie mitoyenne avec Bab el Tebbane est la plus découverte, ainsi que les étages donnant sur le quartier sunnite. Les propriétaires ont donc fait appel aux mêmes moyens de claustration des parties béantes.

En revanche, la présence d'escaliers qui permettent de descendre vers la rue de Syrie en direction du centre-ville exposent les *jabaliens* au danger. Des murs ont donc été construits au

sommet de ces emplacements, ce qui offrait des postes stratégiques et abrités pour les miliciens de ce bord. Dès la mise en place du plan de sécurité en avril 2014 ils ont été détruits par l'armée libanaise, rouvrant une brèche qui ne saurait rassurer les riverains.

Photographie 17_ Les remparts contre la guerre : ancien emplacement d'un mur de protection à Jabal Mohsen. En contreplongée, Bab el Tebbane.

Source : photographie personnelle

En revanche, les zones orientées vers Qobbé au Sud et Beddawi à l'Est – deux quartiers sunnites également impliqués dans le conflit – sont confrontées aux mêmes inconvénients que leurs rivaux puisqu'elles sont situées sur un plateau. A la différence tout de même que les logements sont beaucoup moins nombreux et plus épars, et que la distance entre les habitations rend la cible aléatoire mais non moins réelle.

4. Premières impressions d'un conflit

Pour une Française n'ayant connu de près ou de loin, directement ou indirectement, aucune situation de guerre, les premières impressions laissées par un espace en état de siège sont indissociables de l'actualité. C'est pourquoi cette partie reprendra quelques évènements vécus afin de faire ressortir la portée de cette crise.

4.1 Le plus frappant : les immeubles ravagés et l'omniprésence de l'armée

De part et d'autre de la rue de Syrie, les bâtiments se font face, tentant tant bien que mal pour certains de rester encore debout. Pour savoir dans quel camp l'un d'eux appartient, il suffit de lever les yeux, regarder leur façade et évaluer de quel côté les impacts de balles sont les plus présents. Il est difficile de rester insensible à l'idée de toutes ces familles qui vivent dans les appartements aux premières lignes, de les imaginer prendre leurs repas tous ensemble et mener une vie de routine. Lors des *rounds*, ces moments où la tension monte soudainement et où les

combattants reprennent les armes pour plusieurs jours, il y a de nombreuses victimes parmi ces habitants, car ils n'ont pas eu le temps de fuir, ou qu'ils ont oublié d'éteindre la lumière…

Quant à l'armée, elle est une présence rassurante mais décriée. Engagée pour faire régner l'ordre et être le bouclier entre les deux ennemis, elle a déjà essuyé plus d'une trentaine de pertes, dont onze lors de la dernière offensive en octobre 2014.[75] Le quartier sunnite lui reproche son parti-pris en faveur des nusayrîs. L'opération avait pour but de traquer les miliciens salafistes « soupçonnés de liens avec le Front al Nosra (branche syrienne d'al Qaïda) retranchés dans Bab el Tebbane […] après avoir été délogés du centre-ville par les soldats »[76]. 25 000 résidents sont évacués afin de laisser le champ libre aux interventions militaires. Même des ménages pourtant habitués et téméraires ont fui pendant les combats « d'une violence inouïe », voyant là l'un des plus sinistres assauts qu'ils aient connu. En trois jours, quinze personnes seront tuées, une cinquantaine de magasins calcinés et plus de deux cents autres endommagés dans la vieille ville. A l'issue de sa mission, l'armée se félicitera d'avoir arrêté 162 mercenaires à la solde des *lord of war* lors des perquisitions, laissant toutefois en fuite les trois meneurs islamistes les plus recherchés, qui ont profité de l'évacuation des milliers d'habitants pour s'échapper. Mais pour l'armée, c'est déjà « une victoire en soi » d'avoir pu pénétrer le quartier et tenter d'y exercer un contrôle. D'où le ressentiment envers cette organisation qu'ont les miliciens sunnites affiliés à l'Etat Islamique (ou Daesh), via le Front al Nosra, ou n'appartenant à aucun groupe islamiste mais qui combattent les alaouites de Tripoli. Officiellement les Forces libanaises n'ont aucune étiquette politique ni religieuse, mais les sunnites aiment à les accuser de proximité avec le parti de Dieu, le Hezbollah. En combattant l'armée, les islamistes espèrent ébrécher le symbole de l'Etat qui, selon eux, coopère en finançant en partie le groupe chiite.[77]

De leur côté, les troupes officielles se battent pour libérer les 27 otages, soldats et policiers, capturés par des djihadistes des deux factions rebelles (al Nosra et l'Etat islamique) début août 2014 à Ersal, une localité située à l'Est, à proximité de la frontière syrienne, qui fait l'objet de nombreuses attaques en raison de sa malheureuse position géographique. Depuis plusieurs mois, c'est donc un jeu de chat et la souris où les uns menacent de passer à l'attaque avec

---

[75] Article paru dans *Le Figaro*, « Liban, les islamistes reculent devant l'armée » par MALBRUNOT Georges, 27/10/2014
http://www.lefigaro.fr/international/2014/10/27/01003-20141027ARTFIG00304-liban-les-islamistes-reculent-devant-l-armee.php

[76] Article paru *L'Orient-Le-Jour*, « Tripoli panse ses plaies après les combats entre l'armée et les islamistes », 27/10/2014

[77] Article paru sur le blog MENA Post le 31/10/2014 de Clotilde BIGOT
http://www.mena-post.com/2014/10/31/mais-que-se-passe-t-il-a-tripoli/

l'artillerie lourde tandis que les autres avertissent que des exécutions d'otages auront lieu si l'armée ne se retire pas de Tripoli.

4.2 Le plus étonnant : l'indifférence et la résignation des habitants

Une indifférence due à l'habitude sans doute, mais qui est aussi le résultat d'une résignation qui s'immisce de plus en plus fréquemment dans les consciences. Il faut dire que les occasions de se tirer dessus ne datent pas d'hier, ni même d'il y a trois ans avec les prémices du conflit syrien. Il faut remonter au milieu des années 1970, lors de l'implantation de l'armée syrienne à Tripoli dans le but de faire régner l'ordre dans un pays en proie à une guerre civile sanglante et généralisée. Déjà les oppositions confessionnelles avaient semé le trouble dans les deux quartiers voisins, les sunnites se sentant lésés face aux alaouites devenus les protégés des régiments étrangers.

Cela me rappelle le jour de ma toute première intrusion à Bab el Tebbane. Alors qu'une bombe venait d'éclater non loin, rien ni personne n'a trouvé nécessaire de s'alarmer ou de cesser les occupations qu'il menait. Moi-même trop happée par le désir morbide de prendre des clichés des impacts de balles dans les fenêtres, je n'ai pas perçu le coup. Mais qu'en serait-il si j'avais entendu la déflagration ? Sans vouloir refaire l'histoire, je ne crois pas me tromper en affirmant que mon cœur se serait mis à battre si fort qu'il m'aurait ou bien tétanisée sur place ou bien affolée au point de ne plus parvenir à me contrôler. La résignation et l'indifférence sont donc deux armes pour supporter la tempête. Si ces habitants devaient gérer leur tachycardie à chaque secousse, leur espérance de vie diminuerait en flèche.

Combien parmi ces personnes m'ont dit qu'elles n'avaient même plus peur du bruit des rafales, plus peur des *rounds* à répétition qui ravagent chaque fois un peu plus les visages des constructions et, avec elles, insidieusement, de leur population ? Au cours de la conversation par messages WhatsApp déjà citée avec Fatima, âgée de vingt ans, elle restait optimiste et sereine alors qu'en bas de chez elle les roquettes lancées par un barrage de l'armée faisaient trembler les murs. Un seul message a finalement nuancé son propos : « si j'ai peur, c'est pour mon neveu et ma nièce qui ont 3 ans et 6 mois ». Cette phrase montre qu'à peine entrée dans l'âge adulte, la préoccupation vitale de cette jeune fille n'est pas sa propre existence, mais celle de ceux qui viennent à sa suite, que la vulnérabilité des enfants est un bien que nul ne doit détruire car leur innocence n'est pas négociable.

4.3 Le plus révoltant : l'injustice

Ce soir-là, commençait le 21ème *round* à Tripoli depuis le début du conflit syrien trois ans plus tôt. Le bilan est lourd : 24 morts en une dizaine de jours dont 11 le vendredi 21 mars, jour de la semaine particulièrement redouté en raison de l'appel à la prière et des sermons très écoutés des imams salafistes. Quelques jours après je m'envolais vers Paris, non sans garder en moi la culpabilité d'être Française, de pouvoir fuir quand je le souhaitais et d'être impuissante face à cette barbarie abyssale.

Pour nous les armes sont des jouets, des morceaux de plastique qui ne s'activent que lorsque notre bouche contrefait les bruits des coups de feu ; pour nous les personnes tuées sont nos amis, touchés dans notre imaginaire par un pistolet factice pointé dans leur direction ; pour nous la mort n'a pas de sang, elle est belle, elle est propre, elle est rapide et indolore. C'est un jeu. Or, pour tous ces enfants qui ont grandi avec les détonations, « jouer à la guerre » a un fond de vérité, un goût amer de vengeance pour sauver l'honneur des frères martyrs. Des anciens volontaires français d'Offre Joie me mimaient le sourire âpre qu'ils esquissaient aux jeunes tripolitains qui braquaient leur faux parabellum sur les autres enfants. Quand l'un d'eux tombe à terre pour simuler une exécution, c'est toute une histoire qui se relève.

5. Jouer sur la ligne de front

A posteriori, l'évènement qui a été décisif durant mon séjour est une « visite », si j'ose employer ce terme, d'un terrain de jeux situé à la frontière entre les deux mondes que tout oppose mais que tout devrait rassembler.

Troisième regard biaisé

« LA MUSIQUE SOUVENT ME PREND COMME UNE MER »

Le bruit de la rue s'éloigne. Les moteurs d'électricité, des voitures, des machines de travail dans les menuiseries et les garages semblent loin maintenant, cachés par les habitations. Le bitume est progressivement recouvert de graviers blancs et de nids de poule. Les klaxons disparaissent, les taxis ne s'arrêtent plus pour me demander où je vais. Et une relative sérénité envahit ce lieu que je découvre, accompagnée de cinq autres personnes.

Nous avons quitté la ligne de front, l'endroit considéré comme le plus dangereux de la zone, qui sépare le quartier sunnite du quartier alaouite. De l'autre côté de cette ligne, prophétiquement appelée la rue de Syrie, un îlot sunnite continue de prospérer, directement

confronté à l'Autre, à l'ennemi de la « Montagne ». Les immeubles se confondent, impossible de savoir qui vit où. Impossible ? Non, parfaitement visible au contraire, il suffit de chercher les trous sur les murs.

J'entends inconsciemment une jolie musique, bien différente des tubes que les shabâb aiment à faire partager depuis leur voiture tunée. Alors que mes oreilles et mon esprit se réjouissent de ce moment de calme, dont je ne sais s'il est onirique ou réel, mes yeux dévisagent le terrain de jeux qui m'avait poussée à venir jusqu'ici, aux confins de Bab el Tebbane, au seuil de Jabal Mohsen, au plus proche du conflit, au cœur de la violence.

A l'origine, cet espace de loisirs devait accueillir les enfants des deux quartiers afin qu'ils se côtoient autrement que par la haine que leurs parents entretiennent. Il devait être un lieu de rencontre, de dialogue. Guerre et paix réunis. Un endroit où les divergences politiques et communautaires cèderaient sous le désir, le désir de ne pas faire vivre aux gamins ce à quoi ils sont pourtant condamnés à tout jamais : le rejet et le racisme. Cet unique endroit où les habitants auraient pu retrouver un semblant d'humanité est devenu le cimetière de toute espérance, la hache de guerre a dû être déterrée ici. La monstruosité a agi, celle qui prive une personne de son enfance et la rend témoin et victime de ce dont l'Homme est capable.

Je vois des sourires sur les visages des jeunes qui s'amusent sur les balançoires, les tourniquets et les toboggans. J'entends des rires qui s'échappent de leur bouche alors que deux enfants se courent après. Obnubilée par l'idée de trouver cet espace qui a été aménagé en 2011 par Offre Joie, j'en ai oublié de regarder autour de moi avant de remarquer les grillages qui délimitent ce petit coin de Paradis. Mon imagination, tout droit sortie d'un dessin animé des Bisounours auquel le monde occidental m'a formatée, s'arrête de rêvasser lorsque je demande si ces enfants sont des deux camps. L'un des lords of war qui nous a rejoints répond d'un hochement de menton, comme une évidence. Bien sûr, ils ne sont que sunnites. La conversation se poursuit dans ma tête. Et pourquoi que sunnites et pas qu'alaouites ? Qui a décidé que le terrain serait la propriété de Bab el Tebbane et non celle de Jabal Mohsen ? Ils sont aussi proches les uns que les autres… Ce n'est qu'à ce moment que ma curiosité réveillée, j'ai observé les alentours.

L'aire de jeux est encastrée entre quatre murs d'immeubles, avec un chemin principal pour s'y rendre. C'est celui que nous avons emprunté à pieds, du côté sunnite. Il me semblait avoir vu des escaliers sur les photos du chantier de 2011, je les cherche du regard et les aperçois enfin. J'ignorais qu'ils étaient du côté alaouite. Un autre accès plus informel permet de descendre de la « Montagne », entre deux bâtiments. A première vue donc, seul un passage pour Bab el

Tebbane contre deux pour Jabal Mohsen. Alors, qu'est-ce qui a déterminé ce partage inique ? La loi du plus fort. Et le plus fort c'est le camp des salafistes, car plus nombreux et plus déployés, alors que l'Autre est perché seul sur sa colline, entouré d'ennemis, mais dominant tout le monde. L'œil du Jabal surveille les moindres faits et gestes des voisins.

Cette position stratégiquement mieux placée est un atout indéniable pour le quartier du haut. Elle est une épée de Damoclès pour les passants de Tebbane qui ne peuvent éviter de la croiser à chaque fois qu'ils lèvent la tête. Les tours de Mohsen sont leur environnement immédiat, comme des nuages qui planent au-dessus d'eux. Mais de ces nuages, il pleut des balles.

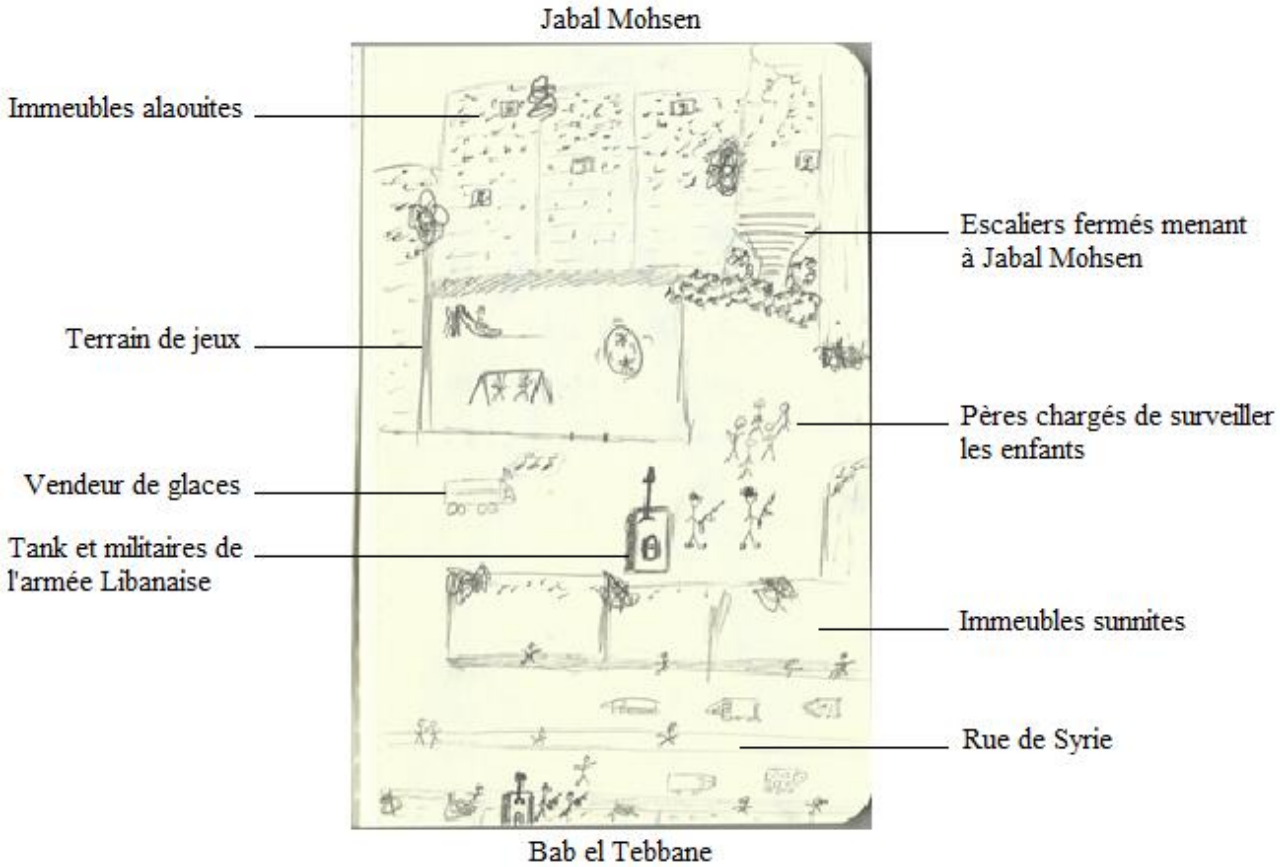
Pourtant, alors que je balaie enfin des yeux les immeubles qui m'encerclent, je ne croise pas de snipers mais des regards d'habitants qui se penchent à leur fenêtre et jalousent ces enfants qui ont le droit de s'amuser, solidement surveillés par un tank de l'armée libanaise braqué sur les appartements d'en face et par des soldats, kalachnikov à la main, qui discutent avec les pères venus protéger leur progéniture. Les règles usuelles de la société peuvent bien s'inverser en pareil cas, et il n'est plus dévolu à la mère d'accompagner les petits au parc. C'est une affaire d'hommes. Et d'enfants.

Jouant sur sa balançoire, un gamin monte et descend de plus en plus vite. Il pense tomber à terre quand déjà son siège est propulsé vers le ciel. Il croit toucher les étoiles, mais c'est des nuages dont il se rapproche, des impacts de balles et des coups de roquettes. Alors qu'il pense retrouver les joies d'une enfance normale, rose, baignée dans l'univers des films d'animations, de ses pupilles encore pleines d'innocence, il vient caresser la réalité du monde. De son monde. Les quatre immeubles qui l'entourent sont tous rongés par la gangrène, ils souffrent de la lèpre mais résistent pour se maintenir debout. La haine communautaire laisse ses empruntes indélébiles sur des murs qui ne cessent de narguer leurs résidents. Le béton n'a pas de race, pas de religion, pas d'attache politique et malgré cela il est porteur d'un message, d'un avertissement, d'un poids qui pèse et qui tue. Ces enfants qui rient sur leurs jeux sont à l'image de ces façades déchiquetées, innocentes mais impliquées, victimes mais encore en vie.

Des fils barbelés ont été installés par l'armée aux deux entrées nusayrîs qui mènent à l'aire de jeux. Plus aucun contact, plus aucun passage. Seule la haine reste. Seule la violence des actes et des moyens employés témoignent d'un passé qui a permis aux personnes de circuler. Aujourd'hui l'espoir est mort. Aménager un espace de loisirs dans cette zone pour les enfants des deux bords a décuplé la monstruosité, a fini d'achever ce qui aurait encore pu être préservé, l'insouciance.

Alors que notre visite se termine et que nous commençons à partir, j'entends à nouveau la jolie musique qui s'était immiscée dans mon esprit. Je la croyais imaginaire, mais elle est réelle. Et je la reconnais. Une camionnette se dirige vers nous, avance jusqu'au terrain et fait demi-tour au bout du chemin. C'est un marchand de glaces qui s'annonce en diffusant La Lettre à Elise de Beethoven avec un son métallique et vieilli. Un Bisounours au pays de Bachir. Un espoir ?

Dessin mental 1_ L'actuel terrain de jeux d'Offre Joie



Réalisé le 8 mars 2014 après ma visite du terrain de jeux

5.1 Les origines du projet

J'ai tenu à conserver ce texte tel qu'il a été écrit, à savoir dans un moment de profond bouleversement, ce qui se lit facilement par le lyrisme parfois exagéré. Il révèle ainsi les difficultés que le chercheur peut rencontrer lors de son travail, les désillusions qui en découlent et l'impossible objectivité pourtant attendue dans un mémoire. Cet épisode marquant a été comme la clé de voute de mon projet car il est sur la ligne de front entre le rêve et la réalité. Autrement dit, le passage de l'utopie naïve aux désillusions triviales.

Intervenue à de nombreuses reprises et de différentes façons dans le conflit intercommunautaire de Tripoli, Offre Joie s'est lancée dans un vaste chantier de rénovation de Bab el Tebbane et

Jabal Mohsen lors de l'été 2011, soit quatre mois après le début de la guerre en Syrie. Les opérations qui ont mobilisé plusieurs dizaines de bénévoles venus de tout le Liban ont consisté, entre autres, à réhabiliter des immeubles endommagés par les affrontements de part et d'autre de la frontière, ainsi que l'aménagement du terrain de jeux dont il est question dans le texte.

La décision de ce projet s'est prise après une journée sanglante de juin 2011 où sept personnes ont péri et fait une soixantaine de blessés lors de heurts dans ces quartiers déjà sensibles par leur histoire.[78] Les débordements faisaient suite à un rassemblement de 600 personnes dans la ville portuaire d'Al Mina pour manifester contre le régime du président voisin, Bachar al Assad.

Motivée par ses valeurs d'*Amour*, qui suppose de « tisser des liens au-delà de sa communauté de naissance et de décider d'affronter l'avenir ensemble », de *Respect* – « opposer à l'ignorance et au mépris, l'ouverture d'esprit engage à vouloir connaître l'autre et à s'enrichir de sa différence », de *Pardon* – « face à l'esprit de revanche et à la crainte de la revanche : regarder le passé avec objectivité, pardonner et faire confiance, faire respecter ses droits et ceux des autres »[79] l'association, dans sa soif de « rassembler le peuple libanais », a tenu à faire naître un esprit de solidarité et de partage là où les dissensions confessionnelles recommençaient à prendre le pas sur un sentiment commun d'appartenance nationale. C'est dans ce contexte et ce dessein que l'aire de jeux est née, afin que les acteurs locaux prennent conscience que la jeunesse, et plus particulièrement l'enfance, étaient en train de subir leurs exactions et qu'il était urgent de redonner une humanité à ces quartiers en perdition.

5.2 Ses conséquences

Quatre ans après l'ouverture de cet espace public, la réalité n'est pas à la mesure des espérances de l'ONG. En effet, non seulement il n'est pas partagé – puisque les sunnites se le sont appropriés – mais en plus il est un élément supplémentaire qui nargue ceux qui n'y ont pas accès. Des chemins de traverse venant du quartier haut auraient pu mener jusqu'aux grilles du terrain sauf que des barbelés placés par l'armée empêchent toute escalade. En ce sens, j'emploie dans mon récit le terme de « haine » à trois reprises car les conséquences de ce projet pourraient accentuer les sentiments d'amertume, d'écœurement et d'acrimonie déjà présents.

L'échec de ce projet – puisqu'il en est un selon moi – a intensifié les divisions qui les séparent et n'a pas comblé les espoirs que l'organisme, pourtant bien réputé dans la région, a suscité. Le

[78] Article paru sur le site internet de la *radio RFI*, par Khalifeh Paul, 16/06/2011 http://www.rfi.fr/afrique/20110618-liban-armee-deploie-force-apres-heurts-meurtriers-tripoli/
[79] Valeurs d'Offre Joie définies par son fondateur Melhem Khalaf http://www.offrejoie.org/about

secteur normalement réservé aux jeunes a été subtilisé par ce qui concerne les grands. Ainsi, même les objets destinés aux enfants sont embrigadés dans ce conflit et ne peuvent s'en soustraire. Finalement, cet espace de jeux est un territoire de convoitise comme un autre, qui permet au conquérant d'assoir son pouvoir.

Je n'ai malheureusement pas pu recueillir de témoignages de *jabaliens* vivant aux abords du lieu en raison du manque de contacts obtenus dans ce quartier. Les seules personnes avec qui j'ai échangé de ce côté de la frontière ne se sentaient pas concernés, depuis la genèse des travaux, car un autre parc pour enfants avait été construit plus près de chez eux. Cependant, selon mes observations et hypothèses, l'impact psychologique sur les riverains alaouites, d'une part, et les enfants sunnites qui viennent se divertir, d'autre part, ne peut pas être sans conséquences.

5.3 Pourquoi « un espoir ? » ?

En finissant ce texte par la question « un espoir ? » je voulais reprendre du poil de la bête et ne pas me laisser envahir par trop de sentimentalisme… bien que cette idée me soit venue à l'écoute de la musique émanant du vendeur de glaces, ce qui peut sembler, à juste titre, d'une émotion excessive (en plus d'une imagination débordante, mais j'ai déjà annoncé ce penchant). Quoiqu'il en soit, il ne me fallait pas tomber plus bas que terre et trouver un motif à ma remontée.

Lorsque je m'interroge sur la potentielle lueur d'espoir qui brille dans l'air métallisé de *La lettre à Elise*, je repense à toutes les initiatives prises par la société civile et à l'entrain qui anime les jeunes que je fréquentais alors à Utopia. Certes des erreurs ont été commises – les bons sentiments et la bonne volonté ne suffisent pas à rendre un projet génial en tous points – mais d'autres viendront et réajusteront le tir (sans mauvais jeu de mots). L'apparition inespérée de cette mélodie au pire état de ma « crise de foi » a rallumé une cendre enfouie sous des monticules de suie et m'a forcée de continuer à croire. Ayant mis un trait cependant sur mon projet initial, j'optais pour un cap plus porteur et plus rayonnant, un cap qui permette de ne pas baisser les bras et de poursuivre mon séjour coûte que coûte. Mis bout à bout, tous les évènements phares des premières semaines de mon terrain m'ont orienté vers ce qui m'a toujours portée en France, à savoir le milieu associatif.

6. Jabal Mohsen : un îlot sur la défensive

6.1 Informations à propos de la population

Dans ce quartier imprégné par la peur et le repli sur soi, les habitants de confession alaouite viennent à 70% des villages situés dans le Akkar, à la frontière avec la Syrie. Il y aurait en outre environ 15% d'ouvriers syriens qui travaillent dans la construction ou comme marchands de légumes, certains parmi eux ont été nationalisés Libanais. Tous se revendiquent Syriens, si ce n'est de sang au moins de cœur et ils affichent ostensiblement leur soutien à la lignée al Assad.

Selon les données de l'ONG Human Rights Watch, 50 à 60 alaouites de Jabal Mohsen travaillent pour la municipalité, à la fois dans des fonctions administratives à l'intérieur de la mairie et, pour les plus exposés, comme chauffeurs ou balayeurs. L'un d'eux, employé municipal, ainsi qu'une dizaine d'autres de ses collègues, ont décidé de venir travailler le 13 juin 2013 en dépit des menaces particulièrement fortes à l'encontre de cette communauté à ce moment-là. A son arrivée au bureau, dit-il, ses collaborateurs sunnites ont refusé de les accueillir et adoptaient une attitude d'hostilité.[80]

6.2 Contexte de la première visite

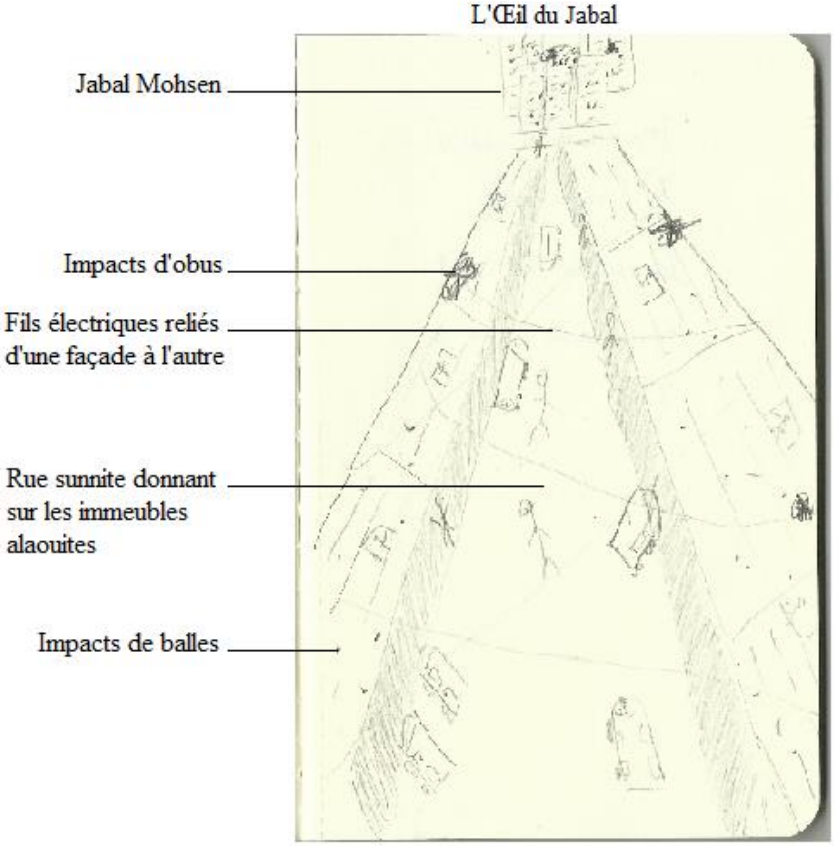
En raison de son isolement, le quartier nusayrî m'a longtemps été interdit. Non pas qu'un arrêté formel en dissuade l'accès, mais je souhaitais y entrer accompagnée (l'inconnu dans ce genre d'endroits peut réserver des surprises inattendues et surtout imprévisibles, je préférais donc me prémunir de ces éventualités). La présence de check-points surveillés par l'armée m'a également ralentie dans mon élan, que répondre s'ils me stoppaient alors que je tentais de traverser la frontière à pieds ?

La première fois que j'ai pu m'y rendre c'était en taxi, alors que Zeina m'attendait de l'autre côté de l'ultime barrage. J'avais eu un contact avec cette jeune fille grâce à une connaissance, professeure de psychologie à la faculté de Tripoli. Son étudiante patientait dans sa voiture avec une de ses amies, elles ne voulaient pas venir me chercher dans le centre-ville par peur de mauvaises rencontres. Au café où nous nous sommes installées, elles m'ont raconté la vie qu'elles menaient ici, cernées de toutes parts par des quartiers ennemis. Bab el Tebbane n'en étant qu'un parmi d'autres, comme Qobbé ou Beddawi. Je prenais alors conscience de ce qu'est la terreur de vivre traqué, en perpétuel repli. Avant de me rendre à Jabal Mohsen, je n'avais pas pris la mesure de leur condition et les voyais plutôt en position de domination perchés sur leur

[80] HUMAN RIGHTS WATCH, « Lebanon : Sectarian attacks in Tripoli – Threats to Alawites increase as tensions mount », 13/12/2013

colline, ce qui peut d'ailleurs se sentir dans l'expression « l'Œil du Jabal » que j'ai employé dans un texte. Au contraire, ces deux filles non voilées me révélaient un tout autre aspect de leur quartier, limité à quelques rues parallèles.

Dessin mental 2_ « L'Œil du Jabal », perspective de Jabal Mohsen vue d'une rue de Bab el Tebbane



Réalisé le 8 mars 2014

6.3 Premières impressions et organisation de l'espace

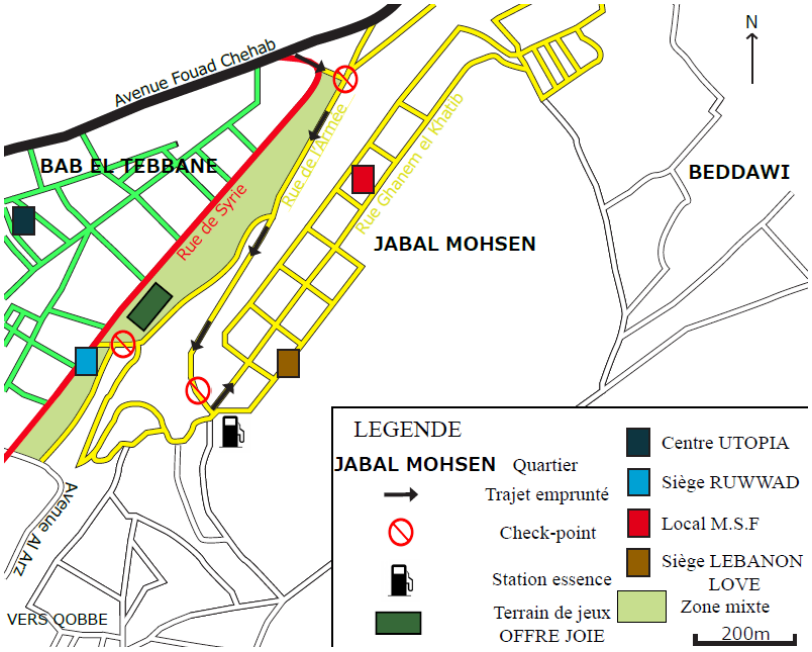
En voiture, nous avons sillonné le quartier pourtant restreint (ne pas oublier que les Libanais n'aiment pas marcher). A première vue, la relative propreté des rues est en contradiction avec leurs voisins *tebbaniens*. Les fils électriques qui pendent d'un immeuble à l'autre sont communs à l'ensemble du pays, mais ce qui différait ici c'était l'impression d'espaces dégagés et plus aérés. En bas, les habitations sont très rapprochées et peuvent donner un sentiment d'étouffement. Là au contraire, selon les endroits – notamment dans la partie Est qui donne sur un plateau – de vastes terrains vacants séparent les logements. De même, l'ambiance semblait moins sombre, sans doute à cause de l'absence de garagistes qui occupent une grande partie de la fraction sunnite et salissent les murs d'exhalaisons noires. Quant à ma présence, elle ne paraissait déranger personne et aucun regard particulièrement insistant ou suspicieux ne m'a

surprise lors de nos courts déplacements à pieds, comme c'est pourtant souvent le cas de l'autre côté de la ligne rouge. La raison en est simple : ne portant pas le voile, je passais inaperçue accompagnée de deux autres filles « comme moi ». J'aurais pu être des leurs.

La géographie du quartier est fondée à partir de trois axes parallèles qui forment le « cœur de ville ». Avant, il faut avoir passé le premier check-point et longer la rue de l'Armée qui monte vers la colline de Mohsen. Les bâtiments qui bordent cette artère sur la gauche sont particulièrement ravagés par les affrontements puisqu'ils ont une vue dégagée sur leurs adversaires, tout en n'étant qu'à une dizaine de mètres des QG ennemis. De petites traverses sur la droite permettent de se rendre dans le territoire confus où des résidences alaouites côtoient celles des sunnites. Ici rares sont les constructions préservées d'impacts de balles. C'est dans ce recoin que les volontaires d'Offre Joie ont ravalé certaines façades en 2011 et élevé leur terrain de jeux.

Une fois le second barrage franchi, nous voilà au croisement de deux des trois axes parallèles construits d'après un plan en damier. Comme me l'expliquait Zeina, plus on s'éloigne de Bab el Tebbane, plus les logements sont cossus et les foyers aisés. Ainsi donc, l'allée la plus courte correspond à la plus opulente. Celle du milieu, la rue Ghanem el Khatib, sera pour les familles moyennes et la troisième qui ferme le quadrillage, plus exposée aux tirs de Bab el Tebbane, est pauvre et moins organisée. Les murs de protection tels qu'ils ont été décrits précédemment sont dressés à partir de ce point de vue, qui domine le quartier-bas.

Carte 6_ Trajet emprunté pour me rendre à Jabal Mohsen



Source : réalisation personnelle

6.4 Une solitude ressentie et pesante

6.4.1 Le manque d'infrastructures

Dans l'ensemble du quartier qui abrite environ 35 000 personnes aucune banque n'est disponible. Si bien que, pendant les semaines de *rounds*, aucun habitant ne peut retirer d'argent. Les riverains ont donc pris l'habitude de faire des réserves dès qu'ils sentent que les tensions sont orageuses. Plus problématique encore : l'absence totale de fermes ou de manufactures qui pourraient constituer un revenu endémique et éviterait d'avoir à s'exposer au danger pour aller au travail. Aucune infrastructure gouvernementale ni même un poste de police ne sont implantés dans cette zone, ce qui est considéré par les citoyens comme une preuve d'abandon et de rejet là où une aide visible serait nécessaire pour les sortir de leur confinement. Enfin, la seule station essence du quartier appartenant à un sunnite, le risque plane de ne pas être approvisionné en cas de retour aux feux.

En outre, il n'y a que quatre écoles primaires dont une de confession maronite. Zeina admet que la plupart des enfants sont envoyés dans des écoles privées chrétiennes, notamment dans la commune de Zghorta à une quinzaine de kilomètres car « eux connaissent plus la paix » que les musulmans, selon elle. Aussi, seulement un lycée doit accueillir l'ensemble des élèves, ce qui oblige les familles à se tourner vers des établissements plus éloignés, voire payants. D'après l'étudiante, qui est déjà mère de deux jeunes enfants, la violence dans le milieu scolaire a augmenté depuis mai 2008, date des premiers vrais problèmes dans la région provoqués à la suite du « limogeage du chef des services de sécurité de l'aéroport, un officier chiite prosyrien et de la mise hors la loi du réseau de télécommunications du Hezbollah »,[81] évènements qui ont entrainé une campagne de désobéissance civile de la part de la communauté lésée. L'instabilité de Jabal Mohsen aurait par ailleurs provoqué le départ des populations chrétiennes et sunnites présentes dans cette partie de l'agglomération, chose qui n'a fait qu'accroître son isolement.

6.4.2 Vivre dans la peur

Malgré ce tableau noir et peu attractif, mes deux interlocutrices tempèrent leur discours et concluent qu' « il y a tout à Jabal Mohsen, sauf la paix », ce qui compte peut-être plus que tout autre besoin matériel. A l'inverse, la peur est leur quotidien.

Lors de mon passage dans le quartier du haut, le calme régnait et aucun crainte de dérives ne menaçait d'arriver depuis que le plan de sécurité avait été mis en place. Pourtant, Zeina n'a pas

[81] Article paru dans l'*Express*, « Chronologie du Liban (1943-2012) » par GOUËSET Catherine, 19/10/2012 http://www.lexpress.fr/actualite/monde/proche-moyen-orient/chronologie-du-liban-1943-2012_492580.html

souhaité passer la frontière pour venir me prendre en voiture, bien qu'elle admette que ce soit désormais possible. Quand je leur demande ce qui les retient tant, elles me répondent qu'elles sont fichées sans fichu sur les cheveux. Non voilées, elles ne peuvent qu'être chrétiennes ou nusayrîs et prétendent que les habitants de Bab el Tebbane connaissent leur visage, comme si « c'était écrit sur mon front » me lance l'une d'elle. Aussi, les ralentissements aux postes de police peuvent être l'occasion pour les milices islamistes de tirer dans le tas, sachant qu'il y a de fortes chances que parmi les victimes une large part soit pro-syrienne. Ces idées emmurent les deux filles dans une « prison » (pour reprendre leurs mots) qui s'est toutefois rouverte depuis que l'armée a procédé à des opérations musclées dans l'Est tripolitain.

Il faut dire que parmi les récentes exactions qui ont mis le feu au poudre, beaucoup sont dues à des magasins brûlés dans le souk al Kamhar (marché au blé) où nombre d'alaouites travaillent. Tout comme l'homme assassiné en plein centre-ville la veille du dernier *round* justifie les craintes des jeunes filles. Sunnite, il était marié à une alaouite et vivait dans le secteur de cette minorité. Vraisemblablement son excès de zèle d'*aller voir ailleurs* n'a pas plu aux extrémistes salafistes qui ont profité d'un « permis de sortir » du provocateur pour lui loger quatre balles dans le dos.

6.4.3 Un isolement renforcé en partie par l'absence d'associations

Le village d'irréductibles nusayrîs cernés par leurs assaillants rend les déplacements limités et particulièrement hasardeux lorsque le conflit reprend. Peu de riverains tentent l'aventure mais certains y sont contraints, pour des raisons de vie ou de mort. C'est le cas des ambulanciers notamment ou des combattants obligés de se rendre à l'hôpital de Zghorta après avoir reçu les soins de premier secours dans l'unique clinique du quartier, trop petite pour héberger l'ensemble des blessés ou pratiquer des interventions chirurgicales complexes. Les rapatriements vers la ville alliée sont dangereux puisque la route traverse le quartier de Qobbé qui attend la venue des voitures conduites à toute vitesse pour lancer une offensive.

Enquêtant sur le rôle des associations dans le développement des deux quartiers, je désirais rencontrer les membres de Lebanon Love, seule ONG dont on m'avait parlé de ce côté-là. Finalement, après plusieurs mois de tentative, aucune réponse à mes appels n'a abouti. En passant devant les locaux lors d'une de mes visites à Jabal Mohsen, le rideau de fer était tiré et aucun message n'informait d'une réouverture prochaine. D'après les informations obtenues sur la finalité de leurs actions, il semblerait que cette association s'intéresse spécialement à la

remise à niveau scolaire et à des travaux de rénovation des espaces publics, à l'image d'Utopia son homologue sunnite.

7. Bab el Tebbane et Jabal Mohsen : entre intégration et rejet de la ville

7.1 Des formes de gouvernance différentes entre les deux factions

Le statut marginal qui leur est conféré offre aux deux quartiers Est de la municipalité d'Al Fayha'a une latitude dans la gestion de leur territoire, ce qui est un atout – davantage de libertés politiques par exemple – mais dont les limites se font lourdement sentir dès lors qu'une doléance, concernant notamment les conditions de vie et d'hygiène des populations mises à l'écart, sont portées aux oreilles de la mairie qui reste sourde peut-être un peu volontairement.

7.1.1 La colline de Mohsen : le quartier d'un seul leader… sur place

Là où Bab el Tebbane est fragmenté en plusieurs sous-factions commandées par des chefs de guerre auto-proclamés, la région alaouite n'appartient qu'à un seul homme. La tête pensante de Jabal Mohsen est aussi le dirigeant du Parti Démocratique Arabe (PDA) dont le siège national est situé sur ses terres. Rifaat el Eid, soutien indéfectible du régime syrien ainsi que du parti chiite libanais, le Hezbollah, est aussi le fils du fondateur du PDA, Ali Eid, qui l'a créé à la fin des années 1970, en pleine guerre civile, en signe d'alliance avec Hafez el Assad, alors président syrien… lui-même père de l'actuel *raïs*. L'organisation rassemble la minorité nusayrî libanaise et lutte pour la préservation de cette religion, ainsi que pour la protection de leurs villages présents dans la région du Akkar et, depuis 2011, le millier de miliciens que compte ses rangs se bat contre les forces sunnites pro-rebelles. A sa création, le PDA était également un moyen de donner une dimension politique à cette confession et « l'insérer dans le système régional comme une communauté cliente de l'Etat libanais durant la présidence de Tony Frangié[82], de l'Etat syrien ensuite et jusqu'à présent » (Seurat, 2012).

Au sein de Jabal Mohsen, un certain nombre d'infrastructures appartiennent au leader, c'est le cas du dispensaire médical par exemple, d'où une certaine réserve à avoir lors d'entretiens. Par son aura, la famille Eid règne en maître sur l'ensemble de la population qui l'a en vénération (Zeina et son amie avaient tendance à parler de lui comme du Sauveur, de même qu'elles vantaient la beauté de Bachar al Assad en « petit père des peuples », aimant et généreux, sur les photographies à son effigie, exposées dans les rues). Grâce à cette solide assise, les décisions

[82] Il a en réalité été ministre et député de la ville chrétienne de Zghorta proche de Tripoli, en 1972. C'est son père, Soleimane Frangié qui avait été élu, avec grande controverse, Président de la République en 1970 et ce jusqu'à peu après le début de la guerre civile, en 1976

sont généralement largement suivies par les spadassins inféodés au PDA… et à l'allié syrien. Le pouvoir bicéphale du quartier : chef local unique et proximité avec le régime baathiste, n'est en fin de compte qu'une seule et même entité car les consignes du « Lion » font acte de sommations immuables dans les rangs alaouites. Le journaliste et reporter de guerre Jean-Pierre Perrin a expliqué avec clairvoyance que, « comme les hordes d'autrefois, les clans ont besoin de s'incarner dans un leader, un seul, le 'chef magnifique', qu'on appelle raïs ou zaïm. Ils lui font d'ailleurs allégeance par un puissant serment, pratique que l'on retrouve dans les mafias calabraises ou siciliennes. »[83] Privés physiquement de leur maître, le seul qu'ils révèrent vraiment, les habitants ont trouvé en la famille Eid des représentants de substitution.

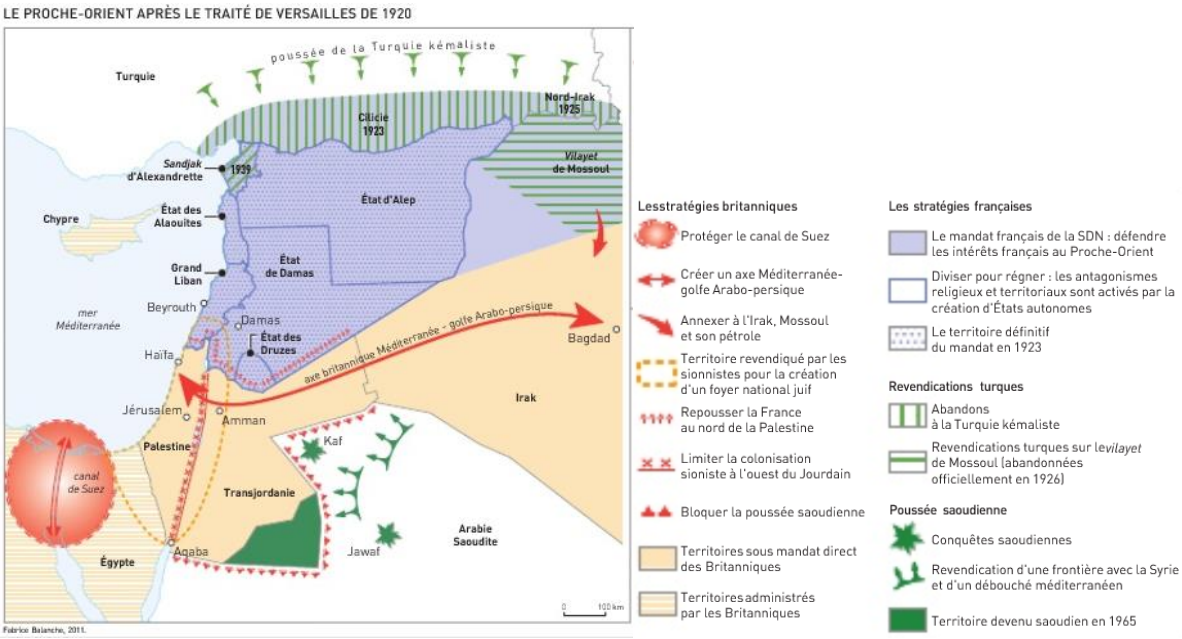
Effectivement, les accointances qu'entretiennent Jabal Mohsen et le gouvernement voisin ne sont pas récentes et évincent un peu plus ce quartier du reste de sa cité, voire de son pays. Les déclarations de Hafez al Assad pendant une quinzaine d'années, entre 1970 et 1985, n'ont pas cessé de considérer le Liban et la Syrie comme « un seul pays et un seul peuple », ce qui a renforcé le sentiment de rejet de la part des sunnites mécontents de cette interprétation et de légitimité de la part de la minorité qui se sentait ainsi protégée par les forces loyalistes présentes sur le territoire.

Quant au financement des armes actuellement en libre circulation dans la région, les alliés que sont le gouvernement syrien, le parti de Dieu ou encore l'Iran (et à une échelle plus large, la Russie, peut-être) fournissent aux combattants le nécessaire pour déstabiliser l'ennemi et favorisent ainsi l'instabilité de la région afin d'obtenir ce que le Président Assad-père désirait déjà, quarante ans auparavant, à savoir l'absorption du Liban dans la Syrie et la réémergence de ce que les historiens ont appelé a posteriori la Grande Syrie.[84]

[83] PERRIN Jean-Pierre, *La mort est ma servante, lettre à un ami assassiné, Syrie 2005-2013*, Fayard, 2013, p.151

[84] Jusqu'aux accords Sykes-Picot signés dans le secret par les Français et les Anglais le 16 mai 1916, dans le but de se partager le Proche-Orient après la guerre, les frontières syriennes regroupaient en plus des leurs le Liban, Israël, la Jordanie et des parties du Sud-est de la Turquie. Ce n'est qu'en 1920 que les limites actuelles du Liban ont été dessinées sous le nom de Grand Liban, Etat autonome qui faisait partie de la Syrie alors administrée par la France.

Carte 7_ Le Proche-Orient après le traité de Versailles de 1920



Source : BALANCHE Fabrice, « Un Etat en déconstruction », in *magazine Carto, le Monde en cartes, 'La Syrie du clan Al-Assad, un Etat autocratique en déconstruction'* n°15, janvier-février 2013, p.12

7.1.2 La pluralité des pouvoirs à Bab el Tebbane

La population du quartier du haut, se sentant prise en tenaille par les fractions pro-rebelles environnantes, se réunit donc autour du même homme afin de ne pas disperser les avis et les commandements. Ecueil qui arrive justement à Bab el Tebbane où des désunions intra-quartiers sclérosent l'avancée de projets, qu'ils soient à destination des civils ou des escadrons informels. La répartition des rues en différents gangs s'explique par le fait que les hommes politiques de Tripoli « 'ont besoin d'avoir chacun leur propre milice [pour s'imposer]', assure la journaliste tripolitaine et militante Nahla Chahal dans son bureau du journal As-Safir. 'Sinon, leur image et leur influence en pâtissent'. Elle explique que, pour pouvoir avoir leur mot à dire, ils ont besoin d'hommes de main et que 'ça devient un cercle vicieux'. Les chefs des milices, dit Ziad, responsable d'une ONG locale, profitent de la situation pour consolider leur pouvoir auprès des hommes politiques, se rendre indispensable et en tirer parti pour continuer à percevoir de nouvelles sommes d'argent. »[85]

Ainsi, de grands politiciens, tel que Najib Mikati, tripolitain d'origine, participent au financement d'une milice, « autrement, comment voulez-vous qu'il défende sa ville ? », argumente une autre figure médiatique de la région. Cette aide est également interprétée comme

[85] Article paru dans le magazine *Orient XXI*, « Tripoli, ses milices, ses politiciens et sa pauvreté » par LUPPO SANNABEND Nicolas
http://orientxxi.info/magazine/tripoli-deux-quartiers-en-proie,0556

une façon de « montrer son influence auprès de la population sunnite » et « contrer la popularité de ses rivaux politiques ». La conquête du pouvoir à l'échelon politique fragilise l'équilibre du quartier-bas pourtant plus avantagé numériquement et les mésententes entre *lords of war* perturbent l'homogénéité de ce quartier qui se bat d'abord contre les nusayrîs – ennemis communs – mais secondairement pour assujettir une zone d'influence plus vaste qui corresponde à des votes en sus aux élections.

Dans des situations désespérées telles qu'elles se jouent au Proche-Orient depuis de nombreuses décennies, ce sont non seulement des « économies de guerre » qui se sont mises en place (ventes et trafics d'armes, passeurs pour traverser la frontière clandestinement, marché noir…) mais aussi des « guerre de politiciens » qui exploitent cet état de désolation pour faire miroiter monts et merveilles à de pauvres nigauds qui n'auront ni l'énergie ni le cran de se faire entendre lorsque toutes les belles promesses de campagne s'avéreront chimériques et que leur vote aura donné la voix à des hommes qui leur serrent le cou par derrière.

LA SURVIE DES QUARTIERS OPEREE PAR LA SOCIETE CIVILE

1. Quelles priorités face au tandem pauvreté/conflit ?

A défaut de soutien explicite de la part du gouvernement libanais ou de la municipalité de Tripoli, la société civile, portée par le secteur associatif, met en place des campagnes d'aide aux populations exclues. Le conflit syrien, qui a ravivé des tensions déjà présentes entre les deux quartiers fratricides à l'Est, a par ailleurs pointé du doigt des réalités latentes et ainsi tiré la sonnette d'alarme. C'est pourquoi les habitants ont voulu réagir face à la gangrène trop dépeinte par les médias locaux et internationaux en tentant de restaurer le blason des quartiers concernés, et par extension celui de la localité dans son ensemble qui souffre d'une mauvaise réputation.

1.1 La jeunesse

La priorité absolue est donnée à la jeunesse, allant de l'enfance à la post-adolescence, voire davantage. Les associations accordent une telle importance à cette tranche d'âge en raison premièrement, de l'injustice que les plus jeunes subissent sans avoir les moyens de se défendre ni même de comprendre les enjeux sous-jacents de la haine qui plane sur la région. D'autre part, pour les plus grands, l'inactivité liée à l'absence de perspectives (études, métier, argent) peut être un moyen de se faire embrigader par des chefs religieux ou des amis qui leur proposent des solutions fallacieuses pour sortir rapidement de l'indigence. Aussi, à partir de 16 ans, les garçons commencent à vouloir ressembler à leurs ainés et n'hésitent pas à jouer aux caïds pour prouver qu'ils sont prêts à porter une arme et se battre.

1.1.1 Soutien scolaire et développement personnel et professionnel

Ruwwad et Utopia ont fait du soutien scolaire l'un de leur credo. Avec des plages horaires réservées aux enfants scolarisés dans les écoles publiques des quartiers du bas et du haut, ces ONG mettent un point d'honneur à pallier la défaillance des établissements, régulièrement fermés en raison des affrontements et dont les classes surchargées avec des jeunes majoritairement perturbateurs ne permettent pas de dispenser un enseignement de base. Les lacunes s'accumulant d'année en année, les bénévoles cherchent à gommer l'écart qui se creuse entre *tebbaniens, jabaliens* et les autres enfants de la commune.

Chaque jour de la semaine, du lundi au samedi, après l'école, une quinzaine de collégiens se rendent dans les locaux du centre Utopia de Bab el Tebbane pour des cours de soutien scolaire. Bientôt proches de l'examen final, l'association a mis les bouchées doubles pour venir au secours de ces futurs lycéens. Toutes les matières sont passées en revue et chaque jour correspond à l'une d'elle, voire deux à la suite. Ainsi la chimie, la biologie, les mathématiques, le français, l'arabe et la physique sont hebdomadairement abordés et des exercices sont imposés en classe avant de les corriger ensemble.

Toutes les profs sont de jeunes étudiantes, généralement en 2 ou 3ème année à la faculté. La plupart sont du quartier mais d'autres, par ailleurs bénévoles dans l'ONG dans diverses actions qui concernent le reste de la ville, se rajoutent aux effectifs pour combler les manques. A l'aube de l'été 2014, un projet de cours de soutien pendant l'été est dans les esprits, il devrait bientôt voir le jour pour ne pas décourager les personnes qui auraient raté leur brevet.

En collaboration avec l'association Arc en Ciel, Utopia a démarré des cours d'anglais auprès des enfants du quartier. Les langues étrangères au Liban sont un atout précieux puisque la majorité de la population parle parfaitement le français ou l'anglais, sauf pour ceux qui n'ont pas accès aux écoles privées… ce qui est le cas de l'ensemble des élèves à Bab el Tebbane.

Lozan, une étudiante en 3ème année d'anglais à l'Université de Tripoli, donne des cours tous les jours, sauf les vendredis et dimanches, à un groupe de 24 préadolescents de 8 à 14 ans pendant 6 mois, de sorte que chaque année une cinquantaine d'élèves connaissent les rudiments de la langue. Dans la salle de classe décorée, elle passe l'essentiel de l'heure à faire de la discipline et à demander de se rassoir aux plus téméraires des chérubins. Pourtant, elle ne perd pas espoir et ressort souriante chaque après-midi, bien qu'épuisée. Selon elle, ce qui compte c'est qu'ils s'habituent à entendre parler l'anglais et à l'écrire, la mémorisation viendra plus tard.

Elle-même habitant le quartier, elle sait l'importance de l'éducation et de la scolarité pour le développement de ces enfants marginalisés. Elle sait aussi la chance qu'elle a de pouvoir étudier à la faculté, qui coûte plusieurs milliers de dollars par an. Contrairement à ses pairs, Lozan ne sort jamais dans les rues sales qui l'environnent, elle préfère aller se promener à Azmi, Al Mina ou Maarad, les quartiers les plus huppés de Tripoli où elle se sent plus à l'aise et en sécurité.

Photographie 18_ Cours d'anglais dans le centre Utopia de Bab el Tebbane (mai 2014)

Source : photographie personnelle

Quant à l'organisme situé sur la frontière, des créneaux sont proposés aux bénéficiaires afin d'enrichir les notions apprises à l'école. Les membres de Ruwwad se rendent également au sein des établissements dans le but de sensibiliser les enfants et les instituteurs sur la nécessité d'aller à l'école, travailler et s'instruire. Cherchant à faire face aux difficultés économiques et familiales qui ravagent les résidents des quartiers Est, l'ONG a saisi l'urgence de ne pas abandonner les enfants souvent laissés à eux-mêmes scolairement et rarement stimulés intellectuellement par leurs parents.

De plus, soucieuse de redonner aux enfants des quartiers pauvres de Tripoli des bases élémentaires d'apprentissage, l'association a constitué une bibliothèque de 3000 ouvrages adressés à toutes les tranches d'âge. L'objectif est de développer la curiosité des enfants à travers la lecture principalement et les chaînes de divertissement à la télévision. Ils organisent également des ateliers de conte, où l'enfant doit participer à la narration de l'histoire. En faisant fonctionner son imagination il devient ainsi un acteur et non plus un auditeur passif. Des jeux sportifs, artistiques, créatifs sont proposés avec ce même objectif.

Avec l'aide financière de ses partenaires privés (essentiellement), Ruwwad est en mesure de proposer aux jeunes majeurs des stages. Ils obtiennent ainsi une première expérience pratique sur le marché du travail et doivent prouver qu'ils sont capables de s'adapter à un nouvel environnement et ainsi faire tomber les préjugés des employeurs, peu enclins à accepter des *tebbaniens* ou *jabaliens* dans leur entreprise.

1.1.2 Activités manuelles et extérieures

Si l'éducation est une prérogative dont bénéficient les jeunes en âge d'aller à l'école, d'autres activités ont leur intérêt pour développer la créativité des 7-10 ans. C'est le cas des « ateliers *handicrafts* » d'Utopia. Conçue pour « combler les lacunes entre les enfants issus de milieux

différents »[86] cette activité manuelle a lieu tous les vendredis dans la même grande salle de classe que les cours de soutien. Au-delà d'une simple occupation ludique, l'ONG souhaite que ce moment soit « un espace de liberté d'expression et un espace thérapeutique pour les enfants syriens qui sont traumatisés par la guerre et l'exil ». C'est également une façon de les intégrer à la population locale car leur présence sur le sol libanais n'est pas toujours la bienvenue.

Parallèlement, l'association tripolitaine et la Croix Rouge Libanaise ont organisé en septembre 2013 trois journées de camp avec des enfants allant de 8 à 12 ans, tous issus de Bab el Tebbane ou réfugiés syriens. Logés dans l'école orthodoxe Bkiftine, l'ensemble des activités proposées tournait autour du thème de « la résolution du conflit entre Libanais et réfugiés syriens »[87].

Les participants ont donc, par le jeu, été réceptifs aux valeurs de « respect des différences, de compassion et de solidarité » ainsi qu'aux normes du droit international des enfants. En une poignée de jours, les volontaires tenaient également à leur faire prendre conscience des conséquences d'un conflit, au sens large, sur des individus, notamment de leur génération et les mobiliser sur la question de « citoyenneté responsable ».

Offre Joie, en son temps (puisque les activités à Tripoli sont gelées depuis que les volontaires français en service civique ne sont plus admis à pénétrer la ville), se rendait tous les mercredis dans les quartiers chauds pour passer les après-midis à jouer avec les enfants. Chaque volontaire avait en charge un groupe et devait lui proposer des animations variées, telles que du sport, des activités manuelles, artistiques, etc. Tout en étant tributaires des aléas géopolitiques, ils ont mené à bien ces rendez-vous hebdomadaires et ont permis de nouer des relations entre les enfants normalement ennemis. Afin d'éviter toute suspicion lors de leurs intrusions dans la zone sensible, ils portaient un tee-shirt Offre Joie rouge imprimé d'une colombe blanche, symbole de paix qu'a adopté l'ONG à sa création. Evidemment un simple vêtement ne retient pas une balle perdue, mais la réputation de l'association et la couleur vive devaient être suffisantes pour éviter tout dérapage. De plus, ils n'étaient pas autorisés à quitter le centre de Kfifane lorsque les combats reprenaient au Nord, cela va sans dire.

En août 2012, ils ont pu se rendre une dernière fois dans le secteur. Ce jour-là, une cargaison de denrées alimentaires devait être acheminées et distribuées aux habitants, alors que les affrontements paralysaient l'Est (les enfants étaient alors à Kfifane pour une colonie de la paix).

---

[86] http://utopialebanon.org/beta/projects/24.html - Handicrafts

[87] Utopia, a challenging toward social justice, Periodical, February 2014 – Children Camp with Lebanese Red Cross (p.14)

Les Français ainsi que d'autres Libanais et trois chefs de guerre s'y sont rendus au petit matin. Rapide, efficace, silencieuse, la distribution devait durer le moins de temps possible. Finalement, tout s'est bien passé et la vie a pu reprendre son cours normal avec les rires et les cris des enfants qui attendaient leurs moniteurs au centre d'Offre Joie.

Après l'été 2012 une dernière équipe de volontaires est venue passer une année au Liban mais la dégradation de la situation ne leur a pas permis de poursuivre cet échange. Depuis, Offre Joie n'intervient plus que ponctuellement à Tripoli.

1.1.3 Tentatives de réconciliation entre les deux quartiers

Pour certains membres de la société civile, la paix (et donc le développement) viendra avec la réconciliation des partis adversaires. Mais le chemin sera long et tortueux avant de parvenir à cette fin optimiste empreinte d'utopie. Ruwwad s'est clairement positionnée en faveur de cet objectif et le choix de la localisation des locaux a été le premier marqueur spatial. Depuis, le bureau met un point d'honneur à mettre en place des actions qui toucheraient aussi bien des jeunes du haut que du bas.

La première est une mesure phare qui prouve la volonté de l'association de s'adresser aux deux quartiers sans distinction de religion et de contribuer à l'amélioration du niveau de vie en mettant l'accent sur la scolarité. En effet, chaque année une petite centaine de jeunes diplômés du baccalauréat peuvent postuler pour l'obtention d'une bourse d'études supérieures sur trois ans distribuée par l'ONG. Celle-ci couvre l'intégralité des frais d'inscription à l'Université Libanaise, dans des Instituts Techniques ou des universités privées. Le recrutement et la sélection se font sur entretien où sont valorisés principalement deux aspects : l'ambition et la situation financière de la famille. Avec impartialité la moitié des bourses est attribuée à des alaouites, l'autre à des sunnites. Une fois désignés, les jeunes sont accompagnés dans leur orientation par des référents afin de les encourager dans leur travail et vérifier leur assiduité. Au cours de ces années, ils sont contraints d'assister à toutes les « formations de renforcement des capacités » que l'association propose et de participer à la vie du groupe en animant les ateliers auprès des enfants à hauteur de 4h par semaine. A défaut de régularité, les fonds leur sont retirés, faisant ainsi échouer tout espoir d'ascension sociale.

Toujours au sein de cet organisme, l'« *Enrichment Program* » est l'approfondissement ou l'acquisition de connaissances culturelles, par le biais d'ateliers « films », « histoire », « discussions » (qui permettent d'ouvrir le débat entre les jeunes des deux quartiers, de parler de leurs conditions de vie, d'aborder des sujets qui les préoccupent de part et d'autre de la rue

de Syrie, etc.). Dans ce programme, il est aussi question d'enrichissement professionnel, puisqu'une section « compétences en affaires » propose des cours pour apprendre à manipuler un ordinateur, du tutorat, des cours d'anglais, etc. Ils peuvent également suivre des formations en rapport avec leur orientation professionnelle ou universitaire, participer à des camps d'entrainement, ou encore s'inscrire à des activités sportives, incluant des cours de danse (danse de salon, breakdance, aerobic, gymnastique, capoeira, arts martiaux…), le tout ouvert à tous. Par l'intérêt que les jeunes peuvent trouver dans ces multiples opportunités, ils sont contraints de cohabiter pour ne pas passer à côté de ces occasions exceptionnelles.

« Welcome Ramadan ! », c'est le nom donné à une manifestation organisée par Ruwwad en juin 2014, alors que le mois sacré du Ramadan chez les musulmans allait commencer. Les jeunes ont été réunis dans le village d'Al Hakour situé dans les montagnes du Akkar pour passer une journée à célébrer la venue de ce temps de fête.

Lors de l'événement, danse et baignage (pour les garçons) dans la rivière étaient au rendez-vous. « L'atmosphère était remplie d'amitié et de joie »[88] et « beaucoup d'ondes positives » ont fusé pendant les heures partagées sans autre pensée que celle de s'amuser et de profiter. Afin de préparer les semaines de jeûne à venir, ils ont cuisiné ensemble et mangé un dernier repas avant le coucher du soleil.

Photographie 19-20-21_ « Welcome Ramadan ! », journée organisée par Ruwwad (juin 2014)

Source : Ruwwad Lebanon Newsletter, April/June 2014

Autre exemple de réunification insufflé par l'ONG : profitant du plan de sécurité mis en place à l'issue du 21ème *round* entre les deux quartiers, fin mars 2014, Ruwwad a mené une action avec *We Love Tripoli*, une autre association multiconfessionnelle. Pour la première fois pour certains, des enfants, des jeunes et des parents ont pu se rendre en toute sécurité de l'autre côté de la barrière « *after a long period of distrust and self-isolation* ». [89]

[88] Ruwwad Lebanon Newsletter, April/June 2014 – Welcome Ramadan !
[89] Ruwwad Lebanon Newsletter, April/June 2014 – The Reconciliation

Dimanche 6 avril, avant d'entamer la marche à travers Bab el Tebbane et Jabal Mohsen, les participants ont été invités à monter sur les toits du centre de l'ONG pour décorer le ciel déjà bleu de cerfs-volants et de ballons multicolores. Un geste symbolique qui tend à nettoyer l'atmosphère des balles et de la fumée échappées lors des combats. A la fin de leurs pérégrinations, l'ensemble des participants se sont rendus dans un restaurant fameux de Tebbane pour y déguster un petit déjeuner.

Le département social de la Fondation Safadi promeut également le rapprochement entre les voisins-ennemis, mais bien au-delà entre inégalités intra-cité. Dans son centre dédié aux jeunes, l'institution entend apporter une aide globale à tous ceux qui se présenteraient dans leurs locaux. L'élue municipale en charge du développement social et de l'éducation, et salariée de la structure, Samira Baghdadi, cherche à mettre en place un « travail en profondeur » qui ne traiterait pas que d'une seule problématique mais aurait une incidence globale. Autrement dit, tous les secteurs sont concernés, économie, culture, citoyenneté, éducation, développement personnel, échec scolaire, avec une attention spéciale pour les enfants, les jeunes et les femmes.

Dans l'ensemble de ses programmes, *jabaliens* et *tebbaniens* sont invités à échanger ensemble tout en apprenant. C'est le cas d'une expérience innovante qui visait à sensibiliser les jeunes sur l'aptitude à l'éducation par le biais de l'art. L'association *Cross Arts* s'est prêtée au jeu pour dispenser cette formation qui combine à la fois un problème social (l'éducation) et une ouverture sur un domaine méconnu dans leurs quartiers (l'art), tout en laissant la place au dialogue sans que celui-ci ne vire en joute vipérine.

1.2 Les femmes

Après la jeunesse, vient la gente féminine comme facteur de développement au sein d'une région en proie à un taux de chômage massif, particulièrement fort chez les femmes qui, culturellement, ne sont pas incitées à travailler. Les associations croient pourtant qu'elles ont leur rôle à jouer dans l'émancipation de leur statut mais aussi de leur famille et par extension de leur quartier. Utopia, Ruwwad et la Fondation Safadi sont pionnières dans le secteur, ce qui n'est pas toujours perçu comme une avancée pour les hommes de ces quartiers.

1.2.1 … porteuses de l'éducation sanitaire

La justice sociale et le développement humain, buts chers à Utopia, ne pouvaient se passer d'un programme adressé plus particulièrement aux femmes, considérées comme le lien entre aujourd'hui et les générations à venir. Dans ce contexte, un partenariat avec d'autres ONG

internationales, telle qu'Oxfam, et des médecins spécialisés, a été pensé afin d'organiser des séminaires pour celles issues des quartiers défavorisés de Bab el Tebbane et Dagh el Megher. Les sujets sont variés mais tournent essentiellement autour de « l'hygiène personnelle et publique, l'abus de drogues, le cancer, le diabète et la santé mentale ».[90] Une fois averties des dangers qu'un mauvais entretien de sa santé peut entraîner, ces femmes formées sont supposées être en mesure de sensibiliser à leur tour leur mari et ainsi d'être ensemble plus vigilants sur le développement physique et mental de leur progéniture.

En lien avec ce point, Utopia organise parallèlement des sessions de « services de santé » qui permettent aux habitants d'accéder à un minimum de soins, à savoir la vaccination des enfants et l'utilisation d'un électrocardiogramme (ECG) en cas de maladie cardiaque.

A Ruwwad, les initiatives sont identiques et se partagent entre un volet sanitaire et social et un second en lien avec le professionnel. Ainsi, des sessions de « sensibilisation » sont proposées à travers des conférences, des formations et des ateliers sur des questions sociales, juridiques, sanitaires (avec un accent mis sur l'hygiène féminine), etc.

Si Médecins Sans Frontières à Jabal Mohsen ne s'adresse pas particulièrement aux femmes, son rôle reste capital dans le quartier pour que les questions de santé soient expliquées aux habitants afin de ne pas perpétuer des habitudes néfastes, voire dangereuses. Les soignants de l'ONG ont donc la responsabilité de leur faire connaître les gestes du quotidien qui préservent des éventuelles complications futures, tels que le brossage de dents ou l'entretien des salles de bain pour éviter la démultiplication des germes.

1.2.2 La formation professionnelle comme tremplin pour s'émanciper

Traditionnellement assignées à résidence, les femmes d'un Islam strict ne travaillent pas, sortent à de très rares occasions et n'ont que peu d'opportunités de se divertir autrement qu'avec leur descendance qu'elles élèvent ou la télévision qui reste allumée à longueur de journée. Consciente que cette réalité est prédominante dans les milieux défavorisés, Utopia a souhaité ouvrir ses activités aux femmes désireuses de mettre à profit un talent. Ainsi des formations professionnelles leur sont spécialement destinées, où elles peuvent apprendre « l'artisanat, la couture, et autres compétences génératrices de revenus qui ne manqueront pas d'avoir un impact

[90] http://utopialebanon.org/beta/projects/23.html - Awareness-Raising courses

positif à long terme en termes d'amélioration du niveau de vie et de réduction de la pauvreté chez ces femmes et leur famille ».[91]

De même qu'à Ruwwad, une section intitulée *Income Generation* se concentre sur la mise en place de petits projets générateurs de revenus, aidant ainsi les femmes à « participer dans l'activation de la roue économique au sein de leur famille et de la région ».

Quant à la Fondation Safadi, une structure entière proche de Jabal Mohsen leur est consacrée. Une douzaine de femmes s'y rendent régulièrement, issues des zones limitrophes. Là-bas, des machines à coudre sont disponibles gratuitement pour ne pas léser celles qui n'auraient pas les moyens d'en acheter, quitte à vendre ensuite le fruit de leur ouvrage. Elles reçoivent en outre des formations sur la gestion d'une entreprise et la négociation, ainsi que sur la gestion de conflit et comment acquérir des attitudes positives face à un ennemi. Bien que les débuts aient été difficiles pour motiver les habitantes nusayrîs, il semblerait qu'aujourd'hui certaines d'entre elles acceptent de venir pour effectuer un travail sur « la mémoire collective de la région », en plus d'apprendre à créer des mosaïques et de participer à des activités de loisirs.

1.3 La rénovation urbaine : reconstruire pour se reconstruire

Enfin, la troisième thématique qui participe au développement des quartiers en proie à des affrontements réguliers concerne la réhabilitation des lieux détruits ou endommagés par les armes ou insalubres et détériorés par la défection des pouvoirs locaux dans ces zones.

Avec le conflit qui l'oppose aux *jabaliens*, la parcelle sunnite est devenue à certains endroits un champ de ruines, notamment aux abords de la rue de Syrie. A de nombreuses reprises la main d'œuvre d'Utopia est venue aider à la reconstruction d'immeubles ravagés par les bombes et les balles. Ces chantiers viennent panser les stigmates des affrontements… jusqu'aux suivants. A quoi s'ajoutent les tonnes de détritus que les habitants jettent par terre et qui sont régulièrement déblayés par les volontaires de l'ONG, pourtant les premiers à faire pareil.

Le 23 août 2013, une explosion d'une particulière brutalité a retenti à deux endroits distincts de Tripoli. Ce jour-là, deux voitures piégées sont venues s'écraser sur la façade des mosquées sunnites Al Taqwa et Al Salam, distantes de 2km. « Cette attaque est la plus meurtrière depuis la fin, en 1990, de la guerre civile »[92] faisant 42 morts, dont des enfants, et plus de 400 blessés, alors que les hommes s'apprêtaient à sortir des lieux de culte après la prière du vendredi. Selon

[91] http://utopialebanon.org/beta/projects/23.html - Vocational trainings
[92] http://www.ladepeche.fr/article/2013/08/23/1694462-liban-moins-10-morts-double-explosion-tripoli.html

les responsables sunnites, il s'agit sans doute d'une réponse à un attentat perpétré quelques jours plus tôt dans la banlieue Sud de Beyrouth, un des fiefs du Hezbollah qui avait fait près de 30 morts. Les tensions confessionnelles sont montées d'un cran depuis ces épisodes successifs et le régime alaouite du Président syrien est accusé au même titre que le parti chiite. Un an et demi plus tard, le 10 janvier 2015, alors que la France est endeuillée après l'assassinat de 17 personnes, dont dix journalistes et dessinateurs du journal satirique Charlie Hebdo, Jabal Mohsen est à nouveau la cible d'une double attaque par des kamikazes. Neuf personnes ont péri et 37 ont été blessées par les déflagrations dans « un café du parti national démocrate nusayrî [en référence au Parti Arabe Démocratique dirigé par Ali Eid] ». Le Front Al Nosra, la branche syrienne d'Al Qaïda, a revendiqué ces actes « en vengeance pour les sunnites de Syrie et du Liban », notamment les 42 martyrs des mosquées Al Taqwa et Al Salam.

Une longue explication pour ne s'arrêter que sur l'épisode du 23 août 2013, mais qui permet de mettre en évidence les enjeux de ces massacres, dont les répercussions peuvent retentir plus d'un an après les faits. La violence en escalade là où la vengeance se balade.

A la suite des explosions tragiques sur les deux mosquées, Utopia a été l'une des premières associations à se mobiliser pour nettoyer les lieux. Les volontaires, avec l'ensemble des citoyens qui se sont sentis concernés, ont enlevé les débris jonchant les rues, les appartements et les commerces et ont fait le tour des hôpitaux pour recenser les lésions sur les blessées. De même, une campagne intitulée « Qu'est-ce que vous attendez ?! » a été adressée aux hautes instances quelques mois plus tard. Quatre points[93] étaient abordés :

1) Transférer le dossier relatif à ces attentats du ministère de la Justice au Conseil judiciaire, ce qui permet aux personnes directement touchées de réclamer leurs droits
2) Accélérer le jugement des criminels à l'origine des explosions
3) Exercer une pression sur le gouvernement pour préserver la sécurité et la paix dans la ville
4) Accélérer la procédure de remboursement des propriétaires des maisons, véhicules et magasins endommagés

Finalement, l'objectif principal de cette initiative, qui consistait à prouver que « la société civile tripolitaine avait encore un rôle à jouer malgré les circonstances malheureuses qui s'abattent sur la ville », a été atteint. En effet la pétition a reçu plus de 70 000 signatures en un mois, à l'issue duquel le Conseil de la Magistrature a accepté de réexaminer au plus vite ce dossier.

[93] Utopia, a challenging toward social justice, Periodical, February 2014 – What are you waiting for!? Civil Campaign (p.6)

Trois mois après les prémices du conflit voisin, en juin 2011, sept personnes périssent à Tripoli. Offre Joie, particulièrement sensible à ces différends confessionnels en raison de son histoire propre et de son ambition d'éviter à tout prix un second « 13 avril » se mobilise afin de proposer une issue aux querelles de voisinage. Profitant d'une accalmie durant l'été, un vaste chantier de rénovation est lancé dans la zone, rassemblant volontaires locaux, nationaux et extranationaux parmi lesquels plusieurs Français venus pour des vacances ou pour effectuer un stage dans l'ONG. L'objectif de cette mesure fut de retaper les immeubles situés sur la ligne de séparation, donc les plus dévastés avec l'aide de l'ensemble de la société civile, les enfants et les jeunes, premiers à répondre présents, voyant là une occasion de se divertir en se sentant utiles et d'occuper leurs longues et chaudes journées estivales. Les mères étaient également investies d'une mission centrale : la préparation des repas des bénévoles. Ainsi un semblant de communauté unie reprenait vie au sein de l'une des régions les plus meurtries (et meurtrières) du pays.

C'est lors de ces travaux que, non contente de s'en tenir à une réparation de façade, pansement utile pour le confort et le moral des riverains mais insuffisant pour honorer les valeurs de l'association (Amour, Respect, Pardon), Offre Joie a décidé de bâtir une aire de jeux pour les enfants sur un terrain défraichi situé au cœur de la rivalité, encastré entre des murs sunnites et alaouites. Le relatif apaisement des tensions qui s'est poursuivi jusqu'en février 2012 a permis de révéler les ambitions de l'organisme caritatif et les chérubins ont pu venir s'amuser sur des jeux neufs et de bonne qualité, des temps de récréation bienvenus dans un contexte au goût âcre de guerre.

Mais l'année 2012 a été l'une des plus funestes à Tripoli où près de 90 personnes ont été tuées et des blessés par centaines. La recrudescence des affrontements en Syrie (multiplication des massacres à l'encontre de populations civiles et/ou rebelles), ainsi que l'arrivée massive de réfugiés, dont d'anciens combattants du groupuscule islamiste le Front al Nosra et la montée en puissance de l'idéologie sectaire sur laquelle repose l'application stricte de la *charia* ont favorisé les justifications d'attaques contre le camp adversaire. Sur cette seule année, 11 *rounds* ont été enregistrés, de quoi paralyser onze fois la vie économique, sociale, mais surtout humaine des quartiers de Jabal Mohsen, pris en grippe de toutes parts (Bab el Tebbane à l'Ouest, Kobbe au Sud et Beddawi sur sa façade Nord) et Bab el Tebbane, déserté des chalands habituels. Et ce *no man's land* a donné ce qui a déjà été dépeint…

2. Quelles conclusions tirer de ces initiatives ?

Il est facile de critiquer lorsqu'assis face à son bureau, on réfléchit longuement et posément à ce que font les autres. Moi-même je suis condamnable n'ayant pas réussi à mener à bien mon projet de départ, à trouver les mots convaincants et les contacts utiles pour me laisser la chance de l'accomplir. Car malgré toutes les difficultés rencontrées sur ce terrain, tant l'accessibilité que les faits, je reste persuadée qu'avec une conviction plus coriace j'aurais pu poser les prémices d'un plan de renouvellement urbain. C'est donc à ma volonté que je préfère m'en prendre et non à la fatalité de la situation. C'est à la place que je n'ai pas su prendre que je préfère en vouloir et non aux personnes qui n'ont pas su m'aider. En clair, c'est contre la légitimité du chercheur que je n'ai pas réussi à endosser que je préfère me rebeller et non contre les salves de kalachnikovs tirées dans la foule. La preuve tangible de cette impuissance me revient comme un boomerang avec les actions que les associations, elles, n'ont pas peur de mener. Quoique certaines soient, à mon sens, discutables, je ne me permettrais pas pour autant de les dénigrer car elles ont le mérite d'exister et de montrer que la vie continue coûte que coûte.

A la lumière de quelques-unes des actions conduites par la société civile, il est évident que l'espoir repose sur le dynamisme des volontaires. C'est parce qu'ils croient en un avenir meilleur qu'ils élaborent toutes les stratégies pour y parvenir, tout en étant conscients que seul un petit nombre pourra finalement l'obtenir, notamment celles et ceux qui sont subventionnés pour leurs études. Ce sont donc par des remerciements – qui s'ajoutent à la longue liste déjà écrite – que je voudrais conclure cette partie, sans tomber non plus dans un évangélisme candide qui ferme les yeux sur ce qui pourrait être amélioré. Je m'en tiendrai à parler de Ruwwad, Utopia et Offre Joie que j'ai vu à l'œuvre concrètement tandis que je ne connais de la Fondation Safadi et de MSF que les mots que les responsables ont bien voulu me dire.

2.1 Ruwwad

Quoique très jeune, Ruwwad a réussi à mettre en place efficacement un dispositif qui permette de brasser large (de part et d'autre de la ligne rouge), tout en ciblant les priorités, à savoir la jeunesse et les femmes. Moteur de demain et modèle familial, aspirant tous deux à l'émancipation.

« L'éducation est l'arme la plus puissante qu'on puisse utiliser pour changer le monde », cette phrase de Nelson Mandela pourrait retentir avec force dans les oreilles des bénévoles qui se donnent tous les moyens pour que les enfants aient les mêmes chances que les autres de s'en sortir. A tous les niveaux, ils interviennent énergiquement pour que, de façon durable, les

connaissances apprises à l'école deviennent concrètes dans leur esprit et leur ouvrent des portes inespérées sur le monde du travail, et le monde tout court.

C'est aussi par l'exemplarité que l'on apprend le mieux. En voyant des jeunes garçons et filles qui donnent de leur temps pour diriger des ateliers, les enfants gardent en mémoire l'engagement et la disponibilité à leur égard, et finissent par devenir à leur tour animateurs. Ainsi la chaîne ne se rompt jamais et de génération en génération les idéaux de l'ONG se transmettront non plus seulement dans les locaux du siège mais dans les maisons où les jeunes devenus parents inculqueront la tolérance et l'entraide comme valeurs à leur progéniture.

Les multiples activités organisées entre Bab el Tebbane et Jabal Mohsen sont la preuve que la haine confessionnelle n'est ancrée que dans les têtes de ceux qui tiennent les rênes des fractions. Dès lors qu'ils sont réunis autour d'un projet motivant, les discours teintés d'animosité et de ressentiment succombent aux charmes de l'amitié et du partage. Quoique tous touchés par les affrontements et tous concernés de près par les victimes issues de leur famille, la vengeance qui couve en chacun d'eux finit par s'amenuiser pour laisser la place à de nouveaux desseins : vivre en paix pour ne pas pleurer d'autres morts.

2.2 Utopia

Tout comme l'association Ruwwad, Utopia s'est déployée en très peu de temps et a réussi à sceller des partenariats avec des ONG internationales particulièrement actives dans cette région, telles qu'Oxfam, l'UHCR, l'USAID, le DRC ou la Croix Rouge Libanaise. Portée par de jeunes diplômés ayant étudié dans les universités privées et parlant un anglais parfait, l'organisme parait crédible aux yeux des collaborateurs en quête de soutiens locaux, connaissant le terrain, ayant des contacts avec des personnes influentes et sachant les règles de savoir-vivre propres à cette population. Un réseau d'associations nécessaire pour la mise en place d'actions multiples, à court, moyen et long termes.

En effet, Utopia s'attache à développer des « activités de l'instant » qui sont un pansement posé sur des cicatrices béantes. Ils savent pertinemment que les murs repeints seront à nouveau sales et dépravés à peine quelques mois plus tard, mais ce qui compte pour eux c'est de faire naître chez les habitants le sentiment d'être soutenus, aidés, compris. De ne pas être pris pour des animaux qui aiment à vivre dans leur fange, comme si le sort qui s'abat sur eux était prédestiné, une punition en somme. Tous ne veulent pas la guerre, tous ne se sentent pas concernés par ces tueries mais tous subissent les bombardements, et cela commence par leur environnement

ravagé par les tirs de mortier. Passer un coup de blanc sur les façades ne fera pas revenir les morts mais dissimulera les circonstances qui les ont provoqués.

A l'opposé se trouvent les « activités du futur », celles qui n'ont pas de résultat immédiat. Il faudra encore attendre plusieurs années, voire des décennies, pour que leurs effets prennent vie. Faire le choix de l'éducation c'est savoir être patient, être capable de gérer un budget à long terme, remarquer les évolutions de la société pour rester fidèle aux attentes, ce qui suppose de faire appel, dans le cadre associatif, à des bénévoles jeunes, encore dans les rails du système. C'est aussi une pédagogie à définir qui soit suffisamment souple pour s'adapter aux différents publics ; une exemplarité (toujours !) de la part des volontaires qui devra servir de référentiel aux bénéficiaires des programmes éducatifs ; une régularité dans les interventions, se savoir être attendu par un bénévole est une notion clé car, inconsciemment, elle a un impact chez les enfants et adolescents qui se sentent pris en charge et donc utiles, au moins par leur présence lors de l'appel avant chaque cours.

Entre le court et le long termes s'intercalent des « activités d'aujourd'hui et de demain ». Partant de constats empiriques et pratiques, l'objectif est de faire comprendre aux bénéficiaires des programmes ce qui est fait aujourd'hui et ce qui devrait être fait demain pour une meilleure intégration dans la société mais également pour de meilleures conditions de vie. Se retrouvent donc dans cette catégorie l'essentiel des actions concernant les femmes, ainsi que celles adressées aux réfugiés syriens – non développées – qui doivent apprendre les coutumes de leur pays d'accueil, ou encore les nombreuses campagnes de pétitions qui cherchent à sensibiliser la communauté tripolitaine sur le cas de Bab el Tebbane, notamment.

Ambitieuse mais réaliste, l'ONG ne perd pas de vue son fondement même, à savoir son nom. Utopia doit être à la fois inspirée par une représentation idéale et sans défaut de sa cité et croire en un rapprochement de ses administrés vivant heureux et en parfaite harmonie, et se donner les moyens de ses desseins pour, non pas y parvenir (sinon la tension du fantasme, de l'utopie, s'évaporerait) mais pour toucher du doigt ce qui semble avoir été abandonné depuis longtemps par l'Etat.

2.3 Offre Joie

J'ai blâmé à de nombreuses reprises cette association qui, pourtant, reste l'élue de mon cœur. C'est grâce à elle que j'ai découvert le Liban et que j'ai compris une bonne partie de ce qui a été dit dans ce propos. Mais la visite du terrain de jeux a été d'une telle intensité que ma

déception n'en a été que plus grande. Je pensais retrouver les merveilles du centre de Kfifane, or je n'y ai constaté que ravage et dévastation.

Cependant, je tiens à lui tirer mon chapeau pour les innombrables actions qu'elle mène partout dans le pays. Car, en effet, particulièrement active et reconnue au Liban, l'association Offre Joie est une valeur sûre en termes d'engagement et de dialogue interconfessionnel. L'ensemble de leurs actions prouve leur volonté de réunifier le peuple libanais et faire en sorte que la population ne se considère pas maronite ou chiite avant de se sentir Libanais. Eveiller une conscience nationale est l'une des visées de l'ONG, c'est pourquoi, lors des chantiers de reconstruction et des colonies de la paix, l'hymne national est chanté tous les matins autour du drapeau rouge et blanc siglé d'un cèdre vert. Le soir une prière universelle est organisée, où chaque participant est invité à partager sa foi avec l'assemblée, ainsi si une personne commence à réciter un verset du Coran, les musulmans et ceux qui le connaissent le psalmodie en chœur pendant que les chrétiens se recueillent en silence. Cette communion autour de valeurs religieuses et politiques est essentielle pour apprendre à respecter les idées de son prochain et à réaliser que la prière a autant de force quel que soit le Dieu invoqué.

Depuis sa création en 1985, nombreux sont les enfants qui se sont succédé dans les rangs des *Offre-Joyens*. Une grande partie des bénéficiaires d'hier sont devenus les animateurs d'aujourd'hui, une façon pour eux de remercier la structure qui a permis de mélanger ceux qui pourtant étaient voués à vivre à côté sans jamais se côtoyer. Certains, encore jeunes – à peine 15-16 ans –, sont déjà moniteurs dans les colonies pendant l'été, des moments qu'ils apprécient et attendent avec impatience. Parmi eux, deux sœurs ont fait d'Offre Joie leur seconde famille. Reine et Joelle sont nées avec Offre Joie (symboliquement elles pourraient presque être nées dedans, habitant à quelques pas du centre) elles y ont passé leur enfance aux côtés des enfants de toutes les régions et de toutes les religions du pays. Aujourd'hui, âgées de 19 et 17 ans, elles sont l'un des moteurs de la vie de l'association, depuis que les Français ne viennent plus en service civique. Chaque semaine elles dirigent les activités du centre aéré avec les enfants des villages voisins et y mettent toujours une telle énergie que leurs animations sont particulièrement appréciées. Pour elles, être *Offre-Joyenne* c'est un état d'esprit, une manière de vivre ensemble. Issues d'une famille maronite, elles ne portent aucun jugement sur les autres confessions et leurs amis appartiennent à chacune des sectes, ce qui leur vaut certaines remarques incommodantes de la part d'esprits fermés. Alors que Reine fait désormais ses études à Beyrouth, elle n'attend qu'une chose toutes les semaines : rentrer à Kfifane pour aller à Offre Joie ! Et lorsqu'une journée de cours est annulée, elle se réjouit de pouvoir assister à l' « école

des Syriens » qui a ouvert avec l'aide du Service Jésuite pour les Réfugiés (JRS Lebanon), où une centaine d'élèves est accueillie chaque jour. « Il s'agit de la troisième école au Liban, qui s'occupe des enfants syriens traumatisés, déprimés et qui ont besoin d'espérer », d'après l'Agence Nationale de l'Information (NNA) qui dépend du Ministère de l'Information libanais.[94] Au cœur des préoccupations des professeurs et du personnel pédagogique cohabitent les trois valeurs fondatrices de l'association et « le but de *Peace Education* est d'enseigner aux élèves à accepter leurs concitoyens, quel que soit leur bord, à travers les jeux et les débats, ils apprennent à ne pas haïr leur prochain, malgré la mauvaise influence que leurs parents et leur entourage pourraient avoir sur leur façon de percevoir les autres », témoigne Romy Dargham, responsable du projet. Au-delà de Tripoli, l'ONG mène un combat acharné contre l'intolérance et les inégalités pour que d'une boule de neige, leurs actions deviennent une vraie avalanche.

Cela dit, l'expérience du terrain de jeux montre les limites d'ambitions humanistes à tout prix. Pour m'y être rendue au printemps 2014, la désolation et la dépravation de ce petit bout de terre au cœur des affrontements sont d'une telle force qu'il semble parfois plus sage de savoir attendre plutôt que de vouloir réhabiliter à tout prix et prouver que la vie continue. En 2006, Offre Joie avait reconstruit, dans cet objectif, un village dévasté après l'invasion de forces israéliennes au Sud-Liban. Cinq ans plus tard, bien que la mosquée et les quelques maisons soient encore debout et remises à neuf par les volontaires, seules deux familles continuaient d'y vivre, les autres ayant fui dans des municipalités moins exposées (celle-ci était située à la frontière exacte entre le Liban, Israël et le plateau du Golan syrien).

Certes il est important d'envoyer un message d'espoir aux populations concernées par les différents carnages qui heurtent le territoire national, mais faut-il que cela soit fait sur le champ, sans réflexion à plus long terme ni proposition qui permettrait d'être davantage prospectif ? Le terrain de jeux est finalement devenu l'inverse de ce qu'il aurait dû être.

Mais jamais insatiable et toujours porteuse d'idées nouvelles, l'ONG envisage un vaste plan pour Bab el Tebbane et Jabal Mohsen dont Offre Joie serait la « locomotive », d'après l'un des dirigeants. Soutenu par d'autres associations tripolitaines, le projet se concentre sur trois objectifs : réhabilitation de la zone (court terme), développement économique (moyen terme) et réconciliation (long terme, « le plus dur »). Pensée à partir de juin 2014, la mise en place d'une telle entreprise devrait prendre plusieurs mois, hors périodes d'affrontements.

[94] http://nna-leb.gov.lb/fr/show-report/398/Offre-Joie-et-JRS-LEBANON-lancent-un-message-de-paix-au-service-des-enfants-syriens-refugi publié le 28 février 2014 par Lamia Chedid

POSTURE DE RETOUR

Texte rédigé entre octobre 2014 et mars 2015

Nous sommes déjà en octobre, je suis rentrée en France début juin et je ne prends le temps d'écrire ce texte que maintenant. Ce n'est pas faute de temps ou de motivation, mais faute de mots.

Je n'avais pas relu les quatre pages de ma posture de départ depuis leur rédaction et m'y replonger ravive en moi des souvenirs qui me semblent désormais si lointains, sinon étrangers. Mon exaltation, ma candeur et cette pointe d'innocence que je mettais à décrire cette chance immense que j'ai eue dans ma vie, ces « hasards » comme je les ai appelés, qui m'ont portée vers des horizons divers, qui m'ont amenée à découvrir tant et tant de personnes, de milieux sociaux, de mondes opposés (je pense ici au scoutisme, à la prison, à mes voyages, au théâtre, à la géographie, à la criminologie et à tant d'autres encore). Tous ces hasards ont participé à me former, me moduler. Je m'imagine comme un pot de terre cuite sur son tour qui se laisse façonner selon les envies de son sculpteur, il s'allonge, se tasse, se courbe, s'affine, mais jamais ne perd sa substance, ce qui le constitue et le maintient stable, un socle indispensable, sans lequel toute la structure s'effondrerait.

Il y a huit mois j'écrivais que je ne voyais que des effets favorables aux hasards qui rythment ma vie et mes rencontres et j'attendais le jour où la roue tournerait. Depuis mon sentiment a changé, sans s'être pour autant radicaliser. Ma Bonne Etoile ne m'a pas quittée, je suis revenue saine et sauve, je n'ai rien vu qui puisse heurter mon inconscient ni mon conscient, je ne me suis jamais sentie en danger dans la ville malgré les tensions. Rien de tout ce qui aurait pu traumatiser une partie de moi. Il s'agit plutôt d'un virement interne, d'une limite que je devais palper, que j'ai palpée, mais qui a ouvert la voie à un autre chemin qui était plus enfoui en moi, celui de la sensibilité.

C'est en vivant cette expérience de quatre mois au Liban que j'ai compris un mécanisme, que je pourrais généraliser à l'être humain. Il existe deux types de personnalités face au risque, ceux qui le fuient et ceux qu'il attire (et qui l'attirent, par extension). Je ne parlerai pas des premiers pour me concentrer sur ce qui m'est familier et dont j'ai concrètement pu faire

l'expérience. Ne vous a-t-il pas paru étrange à certains d'entre vous, lecteurs, de me voir si attirée par ce terrain de recherche, malgré tous les risques que cela supposait ? N'avez-vous pas, à un moment ou à un autre, pensé que j'étais irresponsable de vouloir à tout prix y aller ? Ne vous êtes-vous pas dit que je devais être un peu folle pour m'obstiner à ce point ? Il me semble que toutes ces pensées qui vous ont traversé l'esprit, aussi fugaces soient-elles, sont légitimes et incontrôlables. Un ami me disait récemment qu'il envisageait de partir au Kurdistan irakien d'ici la fin de l'année pour réaliser un reportage-photos en indépendant sur la situation des kurdes qui se battent contre l'Etat Islamique. Ma première réaction, animée par la peur de ne pas le voir revenir, était de l'en dissuader. Invoquant l'hypothèse qu'il se fasse enlever, je lui faisais remarquer que ce n'était pas seulement sa vie qu'il mettait en danger, mais l'Etat français dont il est un maillon, qu'il le veuille ou non. Et, rattaché à son pays par cette chaîne, il me paraissait « irresponsable » de mettre en péril la société entière sous prétexte qu'il se sente appelé à aller là-bas voir leur réalité à eux. J'ai adopté cette même réaction de dénégation, alors que je suis bien placée pour comprendre ce désir, une pulsion intrinsèque qui nous oblige à partir, sans quoi nous aurions l'impression d'être passés à côté de quelque chose, un sentiment de vide qui ne peut se combler par aucune autre expérience, même similaire. C'est là que je dois aller, et nulle part ailleurs.

Personnellement, je ne me sens aucunement happée par une forme d'adrénaline de l'horreur qui nous pousse à nous rendre au cœur des combats pour y voir comment l'Homme peut se détruire lui-même et à quel point la soif de pouvoir est le guide de toutes les appétences, surtout quand elle s'accompagne de la haine de l'Autre. Ni par une adrénaline de l'exploit qui consiste en ce désir irrépressible d'aller voir ce qu'il se passe pour, une fois revenu, dire : « j'y étais ! ».

Cela m'amène à préciser que l'exemple de mon ami et le mien s'explique par une pulsion irraisonnée qui s'insinue à travers tout notre corps, tel un magma qui attend de trouver la brèche pour jaillir et s'exprimer. Avant d'exploser il était déjà là, chaud et dense, il préparait sa sortie comme l'aboutissement d'une longue période de réflexion, de doutes, de questionnement, d'incompréhension aussi face à ce « rien » qui est pourtant « tout ». Un « rien » car il n'est pas concret, pas explicable, pas compréhensible aux yeux des autres, voire à nos propres yeux, mais un « tout » car il nous anime, nous donne une raison de vivre, d'aller jusqu'au bout de notre projet, il est à la fois ce qui nous constitue et ce qui nous anime. Alors, une fois dehors, une fois exprimé par une expérience vécue, ce magma intérieur n'a pas besoin d'être dit, d'être rapporté, le seul fait d'être sorti provoque un changement, une cassure, de brèche il est devenu cratère. La reconnaissance par nos pairs n'est pas essentielle, l'acmé c'est

l'éruption même. Lorsqu'arrive ce stade où il n'est plus possible de faire marche arrière. Une limite est atteinte et un choix doit être pris : la dépasser ou se contenter de l'effleurer. Quoiqu'il en soit, pour ressortir vivant de ce tsunami intérieur, il nous faut tuer une partie de nous, accepter de n'être plus le même et se reconstruire à partir des nouvelles réalités. C'est finalement là que mon voyage au Liban m'a emmenée, je ne l'avais pas pressenti. Pourtant corps et âme je me suis jetée dans ce vide qui aspire, qui écorche, qui râpe, qui expulse.

Aussi bien préparée que je pensais l'être, tout s'est passé différemment que prévu. Mon projet de réhabilitation urbaine n'aura vu le jour que dans mon esprit et les contacts sur place n'auront pas été aussi efficaces qu'espérés. A travers ce mémoire, vous avez plongé dans les affres d'une chercheuse en quête de sens et d'espoir. Je ne veux pas faire de mon expérience un modèle, elle n'a d'universelle que l'impulsion génitrice, comme je l'avais appelée, qui, me semble-t-il, peut être partagée par bon nombre de rêveurs/voyageurs/utopistes, mais les retentissements émotionnels et psychologiques n'appartiennent qu'à nous.

--

Un semestre après mon retour en France, finalement plus atteinte qu'annoncé en octobre dans ce même texte, je me suis décidée à aller demander conseil à une psychologue spécialiste des syndromes de stress post-traumatique. Son diagnostic tombe, et avec lui des mois de tourments incompréhensibles, de sursauts incontrôlables et de larmes soudaines. Effractée, je suis effractée. J'ai laissé entrer en moi une lame de rasoir qui a brisé ma carapace, le savoir et mettre des mots sur mon étrange conduite des mois passés est déjà le premier pansement qui referme la plaie.

Au regard du conflit à Tripoli, du pseudo accord du Vendredi saint à Belfast et des entailles qui se sont ouvertes en moi, me vient une question : et si la paix n'existait pas ?

BIBLIOGRAPHIE

COMMUNAUTE / COMMUNAUTARISME

- DELANNOI Gil, « Nation et Communauté », in *Autour du communautarisme*, Les Cahiers du CEVIPOF, n°43, septembre 2005
- LEVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.), « Communauté » et « Modèle Communauté/Société » in *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, p.177-180
- MARIE Alain, « Communauté, individualisme, communautarisme : hypothèses anthropologiques sur quelques paradoxes africains » in *Sociologie et sociétés*, volume 39, n°2, automne 2007
- TAGUIEFF Pierre-André, « Communauté et 'communautarisme' : un défi pour la pensée républicaine, in *Autour du communautarisme*, Les Cahiers du CEVIPOF, n°43, septembre 2005

CONFESSIONNALISME

- BENCHEICKH EL HOCINE Soheib, « Présentation de l'islam », in Les grandes religions, ellipses, 1996, 294 p.
- RIBADEAU DUMAS Laurent, « Syrie, qui sont vraiment les alaouites », article publié dans Géopolis, 21/02/2012 http://geopolis.francetvinfo.fr/syrie-qui-sont-vraiment-les-alaouites-2792
- THIBAUD Robert-Jacques, « chiisme », in Dictionnaire des religions, maxi poche connaissances, 2005, 285 p.
- « Quelques repères… », in Le Coran des philosophes, Philosophie Magazine, hors-série, mars-avril 2015
- http://www.cosmovisions.com/$Alaouites.htm
- http://ddc.arte.tv/nos-cartes/qu-est-ce-que-le-salafisme
- http://oumma.com/Le-sunnisme-et-le-chiisme

GEOGRAPHIE DES CONFLITS

- CALAS Bernard, « Introduction à une géographie des conflits… en Afrique », in *Les Cahiers d'Outre-Mer*, Juillet-Septembre 2013

- GIBLIN Béatrice, « Géographie des conflits », in *Documentation photographique* n° 8086, mars-avril 2012, La Documentation française
- TRATNJEK Bénédicte : blog http://geographie-ville-en-guerre.blogspot.fr/
- TRATJNEK Bénédicte, entretien réalisé par Cyril Froidure pour *le Mensuel* n°102 du Café pédagogique, avril 2009
- TETART Franck (dir.), *Géographie des conflits »*, Armand Colin, 2011, 352 p.

SOCIETE CIVILE

- http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/societe-civile-1

AUTO-ETHNOGRAPHIE

- DUPONT Louis, « Terrain, réflexivité et auto-ethnographie », in « j'égo-géographie », *Géographie et Cultures*, n°89/90, L'Harmattan, 2015, 288 p.

GENERALITES LIBAN/ SYRIE

OUVRAGES ET ARTICLES

- ABIJAOUDI Joanna, « Au Liban, l'industrie du mariage ne connait pas la crise », in *L'Orient-Le-Jour*, 6/02/2009
- ALEM Jean-Pierre et BOURRAT Patrick, *Le Liban*, Que sais-je ?, 1991
- BALANCHE Fabrice, *Le facteur communautaire dans l'analyse des espaces syrien et libanais*, Diplôme d'habilitation à diriger des recherches, texte de synthèse, Université Lumière Lyon 2, 2013-2014
- BALANCHE Fabrice, « Un Etat en déconstruction », in *Carto, le monde des cartes, 'La Syrie du clan Al-Assad, un Etat autocratique en déconstruction*, n°15, janvier-février 2013
- BURGAT François et PAOLI Bruno (dir.), *Pas de printemps pour la Syrie, les clés pour comprendre les acteurs et les défis de la crise [2011-2013]*, La Découverte, 2013
    - BURGAT François, « La stratégie al-Assad : diviser pour survivre », p.19-32
    - GLASMAN Wladimir, « Les ressources sécuritaires du régime », p.33-53
- CHABRIER Pierre-André, « La 'guerre des pauvres' à Tripoli (Liban), 'asabiyyat urbaines à l'épreuve de la crise syrienne », in revue *Confluences Méditerranée, 'Villes arabes : conflits et protestations'* n°85, printemps 2013

- EL ZEIN Derek, NOTTEAU Maxime et DRAVET Camille, *Géopolitique du Liban*, Editions SPM, 2013
- GUBERT Romain, HENIN Nicolas, PERRIER Guillaume et VISSIERE Hélène, « L'homme qui fait la guerre au monde », in *Le Point*, *Enquête sur le cerveau de l'Etat islamique »*, 02/07/2015
- GUINGAMP Pierre, *Hafez el Assad et le parti Baath en Syrie*, L'Harmattan, 1996
- HIRST David, *Une histoire du Liban*, Perrin, 2011
- International Crisis Group, working to prevent conflict worldwide, *Nouvelle crise, nouveaux démons au Liban : les leçons oubliées de Bab Tebbaneh/Jabal Mohsen*, in « Briefing Moyen-Orient n°29, 2010
- PERRIN Jean-Pierre, *La mort est ma servante, lettre à un ami assassiné, Syrie 2005-2013*, Fayard Récit, 2013
- SEURAT Michel, *L'Etat de barbarie*, chapitre II « Le quartier de Bâb-Tebbâné à Tripoli (Liban), étude d'une 'asabiyya urbaine », PUF, 2012
- VERDEIL Eric (dir.), *L'Atlas du Liban*, 2007

SITOGRAPHIE

- DAHER Joseph, « Syrie, un retour sur les origines et le développement du processus révolutionnaire », in blog *Contretemps*, 08/09/2014 http://www.contretemps.eu/interventions/syrie-retour-sur-origines-d%C3%A9veloppement-processus-r%C3%A9volutionnaire-1%C3%A8re-partie
- ONU (Centre d'actualités), « Le retrait des troupes syriennes du Liban marque une journée historique pour le Moyen-Orient, selon Terje Roed-Larsen » http://www.un.org/apps/newsFr/storyF.asp?NewsID=10292&Cr=Liban&Cr1=Syrie#.Vfq_DpUVjIU
- http://populationsdumonde.com/fiches-pays/liban (Population)
- http://www.journaldunet.com/business/salaire/liban/pays-lbn (Salaires)
- http://www.mondissimo.com/f_url_fr/gauchepayspratiqueinfo.asp?id_continent=3&location=14&isocountry=L BN (Salaires)
- http://www.unhcr.fr/pages/4aae621d5d1.html (Réfugiés syriens)

- http://donnees.banquemondiale.org/indicateur/SE.PRM.PRIV.ZS (Scolarisation)
- http://www.libenfant.com/ (Scolarisation)

TRIPOLI

OUVRAGES ET ARTICLES

- AFP/OLJ, « Tripoli panse ses plaies après les combats entre l'armée et les islamistes », *L'Orient-Le Jour*, 27/10/2014
- COLLART Paul, CHEHAB Emir Maurice et DILLON Armando, *Liban. Aménagement de la ville de Tripoli et du site de Baalbek. Rapport de la mission envoyée par l'UNESCO* en 1953, 1954
- DEWAILLY Bruno, « La municipalité de Tripoli : entre pouvoirs locaux et services de l'Etat », in *Les cahiers du CERMOC*, n°24, 2001
- DEWAILLY Bruno, « Transformations du leadership tripolitain : le cas de Nagib Mikati », 2010
- GADE Tine, « Conflit en Syrie et dynamiques de guerre civile à Tripoli, Liban », in revue *Maghreb-Machrek, 'Le Liban et la crise syrienne'* n°218, 2013-2014
- GOUËSET Catherine, « Chronologie du Liban (1943-2012) », *L'Express*, 19/10/2012 http://www.lexpress.fr/actualite/monde/proche-moyen-orient/chronologie-du-liban-1943-2012_492580.html
- HUMAN RIGHTS WATCH, « Lebanon : Take a new approach to protect Tripoli – Prosecute fighters, address communal grievances », 28/05/2013
- HUMAN RIGHTS WATCH, « Lebanon : Sectarian attacks in Tripoli – Threats to Alawites increase as tensions mount », 13/12/2013
- LE THOMAS Catherine, *Pauvreté et conditions socio-économiques à al-Fayhaa (Nord Liban) : un état des lieux*, rapport rédigé pour l'Institut européen de la Coopération et du Développement (IECD) et l'Agence française de Développement (AFD) dans le cadre du projet « City development strategy » des municipalités d'al Fayhaa, décembre 2009
- LEFEVRE Raphaël, « The roots of crisis in Northern Lebanon », Carnegie Middle East Center, april 2014
- LUPPO SANNABEND Nicolas, « Tripoli, ses milices, ses politiciens et sa pauvreté », *Orient XXI*

http://orientxxi.info/magazine/tripoli-deux-quartiers-en-proie,0556

- MALBRUNOT Georges, « Liban, les islamistes reculent devant l'armée », *Le Figaro*, 27/10/2014

  http://www.lefigaro.fr/international/2014/10/27/01003-20141027ARTFIG00304-liban-les-islamistes-reculent-devant-l-armee.php

- Projet de la Commission Nationale de la Coopération Décentralisée intitulé « Soutien à la gouvernance locale et au développement touristique durable sur le territoire de la Communauté Urbaine Al Fayhaa au Liban, 2011
  https://pastel.diplomatie.gouv.fr/cncdext/dyn/public/atlas/detailProjet.html?criteres.prjId=13183

- PINTA Pierre, « Tripoli et la vallée de la Qadicha », in *Liban, culture et art de vivre au pays des cèdres*, Guides Olizane, 2011, p.249

- STEPHEN Laure, « Au Liban, deux quartiers voisins mènent une guerre fratricide », *Le Monde*, 19/09/2012
  http://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2012/09/17/jeunes-fusils-du-liban_1761203_3218.html

- STEPHEN Laure, « A Tripoli, l'armée libanaise impose la paix entre les quartiers ennemis », *Le Monde*, 31/05/2014
  http://www.lemonde.fr/international/article/2014/05/31/a-tripoli-l-armee-libanaise-impose-la-paix-entre-quartiers-ennemis_4429660_3210.html

- TABET Jad, « Le projet de Foire internationale d'Oscar Niemeyer à Tripoli, Liban (1968-1974) », in *Suspended spaces* n°2, 2012
  http://www.suspendedspaces.net/entree/Le_projet_dOscar_Niemeyer.html

CONFERENCE

- « Tripoli from the Brink ? Addressing the Underlying Challenges » organisée par le think-tank Carnegie, Middle East Center et Human Rights Watch, le 7 mai 2014 à Beyrouth

SITOGRAPHIE

- BIGOT Clotilde, « Mais que se passe-t-il à Tripoli ? », in *blog MENA*, 31/10/2014
  http://www.mena-post.com/2014/10/31/mais-que-se-passe-t-il-a-tripoli/

- KHALIFEH Paul, « Liban, l'armée se déploie en force après des heurts meurtriers dans le nord », site internet de la radio *RFI*, 16/06/2011 http://www.rfi.fr/afrique/20110618-liban-armee-deploie-force-apres-heurts-meurtriers-tripoli/
- Site touristique sur l'histoire de Tripoli http://www.tripoli-city.org/francais.html#histoire

ASSOCIATIONS TRIPOLITAINES

- Ruwwad-Liban : http://ruwwadlebanon.org/2012/10/02/home/
  Ruwwad Lebanon Newsletter, April/June 2014
- Utopia : http://utopialebanon.org/beta/index.html
  Utopia, a challenging toward social justice, Periodical, February 2014
- Offre Joie : http://www.offrejoie.fr/
- Fondation Safadi : http://www.safadi-foundation.org/

TABLE DES ILLUSTRATIONS

CARTES

Carte 1_ Localisation de Tripoli (Nord-Liban)……2

Carte 2_ Localisation de Bab el Tebbane et Jabal Mohsen dans l'agglomération de Tripoli…..10

Carte 3_ Situation au Liban à la fin de 1983…….36

Carte 4_ Localisation des associations ou de leurs activités à Bab el Tebbane et Jabal Mohsen.63

Carte 5_ L'utilisation du sol dans les communes de la fédération d'al-Fayhâ'……...77

Carte 6_ Trajet emprunté pour me rendre à Jabal Mohsen…….124

Carte 7_ Le Proche-Orient après le traité de Versailles de 1920……129

PHOTOGRAPHIES

Photographie 1_ Façade de l'association Ruwwad vue de la rue de Syrie au moment de l'ouverture des locaux en novembre 2012…….65

Photographie 2_ Tête du cortège de la *Marche pour la paix* du 13 avril 2014……69

Photographies 3-4-5-6_ Portrait d'Al Mina : le port de plaisance, le khan, les chats errants et la plage……..78

Photographie 7_ Architecture ottomane dans le quartier de Tell……80

Photographies 8-9_ Les immeubles modernes face à la corniche……..……...81

Photographies 10-11-12_ Portraits de syriens travaillant sur le marché aux fruits et légumes de Bab el Tebbane (juin 2013)……..110

Photographies 13-14_ Les remparts contre la guerre : les bâches en plastique pliées par temps calme…….....111

Photographie 15_ Les remparts contre la guerre : sacs de sable et porte blindée pour protéger les vitrines des magasins……..112

Photographie 16_ Les remparts contre la guerre : à l'intérieur, les magasins vivent dans le noir……..112

Photographie 17_ Les remparts contre la guerre : ancien emplacement d'un mur de protection à Jabal Mohsen. En contreplongée, Bab el Tebbane……113

Photographie 18_ Salle de classe du local Utopia à Bab el Tebbane (mai 2014)……..133

Photographie 19-20-21_ « Welcome Ramadan ! », journée organisée par Ruwwad (juin 2014)……...136

TABLEAUX

Tableau 1_ Etat du logement à Tebbané, rue de Syrie……99

Tableau 2_ Niveau éducatif dans quelques quartiers de Tripoli…….100

Tableau 3_ Taux de fréquentation scolaire à Tebbané et dans les souks……101

Tableau 4_ Distribution de la population de la rue de Syrie par profession et par sexe…….104

DESSINS MENTAUX

Dessin mental 1_ L'actuel terrain de jeux d'Offre Joie……119

Dessin mental 2_ « L'Œil du Jabal », perspective de Jabal Mohsen vue d'une rue de Bab el Tebbane……...123

GRAPHIQUE

Graphique 1_ L'évolution relative des différentes confessions…….22

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS……5

TABLE DES MATIERES……8

Premier regard biaisé : Posture de départ……....11

Première partie : CADRE CONCEPTUEL……..……15

Section 1 – Le communautarisme……..15

1. Distinction communauté et communautaire……..15

1.1 La communauté ou les communautés……...15

1.2 Communauté et société……15

1.3 Le communautarisme……...17

2. Sunnisme VS chiisme……...17

2.1 Le Coran et les croyances communes……...17

2.2 Le schisme……...18

2.3 Quelle différence ?.....18

2.4 Qui sont les alaouites ?.....19

2.5 Les différentes formes du salafisme……20

3. Le Liban, un Etat multicommunautaire……21

3.1 Un agrégat de communautés confessionnelles……21

3.2 La répartition de la population à Tripolo Al Fayha'a……22

3.3 La notion de *'asabiyyat urbaines* : une façon de marquer son territoire……22

4. La notion de société civile……24

4.1 Définition générale……...……24

4.2 Qui est-elle à Tripoli ?.....25

Section 2 – La géographie des conflits……...26

1. Reconnaître et appréhender un conflit……...26

1.1 Polysémie du terme……..26

1.2 Remonter le temps pour trouver les causes……...26

1.3 Le conflit à Tripoli……...27

2. Les géographies en support……..27

2.1 Géographie politique et géopolitique……...27

2.2 Géographie culturelle et géographie des représentations……..28

2.3 Géographie sociale et géographie urbaine……28

Seconde partie : CONTEXTUALISATION....……..30

1. La guerre civile en Syrie : diviser pour mieux régner……30

1.1 Un Etat laïc ?.....30

1.2 Le recours à l'autoritarisme et aux services de renseignements……30

1.3 Prolongement du Printemps arabe……31

1.4 La montée des radicalismes sunnites : d'Al Qaeda à Daesh……..32

2. Rappels historiques au Liban……..33

2.1 Une guerre civile communautaire et intercommunautaire……33

2.2 Tripoli : présence de l'armée syrienne et rapports avec la communauté alaouite……..36

3. Construction d'un territoire et scission en deux quartiers autonomes……37

3.1 Une entité administrative commune……37

3.2 Les avant-goûts d'une séparation géographique……..38

3.3 Bab el Tebbane : un bastion rebelle mené par Khalil Akawi……40

3.4 Définition de *rounds*……43

3.4 Situation en février 2014……..44

Troisième partie : METHODOLOGIE……46
1. La nécessité de l'auto-ethnographie……46
2. Une position préalable difficile à trouver……...47
2.1 Jeune femme occidentale, blonde aux yeux bleus, avec appareil photo et tatouage au pied cherche terrain de recherche en zone de conflit……47
2.2 Avertissement : ambiguïté du terme 'géographie'……48
3. Une approche informelle du terrain……48
3.1 Pas de structure d'accueil ni de possibilité d'obtenir une bourse en zone rouge……...48
3.2 Nécessité de rencontrer les acteurs locaux……50
3.3 Electron libre : approche participante et conversations informelles……51
4. Evolution du sujet : du rêve à la réalité……...52
4.1 Le projet initial……52
4.2 Légitimité du photographe et du chercheur……..53
4.3 Les désillusions……55
4.3.1 Dureté de la vie quotidienne……..……..55
4.3.2 Organisation de la vie sur place……..……55
4.4 Retour à Paris……...56
4.4.1 L'apaisement des tensions grâce au plan de sécurité……57
4.5 Revirement final : en finir avec le 'monde de bisounours'……58
5. Tentative de comparaison avec le conflit nord-irlandais……...58
5.1 Les raisons de ce choix……58
5.2 Similitudes non-exhaustives entre Belfast, Londonderry et Tripoli……59
5.2.1 Un conflit intercommunautaire……..……60
5.2.2 Drapeaux et apologie des martyrs……..……61
5.2.3 Résolution d'un conflit : ségréger pour avoir la paix……..……62

Quatrième partie : PRESENTATION DES ASSOCIATIONS TRIPOLITAINES……...63
1. Ruwwad al tanmeya – Lebanon……...64
1.1 Une ONG régionale……..64
1.2 Emplacement des locaux……..64
1.3 Mission et valeurs……65
1.4 Composition de l'équipe……..66
2. Utopia……66
2.1 Une ONG tripolitaine pour les tripolitains……66
2.2 Missions et valeurs……...67
3. Offre Joie…….....68
3.1 Les prémices……68
3.2 Une relation particulière avec Tripoli……...70
4. Fondation Safadi……..70
4.1 Qui est Mohammad Safadi ?.....70
4.2 Grands principes et objectifs annoncés……72
5. Médecins Sans Frontières……72
5.1 Une ONG internationale… ……..72
5.2 … implantée dans une clinique……73
5.3 … à l'épreuve d'un conflit armé……...74

Cinquième partie : TRIPOLI, LES TRIPOLITAINS ET LES AUTRES……...75
1. Etrange sentiment de bien-être à Tripoli……75
1.1 Tripoli Al Fayha'a……75
1.1.1 L'émergence d'une communauté urbaine……..……76

1.1.2 Al Mina……..……77
1.1.3 Al Medina……..……78
1.1.4 Le nouveau visage de la ville à la fin des années 1960……..……...79
1.2 Des stéréotypes vite déjoués……81
1.2.1 Est-ce l'homogénéité relative de la ville ou de la religion ?.....81
1.2.2 Question d'habitude ?.....82
2. Une ville rassurante, mais pour qui ? Portraits de eux, de nous……83
2.1 Un lieu sécuritaire pour les étrangers ?.....83
2.2 La frilosité des Libanais……..……83
2.3 La place de l'apparence dans la société libanaise et ses conséquences……....84
2.4 Les « célibataires » de Tripoli……...……85

Second regard biaisé : Un mois au Liban……..…87

Sixième partie : ETUDE DE CAS : BAB EL TEBBANE ET JABAL MOHSEN, DEUX QUARTIERS DANS ET HORS DE TRIPOLI……...…….....96
1. Pauvreté et mise à l'écart par le reste de la ville……96
1.1 Les facteurs explicatifs de la pauvreté……96
1.2 Chiffres clés……97
1.2.1 Une pauvreté généralisée……....98
1.2.2 Précarité foncière……....98
1.2.3 Illettrisme ……..…99
1.2.4 Scolarité……..……..100
1.2.5 Travail des enfants……...……..102
1.2.6 Conduites à risque……..……...103
1.2.7 La perspective d'un avenir bouché……..……..103
1.3 La fonction urbaine de Bab el Tebbane……..104
1.4 Redonner un essor à la ville……105
2. Terrain de recherche : accéder aux lieux, une aventure difficile et dangereuse…….106
2.1 Première visite : découvertes et appréhensions……..106
2.1.1 Contexte de cette visite et présentation de mon guide……..……..106
2.1.2 La nécessité d'être introduite et d'être informée en permanence……..……107
2.2 Un premier portrait de quartier……...107
2.2.1 Un quartier marqué par le conflit……..……107
2.2.2 Une organisation informelle mais respectée……..……108
2.2.3 Focus sur le bureau de Charbel……..……..……108
2.2.4 L'envers du décor……..……109
2.3 Seconde visite du quartier……..109
2.3.1 Contexte……..…..109
2.3.2 Portrait de quartier : le marché aux fruits et légumes……..…...110
3. Adaptation forcée de l'espace : les remparts contre la guerre……111
3.1 … à Bab el Tebbane……...111
3.2 … à Jabal Mohsen……..112
4. Premières impressions d'un conflit……...113
4.1 Le plus frappant : les immeubles ravagés et l'omniprésence de l'armée……..……113
4.2 Le plus étonnant : l'indifférence et la résignation des habitants……..115
4.3 Le plus révoltant : l'injustice……..116
5. Jouer sur la ligne de front……...……116

Troisième regard biaisé : « La musique souvent me prend comme une mer »……..…116

5.1 Les origines du projet……119
5.2 Ses conséquences……...120

5.3 Pourquoi « un espoir ? » ?.....121
6. Jabal Mohsen : un îlot sur la défensive……122
6.1 Informations à propos de la population……..122
6.2 Contexte de la première visite……122
6.3 Premières impressions et organisation de l'espace……123
6.4 Une solitude ressentie et pesante……125
6.4.1 Le manque d'infrastructures……...……...125
6.4.2 Vivre dans la peur……...…...…126
6.4.3 Un isolement renforcé en partie par l'absence d'associations……127
7. Bab el Tebbane et Jabal Mohsen : entre intégration et rejet de la ville……...127
7.1 Des formes de gouvernance différentes entre les deux factions…….....127
7.1.1 La colline de Mohsen : le quartier d'un seul leader… sur place……..……...127
7.1.2 La pluralité des pouvoirs à Bab el Tebbane……...…….129

Septième partie : LA SURVIE DES QUARTIERS OPEREE PAR LA SOCIETE CIVILE……..131
1. Quelles priorités face au tandem pauvreté/conflit ?.....131
1.1 La jeunesse…….131
1.1.1 Soutien scolaire et développement personnel et professionnel……..……131
1.1.2 Activités manuelles et extérieures……..…...133
1.1.3 Tentatives de réconciliation entre les deux quartiers……..…...135
1.2 Les femmes……137
1.2.1 … porteuses de l'éducation sanitaire……..…...137
1.2.2 La formation professionnelle comme tremplin pour s'émanciper ……...…..138
1.3 La rénovation urbaine : reconstruire pour se reconstruire..……139
2. Quelles conclusions tirer de ces initiatives ?.....142
2.1 Ruwwad…….142
2.2 Utopia……143
2.3 Offre Joie……...144

Quatrième et dernier regard biaisé sur un des 38 conflits armés qui se déroulent actuellement dans le monde : Posture de retour……147

BIBLIOGRAPHIE……150

TABLES DES ILLUSTRATIONS……...156

TABLE DES MATIERES……157